

La Cité des sables.

El Temin.

par Louis Jacolliot

2e édition

G. Decaux, Éditeur

M. Dreyfous, Éditeur



Gloubik Éditions

2018

Ce fichier a été réalisé à partir du pdf disponible sur Gallica (BNF) et reprend le texte de l'édition de 1877 ne corrigeant que quelques coquilles.

Première partie :

l'annonce mystérieuse.

Chapitre premier. Le docteur Aubray.

Il ne faisait pas jour encore. Le Paris de la finance, du haut négoce et des arts le Paris des heureux reposait derrière ses rideaux de soie. Tandis que le Paris du travail et de la souffrance s'éveillait pour le labeur quotidien. Ce n'était pas du centre que partait le mouvement, le centre ressemblait à une vaste nécropole, tandis que la vie débordait des faubourgs, et celui qui eût, comme Asmodée, plané pour un instant audessus de l'immense cité, eût compté par milliers les sillons que traçait dans la neige la foule, se précipitant dans les

ateliers, les chantiers et les usines. Au centre, au contraire, c'est à peine si les pas de quelques bohèmes-errants, de quelques déclassés sans asile, avaient troublé çà et là la monotonie du blanc linceul.

Il faisait une de ces nuits d'hiver, froides et claires, pendant lesquelles le feu brûle mieux dans l'âtre. et les étoiles brillent avec plus de force aux cieux ; une de ces nuits si terribles pour les malheureux privés d'abri et de pain.

Un homme jeune et vigoureux encore, quoique courbé par de précoces souffrances remontait lentement le boulevard de la Madeleine. Médecin sans clientèle, et n'ayant aucune ressource qui lui permît de l'attendre. Il était un de ces nombreux représentants de la misère, en habit noir, qui assiègent les antichambres des professions libérales sans avoir jamais les moyens de forcer la place. Ce n'est pas qu'ils soient sans intelligence et sans énergie, ces jeunes gens que la vanité paternelle lance vers le scalpel ou la toge, et qui n'arrivent pas comme on dit vulgairement (que de rares intelligences, que de

talents sérieux ont été étouffés par la pauvreté !) ; mais si de certains caractères grandissent dans la lutte avec les difficultés de la vie (ces organisations vigoureusement trempées sont rares), il en est beaucoup d'autres qui ne peuvent se livrer aux labeurs intelligents mais durs, du début de l'avocat et du médecin, s'ils doivent encore être aux prises avec les nécessités et les besoins de chaque jour.

Charles Aubray appartenait à cette dernière catégorie ; fils d'un petit employé, qui avait sacrifié toute son existence pour lui assurer le diplôme de docteur, il s'était trouvé, quelques jours après l'obtention de ce grade privé de son unique soutien et criblé de dettes criardes, car il n'avait pas voulu renoncer à la succession de celui qui les avait contractées, pour lui procurer la mince bibliothèque et les quelques meubles, qui ornaient son modique appartement.

Si le vieux bureaucrate eût vécu quelques années de plus, son dévouement absolu et quelque peu égoïste, car il s'admirait dans son ouvrage, eût certainement

conduit le jeune docteur à bon port. En lui assurant, tout au moins, le vivre et le couvert, il lui eût donné les moyens de développer, avec la quiétude d'esprit nécessaire à son tempérament, les qualités maîtresses qui avaient fait de lui un des plus brillants élèves de la Faculté de Médecine.

Le lendemain même de la mort de son père se dressa devant lui le terrible problème : Comment vivre ! qui se pose devant tout homme de sa position qu'un orgueil mal compris a envoyé à l'Université, plutôt que de lui faire apprendre un métier.

Comment vivre !... Il ne savait, et, de fait, la question n'était pas d'une solution facile. En attendant que les malades vinsent frapper à sa porte, il ne pouvait, cependant, pas aller frapper à la leur. Le temps s'écoulait, la clientèle ne venait pas, et le malheureux, en cravate blanche et tout de noir habillé, se laissait parfois aller à d'indescriptibles accès de rage lorsqu'il voyait passer un commissionnaire ou un porteur d'eau et qu'il était obligé de reconnaître qu'il enviait leur sort.

Au bout d'un mois de cette vie isolée, il fut forcé de s'avouer, un soir, qu'il ne savait pas où aller dîner. Il rentra chez lui bien décidé d'en finir avec la vie ; il ne tenait à rien et ne serait pleuré de personne ; il ne pouvait pas prendre les gens au collet pour les obliger à se faire soigner par lui, il ne pouvait pas aller mendier ; son âme, fière et droite, l'éloignait de toute action honteuse ; ne valait-il pas mieux s'en aller tranquillement d'un monde où il ne pouvait parvenir à se faire sa place ?... Une prise de morphine, et tout était dit !

Sans hésiter, il mesura avec soin sa dose, car il ne voulait pas souffrir, ce qui n'était que juste, l'enveloppa dans une petite feuille de pain azyme, et allait l'avalier, lorsqu'un pauvre caniche, recueilli par lui au grabat d'un aveugle qu'il avait soigné étant étudiant, fit tomber en le caressant la dangereuse préparation.

Est-ce un avertissement ? fit le malheureux !...

Eh bien ! soit, il ne sera pas dit que je n'aurai pas profité de tout, même du hasard, pour me rattacher à la vie. La mort peut bien me faire un crédit de quelques

heures. À demain, donc. Il s'assit, tout pensif, et son chien vint d'un air joyeux s'enrouler à ses pieds.

Les heures s'écoulèrent lentes et monotones, et cette rue du Faubourg-Saint-Honoré, qu'il habitait, si pleine de bruit et de mouvement, avait fini, elle aussi, par s'envelopper de silence ; il pouvait être quatre heures du matin ; il s'était endormi dans son fauteuil, le sommeil avait vaincu le chagrin, lorsque des coups violemment frappés à sa porte vinrent le réveiller en sursaut :

— Docteur docteur ! criait-on du dehors, pour l'amour de Dieu, ouvrez vite.

S'élançer et introduire le nocturne visiteur fut l'affaire d'un instant.

— Que désirez-vous ? fit Charles Aubray à un laquais qui se tenait debout devant lui, en proie à la plus vive émotion.

— Vite, monsieur, mon maître se meurt.

— Où faut-il aller ?

— Ici même, au premier, M. Delsert, banquier.

Le jeune homme prit sa trousse et descendit en toute hâte. On l'introduisit dans la chambre du malade, il vit de suite qu'il était en présence d'un apoplectique ; le malheureux était étendu sur le tapis de sa chambre, il le fit placer immédiatement sur son lit dans la position horizontale, et, après l'avoir soigné, lui appliqua sur la tête un appareil en baudruche rempli de glace pulvérisée qu'on était allé chercher sur son ordre.

Le secours était venu si rapidement que, moins d'une demi-heure après, M. Delsert avait recouvré toute sa connaissance et pouvait échanger quelques paroles avec son fils, qu'un domestique avait été prévenir au moment de l'accident.

Après avoir rédigé son ordonnance pour les soins ultérieurs à donner, Charles Aubray allait se retirer lorsque le fils du malade lui glissa un billet de mille francs, en lui disant d'une voix tremblante d'émotion :

— Vous avez sauvé la vie à mon père, monsieur,

merci pour moi et au nom de tous les miens, c'est un service que nous n'oublierons jamais ; je vous prie de vouloir bien lui continuer vos soins avec le médecin de la famille, jusqu'à parfaite guérison. Le jeune docteur s'inclina et sortit, après avoir promis de revenir dans la matinée.

Ce malade-là venait de lui sauver la vie.

À peine fut-il rentré chez lui qu'il ouvrit sa fenêtre et se mit à aspirer fortement l'air glacial de la nuit. Malgré l'heure avancée, il ne lui vint pas dans l'idée de se coucher ; l'espérance était rentrée dans son cœur, et, dans un élan de joie, il prit dans ses bras et couvrit de baisers le compagnon de sa misère, le pauvre caniche dont les caresses avaient été cause indirectement qu'il s'était arrêté dans l'exécution de son funeste dessein.

— Allons, mon pauvre Fox, lui dit-il, ni l'un ni l'autre nous n'avons mangé depuis hier, nous n'avons pas de feu ici, et tu trembles malgré ta grosse toison. Viens, nous trouverons bien, dans un de ces restaurants qui ne ferment pas la nuit, à réparer nos forces et à réchauffer

nos membres engourdis. L'intelligent animal répondit par un petit cri joyeux aux paroles de son maître, et, cinq minutes après, tous deux se trouvaient sur le boulevard de la Madeleine, où nous les avons rencontrés en commençant ce récit.

On était aux jours gras, et presque tous les établissements publics, éclairés aux étages supérieurs, indiquaient que leurs salons et leurs cabinets étaient occupés. Aubray pénétra dans le premier qu'il rencontra, et se fit servir un copieux souper qu'il partagea avec son fidèle compagnon. Tout en mangeant, il tenait machinalement un journal entre les mains, lorsque ses regards furent tout à coup attirés par la plus étrange des annonces.

Il s'interrompit pour lire à son aise :

« On demande un docteur en médecine pour un voyage d'exploration scientifique. S'adresser rue Godot-de-Mauroy, n°10, et, en cas d'absence, à Tanger (Maroc), place des Consuls, Maison-Carrée. Inutile de se présenter si l'on n'est pas Français. Un ancien chirurgien de la

marine serait préféré. »

Après avoir lu et relu trois ou quatre fois ces quelques lignes, comme pour bien en pénétrer le sens, Charles Aubray ne put s'empêcher de sourire. En cas d'absence, répéta-t-il à mi-voix, s'adresser à Tanger, Maroc. Vraiment, ne dirait-on pas que l'auteur de cette singulière annonce a supprimé les distances ? On ne le trouve pas rue Godot-de-Mauroy ! eh bien, adressez-vous à Tanger.

Pendant plusieurs jours, cet événement préoccupa à ce point Charles Aubray, que, chaque fois qu'il sortait, il lui arrivait presque inconsciemment de se diriger vers la rue indiquée, comme si quelque chose l'eût poussé à se renseigner sur la valeur exacte de cette annonce aux allures mystérieuses. Un soir même, il s'était arrêté, tout pensif, pendant une demi-heure en face du n°10, et avait été sur le point de pénétrer dans la maison, pour se délivrer, une fois pour toutes, de l'obsession que lui causait cette énigme.

Rentré chez lui, il examina de nouveau sa

situation. Le riche client du premier, que le hasard lui avait procuré, était parti pour les îles grecques de la Méditerranée, afin d'activer sa guérison, et ne pensait plus à lui. D'ici à deux ou trois mois, il allait se retrouver dans un état de gêne pareil à celui dont il n'était sorti qu'accidentellement. Ne valait-il pas mieux, puisqu'il avait quelque temps devant lui, se rattacher à toutes les branches, profiter de toutes les occasions qui pouvaient s'offrir pour améliorer sa position, et, puisqu'on demandait un médecin pour une exploration scientifique, pourquoi hésiterait-il à tenter l'aventure ?... En admettant même qu'il se trouvât en présence d'une mystification, il ne devait pas hésiter à faire cesser l'état de préoccupation dans lequel il se trouvait depuis plusieurs jours.

Le lendemain, sur les deux heures de l'après-midi, il se présentait rue Godot-de-Mauroy et montrait au concierge de la maison le journal où se trouvait l'annonce qui motivait sa visite.

— Ah ! vous venez pour l'affaire ?... fit ce

dernier avec un rire narquois ; vous êtes, au moins, le centième que je vois depuis huit jours.

— Il est inutile, alors, que je me présente ?
répondit Charles Aubray.

— Au contraire !

— Expliquez-vous.

— Bien qu'il y ait foule chaque jour ici, je n'ai jamais vu revenir une seconde fois la même personne.

— Cela est peu engageant.

— C'est possible, mais cela prouve, dans tous les cas, qu'il n'y a rien de conclu.

— Ne pourriez-vous me donner quelques renseignements ?...

— Sur l'affaire qui vous amène ?

— Précisément !

— Je suis, sur ce point, aussi ignorant que vous ;

tout ce que je sais, c'est que je dois adresser les visiteurs à M^e Longuet, notaire, au premier, porte à gauche, côté des appartements retenez bien cela, car on m'a bien recommandé de ne point laisser passer par l'étude.

— Est-il visible en ce moment ?

— Il reçoit spécialement pour cette affaire, tous les jours, de deux à six, et, par un véritable fait du hasard, il n'a personne en ce moment auprès de lui.

Charles Aubray eut un moment d'hésitation ; puis, réfléchissant, en somme, que la démarche qu'il tentait ne l'engageait à rien, il gagna résolument l'escalier.

Deux minutes après, il était introduit dans un froid et correct salon d'officier ministériel.

L'homme de loi ne se fit pas attendre et entama immédiatement la conversation :

— Vous venez, sans doute, monsieur, pour apprendre de quelle valeur peut être l'annonce faite, par

mes soins, dans tous les journaux de la capitale ?

— En effet, monsieur, tel est bien le but de ma visite.

— Vous êtes, certainement, docteur en médecine ?

Charles Aubray s'inclina.

Le notaire poursuivit :

— Je ne suis, dans tout ceci, que l'instrument assez inconscient des volontés d'un de mes clients, et ce que je sais, ou plutôt ce que je puis vous dire ne vous en apprendra guère plus que l'annonce elle-même. Voici, au surplus, comment je me trouve mêlé à cette assez singulière affaire. Il y a environ un mois, un étranger se présente dans mon cabinet et dépose entre mes mains une somme d'un million en valeurs diverses, et pour environ quatre ou cinq fois cette somme en diamants de la plus belle eau ; il me remet, en même temps, un pli cacheté que je ne devrai ouvrir que dans cinq ans, à partir de la

date du dépôt, dans le cas où il ne serait pas venu le réclamer. Je ne manque pas au secret professionnel en vous faisant part de ces détails, car j'ai été laissé libre de les faire connaître à toutes les personnes qui se présenteraient pour le même motif que vous dans mon cabinet ; les renseignements que je puis donner se réduisent à si peu de chose, qu'il était au moins nécessaire d'apprendre aux intéressés que la fortune de l'homme avec qui ils allaient peut-être contracter, indiquait qu'il y avait certainement là une affaire sérieuse.

Les formalités ordinaires du dépôt accomplies, mon étrange client m'annonça qu'il allait voyager pendant une période de temps assez longue et qu'il ne fallait pas m'attendre à recevoir de ses nouvelles ; en même temps, il me fit part de son intention d'engager un médecin pour cinq ans. Ne pouvant lui en indiquer aucun, je lui conseillai de recourir à la publicité. Vous en savez maintenant autant que moi sur ce point.

— L'aventure est des plus étranges.

— Je suis de votre avis. Avant de vous communiquer les conditions de l'engagement, je dois, pour décharger complètement ma responsabilité, car je ne veux peser en rien sur votre libre acceptation, vous faire part d'un fait qui, selon moi, a bien son importance ; je crois même qu'il a été pour beaucoup dans le refus de la plupart de ceux qui vous ont précédés ici ; lorsque je rédigeais l'annonce que vous savez, je demandai à mon client quel motif il fallait indiquer à cette demande d'un docteur en médecine il parut embarrassé, hésita longtemps, et finit par me dire : — Eh bien ! mettez que c'est pour une expédition scientifique.

— L'affaire prend une tournure de plus en plus singulière.

— Comme notaire, je vous dois la vérité par devoir ; comme homme, je me reprocherais toute ma vie d'avoir embarqué qui que ce soit dans une périlleuse aventure.

— Périlleuse n'est rien, c'est ténébreuse que je redoute.

— Attendez la fin. Il m'est expressément interdit de vous révéler le nom de mon mystérieux dépositaire, et je dois vous avouer que je ne comprends absolument rien à cela ; car ce nom, qu'il a bien été obligé de me faire connaître, pour les différents actes que j'ai passés dans son intérêt, n'a rien par lui-même de significatif.

— Je comprends, monsieur, qu'après huit jours d'annonces dans ce Paris qui fourmille de gens aventureux, de déclassés, de prêts à tout, vous n'avez encore trouvé personne pour s'engager dans de pareilles conditions.

— Vous oubliez qu'il faut être docteur en médecine, et que cela diminue fatalement le nombre des concurrents.

— Vous avez raison, mais enfin, si on ne sait pas même le nom de ce mystérieux personnage, avec qui traite-t-on ?

— Avec Messieurs M'Cougné et Yombi.

— Qu'est-ce que c'est que ces noms-là.

— Ces noms-là servent à désigner deux magnifiques nègres, luisants, crépus, comme le sont les noirs de la côte d'Afrique, mais pommadés, gantés, civilisés en un mot, et que l'inconnu m'a présentés comme ses hommes de confiance, ses amis !

— Continuez. Rien ne m'étonne plus maintenant, et vous feriez intervenir le Grand Lama ou l'empereur des Aztèques que je n'y verrais aucun inconvénient.

— C'est tout. Je n'ai plus revu ce client original, mais ses deux nègres logent dans un hôtel, à deux pas d'ici. Leurs malles sont toujours bouclées, et ils sont prêts à partir dès qu'ils auront trouvé quelque pauvre diable de docteur, à qui son diplôme n'a jusqu'à ce jour rapporté que la misère et qui consentira à les suivre.

— Diable ! Mais vous cotez bien mal, par avance, celui qui se décidera à accepter leurs propositions ?

— C'est qu'aussi l'affaire ne se présente pas dans

des conditions ordinaires, et qu'il faut réellement ne plus savoir où donner de la tête pour accepter une situation où l'on ne sait en somme ni où l'on va, ni avec qui on s'engage, ni ce que l'on va faire.

— J'admire, répondit en riant Ch. Aubray, comment vous prenez bien l'intérêt de votre client.

— Quand il a voulu me charger de cette singulière mission, je ne lui ai pas caché que loin d'engager qui que ce fût à accepter ses propositions, je ne manquerais pas d'en faire ressortir surtout les côtés défectueux.

— Et quelle a été son opinion sur cette manière de faire ?

— Vous abondez tout à fait dans mon sens, m'a-t-il répondu ; car l'homme qui, malgré tout, finira par accepter, sera un caractère vigoureusement trempé, sur qui je pourrai compter. Que dites-vous de cela ?

— C'est charpenté comme un mélodrame.

— Il ne me reste plus maintenant qu'à vous donner lecture du traité proposé.

— Je suis tout oreilles.

— *Entre les soussignés Messieurs M'Cougné et Yombi, citoyens libres du royaume du Congo, Afrique centrale, actuellement résidant à Paris, rue Godot-de-Mauroy, hôtel de l'Équateur et de Liberia, d'une part.*

Et Monsieur docteur en médecine, demeurant à :... d'autre part.

Il a été convenu et arrêté ce qui suit :

ART. 1er. — M. , docteur en médecine, s'engage pour une période de cinq ans, à dater des présentes, à accompagner, partout où il leur plaira de se rendre, MM. M'Cougné et Yombi, et à être à leur entière disposition pour tout ce qui de près ou de loin pourra entrer dans l'exercice de son art.

ART. II. — M. , docteur en médecine, devra tout son temps à MM. M'Gougné et Yombi, soit vingt-quatre

heures par jour.

ART. III. — MM. M'Cougné et Yombi pourront déléguer temporairement ou faire cession complète de tous les droits qui leur sont conférés par le présent contrat, sans que M. , docteur en médecine, puisse discuter en rien la qualité du cessionnaire pro tempore ou in integrum.

ART. IV. — M. , docteur en médecine, sera défrayé de toutes ses dépenses, logement,

nourriture, transport, habillement et domesticité ; il recevra à titre d'honoraires la somme de vingt-quatre mille francs par an, payable mensuellement par fraction de deux mille francs.

ART. V. — Dans le cas où M. docteur en médecine, serait encore de ce monde dans cinq ans, à l'expiration des présentes, il lui sera compté, à titre de rémunération définitive, une somme de cent mille francs, par les soins de M^e Longuet, notaire à Paris, rue Godot-de-Mauroy, 10 ; ou de son successeur, s'il y a lieu.

ART. VI. — Si avant l'expiration des cinq ans, les services de M. , docteur en médecine, n'étaient plus jugés utiles, il serait loisible à MM. M'Cougné et Yombi, ou à leur cessionnaire, de se séparer de lui, en lui payant intégralement le montant de toutes les annuités de vingt-quatre mille francs encore à courir et de la fraction d'annuité pour l'année commencée ; mais en aucun cas la somme de cent mille francs ne pourra lui être acquise avant l'expiration des cinq ans.

Fait à Paris le , en doubles originaux et autant de copies qu'il y a de parties en cause.

Voilà, cher monsieur, cet acte auquel il ne manque plus que la signature des contractants ; c'est, comme vous le voyez, non pas un acte notarié, je n'ai voulu en rien engager ma responsabilité dans cette affaire, mais un simple sous seing privé. Il est inutile, je pense, de vous dire qu'une fois signé et enregistré, il sera aussi indestructible qu'un acte authentique. Maintenant que vous savez à quoi vous en tenir, que dites-vous de la proposition ?

— Il est inutile de la discuter, ces choses-là s'acceptent ou se rejettent tout d'un bloc ; du reste, je doute que vous ayez l'autorisation d'amender n'importe lequel de ces articles ?

— En effet, ils ont été rédigés sous le contrôle de mon client, qui ne m'a laissé en partant d'autre pouvoir que celui de les faire accepter.

— Il y a dans cet acte une clause sinistre : c'est celle qui accorde une somme de cent mille francs au médecin dans le cas où il ne serait pas mort au bout de cinq ans je ne sais si je me trompe, mais cela est rédigé de telle façon qu'on ne semble pas croire qu'il puisse être encore de ce monde à l'époque indiquée.

En ce moment un valet de pied vint annoncer au notaire que cinq ou six personnes l'attendaient dans l'antichambre.

— Ce sont les visiteurs de l'annonce, fit M^e Longuet en souriant, excusez-moi de presser votre décision, car je vais tous les soirs à six heures à la

campagne, et je voudrais pouvoir les expédier tous avant mon départ.

— Comment pouvez-vous savoir.

— Qu'ils sont ici pour la même raison qui vous y a conduit ?

— Oui.

— Attendez un instant. Jules, priez ces messieurs de me faire passer leurs cartes.

Un instant après le domestique rentrait, apportant sur un plateau six petits carrés de papier qui, après l'inscription d'un nom, se terminaient tous invariablement par ces mots « docteur en médecine ».

— Vous voyez !

— C'est vrai. Eh bien ! je demande à réfléchir jusqu'à demain.

— Impossible de vous accorder cela, il faut vous prononcer sur-le-champ ; c'est un des points de mon

mandat dont j'avais oublié de vous faire part. Le mystérieux personnage que je représente, et dont les deux noirs ne sont que les prête-noms, m'a dit à cet égard : je veux un homme de décision prompte, n'accordez pas même une minute de répit ; tout homme qui dépassera le seuil de votre salon n'y doit plus rentrer.

— Un mot encore ?

— Je suis à votre disposition.

— Comment se fait-il que l'annonce porte : en cas d'absence, s'adresser à Tanger ?...

— C'est que les deux nègres partent dans six jours, qu'ils aient ou non réussi à trouver quelqu'un, et que mon mandat, cessant avec leur départ, je devrai me borner, sans autre renseignement, à adresser à Tanger les personnes qui continueraient à se présenter. Vous reste-t-il une dernière question à me poser ?

— Aucune... et...

— Vous refusez ?

— Au contraire... j'accepte.

Le notaire fit un mouvement de surprise et regarda pendant quelques instants son interlocuteur avec le plus vif étonnement. Au bout d'un instant, il répondit en accentuant ses paroles :

— Je ne puis rien vous dire. Cependant, laissez-moi vous poser une seule question : Vous n'avez donc pas de famille ?

— Je suis seul au monde.

— Pas de clientèle ?

— Il y a huit jours, j'ai failli m'empoisonner avec de la morphine, parce que ni mon chien, mon seul ami, ni moi n'avions mangé depuis la veille.

— Allons, vous êtes bien l'homme que l'on cherche et j'aurais tort de m'opposer plus longtemps à ce que vous suiviez votre destinée.

— Je viens de vous parler de mon chien, me sera-

t-il permis de le conserver avec moi ?

— Je ne suppose pas que cela soulève la moindre difficulté.

— S'il en devait être autrement, je serais obligé de retirer la parole que je viens de vous donner.

— Je prends la chose sur moi, c'est une affaire conclue. Je vais remplir les blancs de l'acte et il ne nous restera plus qu'à passer à la signature. En prononçant ces mots, le notaire pressa un timbre et son domestique parut.

— Jules, lui dit M^e Longuet, veuillez dire à ces messieurs qui attendent dans l'antichambre que l'affaire pour laquelle ils sont venus est terminée, et qu'il est inutile que je les reçoive ; ce serait du temps de perdu et pour eux et pour moi. Puis, faites prévenir les deux nègres de l'hôtel de l'Équateur d'avoir à se rendre immédiatement ici.

Un quart d'heure après, tout était terminé.

— Bonne chance, dit le notaire à Charles Aubray

en prenant congé de lui ; puissions-nous nous revoir dans cinq ans.

Ils échangèrent tous deux une cordiale et énergique poignée de main.

Lorsque le jeune docteur fut descendu dans la rue, il aperçut, stationnant devant la maison de M^e Longuet, un magnifique attelage dont les deux pur-sang, de leurs pieds impatients et nerveux, faisaient jaillir mille étincelles des pavés en granit. Les deux nègres, qui l'avaient suivi, s'approchèrent de lui, et celui qui répondait au nom de M'Cougné, dit, en s'inclinant, dans le français le plus pur :

— Nous partons ce soir pour Marseille, par le train express de huit heures. En attendant, où faut-il conduire monsieur ?

— Quoi, cette voiture ?

— Est à votre service.

— Et vous ?

— Nous aussi.

— Ce départ est bien précipité ?

— C'est la consigne, et sur ce point vous nous devez la plus aveugle obéissance en dehors de cela, nous avons ordre d'exécuter toutes vos volontés, d'acheter et d'emporter tout ce qui pourra vous plaire, livres, instruments, armes, munitions, provisions de toutes espèces. Vous n'avez qu'à parler.

— C'est bien, je serai prêt à l'heure indiquée. Faites-moi conduire rue du Faubourg-Saint-Honoré, 77, où j'ai quelques dispositions particulières à prendre, je vous donnerai la liste des objets qui me sont nécessaires, j'irai ensuite faire quelques visites d'adieu, et je serai ce soir à sept heures et demie à la gare de Lyon.

— Je dois vous avertir que nous avons ordre de ne pas vous quitter.

— Ordre de qui, puisque c'est avec vous seuls que j'ai traité, puisque c'est vous seuls que je connais ?

— Ordre de notre maître.

— De votre maître, quel est-il ?

— Nous ne devons répondre à aucune de vos questions.

— Vous est-il défendu également de me dire où nous allons ?

— Vous le savez déjà... à Marseille.

— Et ensuite ?...

— Vous le saurez seulement dans cette ville.

— Cela suffit. Je ne vous poserai plus de question et suis prêt à faire honneur à ma signature.

— Nous n'avons rien à vous demander en dehors des heures de départ et de la direction du voyage, nous sommes attachés à votre service pour tout ce qu'il vous plaira de nous ordonner.

Arrivé chez lui, Charles Aubray indiqua ce qu'il

désirait emporter, et il n'avait pas fini l'inspection de son modeste avoir, que deux ouvriers emballeurs prenaient déjà les mesures nécessaires.

Il ne leur restait plus, les quelques visites du jeune docteur terminées, que trois heures devant eux ; mais les pur-sang brûlaient le pavé, et ce temps fut si bien employé, et M'Cougné sema si à propos l'argent, que toutes les commandes de Charles Aubray, en pharmacie, instruments de chirurgie, armes, livres et objets de toute espèce, furent expédiées en temps utile au chemin de fer, où un wagon entier avait été loué pour les recevoir. Fox, le brave caniche, trônait sur les coussins de la voiture et paraissait tout fier de la situation nouvelle de son maître.

Sur les sept heures tout était terminé, et sur la remarque que M'Cougné lui en fit à voix basse, Charles Aubray donna l'ordre au cocher de prendre la direction de la gare de Lyon.

En attendant le départ, il commanda son dîner au buffet ; fidèles à leur rôle, les deux noirs le servirent, ce qui le fit prendre par la foule pour un prince oriental

voyageant incognito.

Le repas terminé, M'Cougné le conduisit dans le bureau du chef de gare, et le jeune docteur ne put s'empêcher de ressentir un léger sentiment d'orgueil, lorsqu'il entendit cet employé supérieur lui dire, en le saluant jusqu'à terre : « le wagon-salon, que vous avez fait louer pour ce soir, est prêt. » Il passa en souriant, et devant tous les fronts qui s'inclinaient sur son passage, il ne put s'empêcher, en murmurant l'adage antique : *aurea sacra fames*, de comparer la réception qui lui était faite avec celle qu'il recevait la veille encore, lorsque, comme tout bon Parisien, il allait le dimanche tromper sa fureur de campagne, avec un billet de troisième, aller et retour, pour Bougival ou Chatou.

À peine était-il installé, avec son fidèle Fox, dans un wagon tout capitonné en soie, souvenir de quelque liquidation royale, que le sifflet de la locomotive se fit entendre, et que le train partit à toute vitesse dans la direction de la Bourgogne.

Les deux noirs étaient montés dans le car, qui

avait été loué pour le transport des deux chevaux, admirables bêtes que le jeune docteur avait désiré conserver.

Lorsque Charles Aubray aperçut, à la vague lueur de la lune, les arbres des champs qui fuyaient comme de noirs fantômes sur le passage du train, il eut comme un moment d'hallucination ; il lui sembla que c'était toutes ses souffrances passées qui s'en allaient ainsi au pays de l'oubli, et il poussa trois frénétiques hurrahs en l'honneur de sa fortune à venir. Les rauques soupirs de la locomotive et un hurlement presque plaintif de son chien seuls lui répondirent.

Chapitre II. Le navire muet. — Terrible rêve.

— les Baléares. — Majorque. — Palma.

— Arrivée de l'Yvonne à Tanger.

— mystérieux Sigamen.

En arrivant à Marseille, Charles Aubray eut à peine le temps de prendre un biscuit, et un verre de Porto à la gare ; ses deux conducteurs avaient fait approcher un fiacre qui les déposait, dix minutes après, sur le quai de la Joliette, en face du nouveau port.

À quelques mètres de la rive, une élégante goélette de cent cinquante à deux cents tonnes se balançait doucement sur sa bouée ; parée de toutes ses voiles, elle semblait impatiente de gagner le large, et de fait elle n'allait pas tarder à partir, car son équipage virait

en ce moment au cabestan, pour remonter à bord l'ancre de fortune qu'elle avait coulée par bâbord avant.

— Voilà le navire qui doit nous conduire à Tanger, fit M'Cougné à Charles Aubray ; si monsieur veut, en attendant son déjeuner, jeter un coup d'œil sur la liste des provisions du bord, il est encore temps de réparer un oubli ; nous ne partons que dans deux heures.

— Peu m'importe ! répondit en souriant le jeune homme, qui désormais, au fait de ces allures singulières, ne faisait plus la moindre question qui eût trait, soit au peu de longueur des stations, soit à la rapidité du voyage. La nourriture des autres passagers me suffira.

— Il n'y a pas d'autres passagers que vous à bord de l'Yvonne.

— C'est le nom du navire, sans doute ?

— Oui, et il n'est ici que pour vous conduire à votre lieu de destination.

— Ne venez-vous pas de dire que nous allions à

Tanger ?

— C'est la consigne actuelle, mais il peut se faire que dans ce port nous recevions de nouveaux ordres, et alors...

— Oh ! je ne vous demande rien, c'est votre affaire, je vous suivrai au bout du monde ; mais il arrivera bien un moment où je trouverai à qui parler.

— Ainsi, monsieur ne veut pas vérifier.

— Quoi ?...

— La note de l'office et de la cambuse ; j'ai fait de mon mieux, mais il se pourrait.

— Inutile, j'aime mieux l'imprévu ; le passé me répond de l'avenir, fit gaiement le jeune homme.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à nous embarquer.

Bord à quai se trouvait un petit canot. Conduit par un master nègre et armé de quatre matelots de même

race, appartenant à l'équipage de l'Yvonne, Charles Aubray s'y installa avec ses deux suivants, et en quelques coups d'aviron la distance qui les séparait de la goélette fut franchie ; l'embarcation vint se ranger comme d'elle-même sous les palans de tribord, et en trois coups de sifflet passagers et marins se trouvaient sur le pont.

Le capitaine, son second et un lieutenant, qui composaient tout l'état-major du bord, étaient là pour recevoir le nouvel arrivant, et, sur un signe du second, les seize hommes d'équipage, rangés sur deux rangs, poussèrent trois hourras en son honneur. On lui faisait la réception d'un prince ou d'un amiral.

Quel ne fut pas l'étonnement de Charles Aubray quand il vit que tout ce monde-là appartenait à la même race, et qu'état-major et équipage étaient du plus beau noir d'ébène... Il pensa que le cuisinier, au moins, lui réservait une surprise ; mais son espoir fut vite déçu, le maître coq était aussi crépu et aussi foncé que les autres.

Ce fut pour lui un trait de lumière.

— J’y suis, fit-il à M’Cougné, qui le conduisait à ses appartements.

— Oui, monsieur, vous y êtes bien, fit le noir avec un de ces accès de gaieté qui n’appartiennent qu’à cette race ; vous voudriez vous en aller maintenant que cela ne vous serait plus possible.

— Il ne s’agit pas de cela, et du reste je n’ai nullement l’intention de m’évader. Je veux simplement dire que je sais maintenant à quoi m’en tenir sur le but de ce voyage et rengagement qu’on m’a fait signer.

— Alors, monsieur est en communication avec quelque esprit familier, qui est venu lui révéler ce que nous ignorons nous-mêmes.

— L’aventure est bien simple : votre maître, quelque roi nègre de la côte d’Afrique, a désiré attacher à sa personne un médecin européen, et il vous a envoyé en chercher un.

— Mon maître n’est pas nègre et n’est pas roi...

Mon maître est aussi blanc que vous.

— Que signifie ce train princier, alors ? il suffisait de me donner quelques billets de mille francs, et en trois fois vingt-quatre heures, j'étais à Tanger, par l'Espagne.

— Mon maître est plus riche qu'un prince, et il fait ce qu'il veut. Peu lui importe que son navire soit ici ou là, puisqu'il est toujours armé pour naviguer.

— Pourquoi l'équipage entier est-il noir ?

— Parce que mon maître, qui ne veut dépendre d'aucune puissance européenne, a armé son navire dans le port de la République nègre de Liberia, le capitaine et ses deux officiers sont citoyens de cette ville libre ; les marins sont des compatriotes à Yombi et à moi, ils viennent du Congo.

— Y a-t-il à bord quelqu'un qui parle français ?

— Excepté Yombi et moi, personne ne connaît cette langue.

— Voilà un voyage qui promet d'être monotone ;
heureusement qu'il durera peu... du moins

j'en ai l'espoir.

— Dans quatre jours au plus tard nous serons à
Tanger, à moins que monsieur ne désire visiter Palma, la
capitale de l'île Majorque, où nous devons nous arrêter
pour prendre du raisin frais, des dattes et des oranges
pour votre table. Dans ce cas, nous avons l'autorisation
d'y stationner vingt-quatre heures.

— Ma foi, je ne profiterai pas de la permission,
car j'ai hâte de me trouver en face de quelqu'un qui ne
soit pas une perpétuelle énigme. j'irai manger un raisin
sur la terre ferme, et nous repartirons dès que vos achats
seront terminés.

— Monsieur a-t-il déjà navigué ?

— Jamais, c'est la première fois que je vois la
mer.

— Dans ce cas, si monsieur veut éviter d'être

malade, il fera bien de suivre mes conseils.

— Que faut-il faire pour cela ?

— Déjeuner avant le départ et vous coucher de suite après, pour vous habituer au mouvement de la mer dans la position horizontale.

— L'idée ne me paraît pas dénuée de valeur ; elle est, du reste, dans la première partie, d'accord avec mon appétit.

Lorsque Charles Aubray pénétra dans le salon de la dunette, il s'arrêta comme ébloui devant le coquet spectacle qui s'offrait à ses yeux. De chaque côté régnait un divan recouvert de soie rouge, assez large pour qu'on pût s'y coucher dans toutes les positions ; dans l'intervalle des sabords, aussi vastes que des croisées d'habitation, se trouvaient des glaces de Venise de toute hauteur, encadrées dans du cristal ; tous les autres espaces libres étaient garnis de tableaux modernes signés des noms les plus populaires... des plus singuliers : Le plafond, peint en entier, représentait un sujet au premier

plan, sur les bords d'un vaste fleuve entouré d'une végétation tropicale, une petite pirogue, montée par trois blancs et deux nègres, dont une femme, se dissimule sous les lianes et les palétuviers de la rive qui retombent en berceau sur les eaux, il fait nuit. la lune argente au loin les sommets des grands bois qui entourent le fleuve. En amont, sur le dernier plan, un feu brille sous bois, laissant apercevoir comme une forme humaine au milieu de ses flammes. Autour du feu sont accroupis une dizaine de noirs, tatoués et armés en guerre et ceux qui montent la petite embarcation cachée sur la rive semblent regarder avec un étonnement mêlé d'un certain effroi cette scène étrange.

— Que représente cela ? fit Charles Aubray, après avoir considéré le sujet avec la plus grande attention ?

— J'y étais, répondit M'Cougné, les narines frémissantes, nous les avons tous tués ; en ce temps-là, je n'étais pas déguisé sous les vêtements des blancs, je courais les bois avec mon maître, et M'Bouana et Oualé, et les messieurs que nous conduisions bien loin, bien

loin, du côté des grands lacs. M'Cougné était heureux, M'Cougné ne parlait pas couramment la langue des blancs, il ne buvait pas de vin, il ne fumait pas de cigares, il n'allait pas dans des bateaux ou dans des voitures conduits par le feu, mais il avait la forêt, l'espace et son fusil. Ah ! bon maître, bon maître, comme M'Cougné regrette cette époque !

En prononçant ces mots, les larmes aux yeux et la voix tremblante, le noir, au comble de l'émotion et oubliant la présence de celui qu'il conduisait, tendait ses deux mains jointes dans la direction du tableau, comme s'il se fût adressé à un des personnages de la pirogue à demi cachée sous les roseaux.

Devant cette transfiguration subite, Charles Aubray se garda bien de poursuivre ses questions ; il pensa un moment qu'en laissant le nègre livré à lui-même, il allait enfin apprendre quelque chose qui pût éclairer sa mystérieuse situation ; mais il s'aperçut vite qu'il avait affaire à forte partie, car M'Cougné se remit aussi rapidement qu'il s'était ému, et quand le jeune

docteur, poussé par une invincible curiosité, lui demanda si son maître se trouvait parmi les blancs de la pirogue, il se fit répondre, d'un ton bref et qui n'admettait pas une autre tentative :

— Le maître est là ou ailleurs... Le maître est partout où il veut...

En ce moment, les deux aides du maître coq apportaient le déjeuner, servi en entier à la mode russe, sur des plats couverts tout le service était en vermeil, mais le jeune docteur ne s'étonnait plus de rien, et il se mit en devoir de faire honneur à la cuisine de l'Yvonne ; le repas enlevé, il suivit le conseil que lui avait donné M'Cougné et se jeta sur le divan, au milieu d'une pile de coussins destinés à le garantir du roulis ; bientôt une légère trépidation se fit sentir, et il comprit que la seconde partie de son voyage commençait. l'Yvonne, en effet, remorquée par ses trois canots, se dégageait peu à peu de la foule des navires de toutes grandeurs et de toutes nationalités qui l'entourait, et gagnait la sortie du port. Arrivée dans une position favorable, elle reprit ses

embarcations, et livrant à une belle brise sa blanche et coquette voile, elle commença à fendre les flots de la Méditerranée dans la direction des Baléares. Le golfe du Lion, si capricieux d'ordinaire, était aussi calme qu'un lac, et bien que l'hiver eût déjà fait un peu hâtivement, il est vrai, son apparition dans le Nord, puisque Paris, la veille, était déjà enseveli dans la neige, les côtes de la Provence, éclairées par un beau soleil de novembre, jouissaient encore des charmes d'un automne tiède et plein de parfums. Un navigateur novice ne pouvait demander un temps plus admirable pour commencer son apprentissage à la mer. La goélette, orientée au plus près et bien appuyée par la brise, glissait sur l'eau, légèrement inclinée sur tribord, avec une grâce et une vitesse qui indiquait un navire de grande marche.

Fatigué par la rapidité du voyage, brisé par les émotions diverses qui ne l'avaient pas ménagé depuis quarante-huit heures, Charles Aubray s'était endormi et ne put jouir du spectacle réellement merveilleux du départ. À mesure que l'Yvonne gagnait du terrain, les côtes de France, qui semblaient fuir dans le lointain, se

revêtaient insensiblement de teintes vagues et indéfinissables ; bientôt ce ne fut plus qu'une bande bleuâtre séparant les flots de l'horizon, et les derniers rayons du soleil couchant n'éclairèrent plus que le ciel et l'eau.

À l'heure du dîner, M'Cougné, soulevant discrètement les tentures qui dissimulaient les portes du salon, s'approcha doucement du docteur ; mais il le vit dans un état si complet de repos qu'il n'osa le réveiller, et s'en retourna sans bruit. La même manœuvre, répétée trois fois jusqu'à minuit, eut le même résultat. Le nègre venait de sortir, après sa dernière tentative, lorsque Charles Aubray, dans un état de somnolence demi-lucide, se retourna plusieurs fois sur sa couche. Tout à coup un bruit étrange le fit tressaillir inquiet, il se leva sur son séant, et à la faible lumière d'une lampe de nuit, qui projetait ses rayons bleuâtres d'une boule de cristal incrustée dans la muraille de l'arrière, il aperçut un des panneaux du salon qui glissait lentement dans une rainure, découvrant une large ouverture qui semblait donner dans le faux pont ; avant qu'il eût pu faire un

mouvement, pousser un cri, la partie du divan, sur laquelle il était couché, se détacha de la muraille du navire, et, comme mue par un mouvement mécanique s'engouffra dans le trou béant qui venait de se produire, et que le malheureux vit brusquement se refermer derrière lui. Un cri plaintif se fit entendre derrière le panneau qui avait repris sa place, le chien du docteur avait vainement tenté de suivre son maître. Paralysé par la terreur, Charles Aubray ne pouvait ni crier ni faire le moindre mouvement ; bientôt l'épaisse obscurité, qui l'entourait, se dissipa comme par enchantement, et il se vit au milieu d'une dizaine d'hommes masqués qui le contemplaient, immobiles comme des statues, et parmi eux se trouvaient les deux nègres, M'Cougné et Yombi, qui, le visage découvert, le regardaient en ricanant.

Voilà donc, pensa le pauvre diable, plus mort que vif, comment devait se terminer toute cette aventure. Hélas ! que ne suis-je encore dans mon modeste logement du faubourg Saint-Honoré !

Il se crut perdu ! et cette pensée aidant à la

réaction, il retrouve des forces pour demander ce qu'on voulait de lui.

Sa question tomba au milieu du plus profond silence et ne reçut pas de réponse.

Alors, regardant ces hommes masqués et ces deux noirs, immobiles, qui continuaient à le contempler avec le même sourire, il sentit son cerveau s'égarer et tomber dans l'hallucination et le vertige.

Cependant, les hommes masqués prirent place autour d'une petite table ornée d'un tapis et les deux nègres restèrent debout. Charles Aubray, que le mouvement rappela un peu à lui, regardait cette scène en frissonnant ; il lui sembla qu'il comparaisait devant quelque tribunal occulte, instrument de vengeances inconnues.

— Approchez-vous, fit tout à coup une voix stridente.

Le jeune docteur pouvait à peine se soulever, il

fut aidé dans ses mouvements par les deux noirs qui le conduisirent en le soutenant près du sinistre aréopage.

— Qu'es-tu venu faire ici ? reprit la même voix, avec un ricanement singulier.

— Je ne sais, balbutia le docteur, qui vit bien que sa dernière heure était venue.

— Je vais te le dire, moi : Tu croyais courir au-devant de la richesse et du bien-être. Et tu vas comparaître devant le tribunal des Justiciers.

— Qu'ai-je donc fait pour mériter cela ? put à peine articuler le jeune homme.

— Ce que tu as fait, je vais te l'apprendre.

Au même instant, celui qui présidait commença un long discours, dans un langage guttural, plein d'aspirations étranges, qui était complètement inconnu du docteur. De temps à autre, il faisait une pose, semblait interroger ses assesseurs qui répondaient par une inclinaison de tête ; puis il reprenait de plus belle sa

bizarre mélopée, qu'il finit par terminer, en faisant une croix dans l'espace avec la main dans le sens des quatre points cardinaux.

— Quelle peine a mérité le coupable ? dit à haute et intelligible voix, cette fois, le même personnage.

— La mort ! répondit toute l'assistance d'un ton lugubre.

En entendant cette sinistre parole, le docteur s'affaissa sur lui-même, et il serait tombé si les deux noirs n'eussent continué à le soutenir.

— Qu'ainsi soit ! exclama une dernière fois le justicier.

M'Cougné et Yombi renversèrent alors le malheureux docteur sur le divan, le bâillonnèrent, et, après l'avoir entouré d'une bandelette de toile à voile pour paralyser tous ses mouvements, lui attachèrent un boulet aux pieds. Puis, ils attendirent.

Un des hommes masqués pressa alors un ressort

dans la muraille et un large sabord s'ouvrit sur la mer.

— Que justice soit faite ! dit-il en indiquant du doigt le gouffre béant.

Charles Aubray essaya de crier, mais son bâillon lui meurtrissait les gencives et les lèvres, et c'est à peine s'il parvint à faire entendre un son rauque qui s'éteignit dans un sanglot.

Il lui sembla, en ce moment, malgré l'état de torpeur dans lequel il était plongé, entendre son pauvre caniche gratter furieusement derrière la cloison comme pour lui venir en aide ; des larmes abondantes jaillirent sous ses paupières, et, avec la rapidité d'un éclair, il revit dans cette minute suprême tout son passé se dérouler sous ses yeux. Tous ceux qui ont été à deux doigts de la mort savent combien est prompte et lucide cette revue de sa vie, qui va du berceau au seuil même de la tombe, à laquelle aucun patient n'échappe.

Les deux noirs avaient soulevé le docteur et le balançaient sur leurs bras pour lui donner l'élan

nécessaire ; sur un nouveau signe, ils le lancèrent dans l'espace, et le malheureux, entraîné par le boulet, plongea comme une flèche dans les flots.

En se voyant disparaître sous l'eau, Charles Aubray fit un effort surhumain ; il lui sembla qu'il venait de jeter son bâillon loin de lui et qu'il avait pu pousser un cri de désespoir. Au même instant, il tombait brusquement sur un fond de roche qui se trouvait sous les flots... La douleur physique le réveilla, le rocher était tout simplement le parquet du salon de l'Yvonne. Il avait rêvé ! En s'agitant sur sa couche, il était tombé et avait donné de la tête contre une colonne sculptée qui traversait le milieu du rouf. Quand il eut repris tout à fait ses sens, son fidèle compagnon, Fox, était en train de lui lécher la figure.

À ce cri qu'il avait poussé réellement en tombant, M'Cougné, qui, comme un serviteur fidèle, dormait à la porte du salon, s'était précipité à son secours.

Encore sous l'impression du rêve affreux qu'il venait de faire et qui, sans aucun doute, avait été causé

par les mystérieux événements qui avaient troublé sa vie depuis deux jours, le jeune homme, à la vue du nègre, sentit son sang affluer au cœur, et il se fût jeté sur lui si la voix calme du noir, lui demandant la cause de sa chute, n'était venue apaiser son exaltation. Du reste, il était bien dans le salon, entouré des mêmes objets qu'il avait remarqués la veille son chien était à ses pieds, et il finit par se persuader qu'il n'avait pas été faire une promenade au fond de l'eau.

— Monsieur n'a pas dîné hier soir, continua le noir ; mais il dormait de si bon cœur que je n'ai pas voulu prendre sur moi de le réveiller.

— Eh bien ! M'Cougné, fit alors Charles Aubray, tout joyeux de n'avoir couru d'aussi tristes aventures qu'en rêve, par compensation, je crois que je ferai honneur à la table, ce matin.

— Monsieur n'a qu'à parler, les fourneaux ne s'éteignent jamais, et Joë, le maître coq, est à votre disposition le jour et la nuit.

Le jour n'allait pas tarder à paraître dans l'est, une bande rougeâtre annonçait l'aurore, précurseur du soleil, dont les anciens avaient fait une fille de la nuit ; l'air était plus pur et plus tiède que la veille encore, et de la terre d'Espagne, dont la goélette s'était rapprochée, arrivaient, par instant, des bouffées toutes chargées de parfums d'orangers et de grenadiers sauvages.

Charles Aubray, quittant le salon vint se promener pendant quelques instants sur le pont, et le spectacle si nouveau pour lui qu'il vit, avec le jour qui croissait, se dérouler sous ses yeux, ne contribua pas peu à lui rendre le calme et, avec lui, la joie et l'espérance.

Pendant toute la nuit, l'Yvonne, grâce à sa construction exceptionnelle, — elle sortait des ateliers de Lenormand, du Havre, le premier constructeur du monde, — avait filé ses onze à douze nœuds en moyenne, et devait arriver le soir même à Palma.

— Si la brise continue à nous être favorable ! fit le docteur à M'Cougné, qui lui donnait ce renseignement.

— l'Yvonne n'a pas besoin de vent pour marcher, répondit le noir.

— Elle fait peut-être sa provision d'avance ? dit le jeune homme, heureux de se montrer à lui-même, par cette plaisanterie, que les nuages de son cerveau s'étaient entièrement dissipés.

— Monsieur a parfaitement raison, l'Yvonne fait ses provisions pour se passer du vent du ciel, et elle emmagasine son vent dans la soute au charbon.

— Comment ! cette petite goélette marche aussi à la vapeur ?

— Oui, monsieur, elle possède une machine de cent chevaux, suffisante pour lui donner, au besoin, quinze à seize nœuds de vitesse ; aux expériences, elle en a donné dix-sept.

— Vous avez donc un machiniste à bord ?

— Oui, monsieur, et quatre chauffeurs.

— Et quel est ce machiniste ?

— Moi !

— Vous ?

— Oui. Le maître m'a envoyé passer deux ans aux ateliers des Messageries maritimes, à la Ciotat. Et je suis en train de former Yombi, parce que... Le nègre s'arrêta tout d'un coup, comme s'il allait aborder un chapitre interdit.

— Parce que ?... répéta d'un ton insinuant le jeune docteur.

— Parce que... parce que, fit le noir en ayant l'air de chercher, il vaut bien mieux être deux qu'un...

— Ce n'est pas ce que vous vouliez dire, tout d'abord.

— C'est possible... Mais c'est ce que je dis maintenant.

— Soit... Il ne me paraît pas qu'il y ait rien de

bien mystérieux dans ce secret-là.

Le noir sourit sans répondre, et ce sourire pouvait se traduire par cette interrogation : Qui sait ?

— Mais où est donc la cheminée de la machine ?

— Dans le faux pont, et elle n'est mise en place que quand on a besoin d'allumer les fourneaux et de se mettre sous pression.

Précédé de M'Cougné, Charles Aubray descendit dans la chambre de la machine et se trouva en présence d'un des plus coquets instruments de mécanique que l'on puisse voir, tout acier et cuivre ; il sortait des ateliers de la Seyne, et était propre et luisant comme s'il venait seulement d'être livré.

Il remonta sur le pont, plus émerveillé et plus intrigué que jamais, et se demandant quel pouvait bien être ce mystérieux inconnu à qui il avait engagé sa liberté pour cinq ans ; s'il eût été superstitieux, son rêve de la nuit lui eût fait voir la fin de cette aventure sous le plus

triste jour.

— Bath ! se dit-il en riant, après quelques minutes de réflexion, les anciens augures expliquaient les rêves en les prenant à contre-sens ; et puis, à tout prendre, la situation qui me sera faite ne peut pas être pire que celle que je viens de quitter. Jouissons, en attendant, des loisirs et des heures heureuses que le hasard nous envoie.

Sur les trois heures de l'après-midi, la voix d'un matelot envoyé dans la hune se fit entendre :

— Terre par bâbord avant ! cria-t-elle en anglais.

Le capitaine interrompit sa promenade sur le pont et braqua sa lunette dans la direction indiquée ; un sourire de satisfaction erra sur son visage, il ne s'était pas trompé dans ses calculs, et l'Yvonne, grâce à sa marche supérieure, n'était plus qu'à vingt milles de Palma, ville située dans Majorque, la plus grande île des Baléares, et capitale de tout le groupe.

Une demi-heure après, une ligne bleuâtre, qui

s'irisait sous les rayons du soleil déjà sur son déclin, fut visible à l'œil nu, et peu à près les montagnes de la côte nord-ouest de Majorque, qui semblaient émerger de l'Océan, à mesure que la goélette se rapprochait d'elles, découpèrent nettement dans le ciel leurs contours capricieux.

À la chute du jour on reconnut le cap Callafiguera, et peu après le capitaine, qui, quoique nègre absolument sans mélange et ne possédant qu'un certificat d'officier émané des autorités de Liberia, avait montré pendant le voyage les qualités nautiques les plus sérieuses, émit la prétention d'entrer de nuit et sans pilote dans le port de Palma.

La manœuvre réussit au gré de ses désirs, et le lendemain matin les navires qui se trouvaient à l'ancre ne furent pas peu étonnés de voir l'Yvonne mouillée à quelques encâblures d'eux.

Majorque, en espagnol Mallorca, est une des plus belles îles de cette Méditerranée, qui renferme un aussi grand nombre de ces parcelles de terre entourées d'eau

qui pour la plupart sont de véritables nids de verdure et de fleurs elle possède environ cent quatre-vingt mille habitants, et Palma, sa capitale, en compte, à elle seule, quarante mille. Son climat est un des plus délicieux qui soit au monde, l'hiver y est à peu près nul, et les chaleurs de l'été y sont constamment tempérées par de grandes brises du large, qui répandent sur toute l'île une fraîcheur salubre.

Les destinées historiques de cette île admirable, qui produit en pleine terre et à foison l'orange, la datte, le limon, le citron, tous les fruits des climats tempérés, et qui fournit des vins et des huiles renommés, ont été fort diverses. Les Romains et les Carthaginois se la sont longtemps disputée. Au Moyen Âge, elle fut possédée quelque temps par les Pisans, qui furent obligés de fuir devant les Sarrasins ; ces derniers en furent à leur tour évincés par les Aragonais.

En 1262, Jacques Ier l'érigea en royaume indépendant, comprenant toutes les Baléares, le comté de Montpellier, le Roussillon et la Cerdagne, en faveur de

son fils ; elle suivit en dernier lieu le sort de l'Aragon, lorsque ce pays fit accession à l'Espagne.

Charles Aubray descendit à terre avec M'Cougné, son inévitable garde du corps, et employa une ou deux heures à visiter Palma. Cette ville, au cachet mi-espagnol et mi-mauresque, offre au voyageur, avec sa haute cathédrale gothique, ses châteaux forts moyen âge, ses ruines arabes, un spectacle des plus pittoresques, auquel le type de ses habitants presque oriental et les originalités du costume indigène viennent ajouter un charme de plus.

Près de la Souja ou place de la Bourse, le jeune docteur aperçut une statue qui attira ses regards : c'était celle de Raymond Lulle, ce moine inventeur du grand art, philosophe, mathématicien, alchimiste, cabaliste et magicien, qui finit par être lapidé à Tunis, comme missionnaire.

Quelque désir qu'ait eu Charles Aubray de faire une excursion dans l'intérieur, il le fit céder devant son principal objectif, qui était d'arriver à Tanger le plus vite possible aussi la goélette reprenait-elle, au bout d'une

station de quelques heures, sa course vers la côte marocaine ; deux jours après, elle donnait à pleines voiles dans le détroit de Gibraltar, et sur les dix heures du soir relevait le feu du phare de Tanger.

— Nous voici arrivés, fit M’Gougné au docteur, en lui indiquant, de la main, la terre qui se détachait en plus sombre dans la nuit.

Charles Aubray se sentit ému au delà de toute expression la solution du problème dont il cherchait depuis plusieurs jours à percer le mystère ne pouvait plus être retardée beaucoup. Dans quelques heures, il allait savoir à quoi s’en tenir sur toutes les suppositions qu’il avait vainement agitées depuis son départ de Paris.

Tout à coup une fusée, partie du bord, s’éleva en sifflant, et, après avoir décrit dans l’obscurité de la nuit une courbe prolongée, s’éteignit dans les flots.

— Que signifie ce signal ? fit le docteur à son interprète habituel.

— C'est ainsi que nous annonçons notre arrivée, répondit M'Cougné, et en même temps nous demandons si le maître est à la Maison-Carrée et si nous pouvons débarquer ce soir.

— Quoi, avec une seule fusée, vous parvenez à faire comprendre tout cela ?

— Tenez, voilà qui répond à votre objection !

Deux autres fusées, se suivant à peu d'intervalle, suivirent la même direction que la première.

— Nous ferons les mêmes signaux, continua le noir, tant qu'on ne nous aura pas répondu.

La sixième tentative seule fut couronnée de succès, et un énorme feu rouge intermittent ; comme celui de certains phares, parut dans le lointain. Après l'avoir observé pendant quelques instants, M'Cougné déclara que le maître n'était pas à la Maison-Carrée, et qu'en l'absence d'ordres on ne pourrait débarquer que le lendemain.

— À quoi voyez-vous donc cela ? fit le docteur qui ne quittait pas des yeux le brillant signal.

— Au nombre de minutes qui s'écoulaient entre chaque apparition lumineuse ; il y a là toute une langue de convention.

Au bout d'un quart d'heure, le feu s'éteignit complètement, tout rentra dans l'obscurité, et force fut au passager de l'Yvonne de passer encore cette dernière nuit à bord, ce qu'il accepta sans être par trop désappointé.

Chose étrange, maintenant qu'il approchait du but, il était peut-être moins impatient de l'atteindre. Il se passait chez lui quelque chose de très humain, qu'ont ressenti tous ceux qui, dans leur vie, ont été sous le coup d'événements graves dont ils ne pouvaient prévoir toute la portée. Il aurait voulu tout savoir de suite, et, d'un autre côté, l'appréhension de l'inconnu était telle, qu'il n'était pas fâché de voir retarder encore le moment décisif.

***Chapitre III. — Tanger. — La maison-carrée.
— Les hôtes inconnus. — Encore
l'énigme. — La légende de Mehemet-Ben-
Abad.***

Au point du jour, l'Yvonne entra dans la rade de Tanger et s'assura sur ses ancres à quelques encablures de terre. Dans tous les ports où la goélette stationnait, elle avait toujours soin de ne pas s'arrimer bord à quai et de ne pas se placer au milieu d'autres navires, de façon à être toujours prête à partir sans le moindre retard, si elle en recevait l'ordre, conservant ainsi la route libre vers la haute mer, au premier signal suivant que la brise était favorable ou non, elle faisait de la toile, ou mettait le feu à ses fourneaux, et moins d'une demi-heure après, elle avait quitté la station.

L'Yvonne venait à peine de prendre son mouillage habituel, que Yombi fit mettre à l'eau le you-you¹ du bord, dans lequel il descendait seul, et gagna le quai en quelques coups d'aviron.

— Où va-t-il ? fit le docteur, qui, après avoir achevé en toute hâte sa toilette, venait de monter sur le pont.

— Il va à la Maison-Carrée, prévenir de notre entrée, et chercher des ordres.

— Comment, nous ne pouvons débarquer sans autorisation ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire : une fois en station, chacun, sauf les exigences du service, peut parfaitement aller à terre ; pour aujourd'hui, le cas est différent, nous sommes obligés de savoir si le maître est à la maison, et si, en cas d'absence, car il connaît votre arrivée par dépêche depuis trois jours, il a indiqué les appartements qui vous sont destinés.

1 Petit canot qui sert pour les courses de la cuisine.

— Les signaux d’hier soir ne vous ont donc pas renseigné sur tout cela ?

— Non ; ils nous ont seulement répondu. El Temin, c’est le nom arabe du maître, n’est pas ici en ce moment. C’est en vain que nous sommes restés au large toute la nuit, car, du port, on ne peut apercevoir la Maison-Carrée ; le feu intermittent s’est éteint et n’a plus répondu à une seule de nos questions.

— Toutes ces allures mystérieuses ne sont donc pas finies ?...

— Je l’ignore, nous ne connaissons jamais les véritables motifs de nos actes, et quand, par hasard, nous les connaissons, c’est une raison de plus pour les ignorer.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes avec celui que vous appelez le maître ?

— Près de vingt années... M’Cougné a été pendant longtemps un nègre ignorant et stupide, mais le maître l’a envoyé en France ; pendant deux ans,

M'Cougéné a été à l'école, et aujourd'hui, M'Cougéné a pris le cerveau d'un blanc ; c'est pas comme Yombi ; plus il étudie, plus son cerveau devient noir.

— Je suis heureux de ce renseignement, M'Cougéné, il est une chose que je comprends maintenant.

— Laquelle ?

— C'est que vous êtes l'homme de confiance de celui que vous appelez El Temin, — ce nom me convient assez, — que vous connaissez tous ses projets, et que si vous vous taisez, ce n'est pas par ignorance.

Le nègre sourit avec orgueil, mais se tut.

— Et Yombi, qu'est-ce que c'est que ce drôle de personnage ? C'est à peine si je l'ai entrevu une ou deux fois pendant le voyage ; et chaque fois que je lui ai adressé la parole, il s'est contenté de me saluer, sans me répondre. Il ne comprend donc pas le français celui-là non plus ?

Yombi n'appartient pas au maître, c'est l'esclave de son ami, comme M'Cougné est l'esclave du maître. Yombi comprend bien tout ce qu'on lui dit, mais c'est une tête sans cervelle, qui ne parle que pour dire des bêtises ; une fois il a failli nous faire tous... M'Cougné s'arrêta net, en mordant ses grosses lèvres lippues.

— Vous faire tous ?...

— Aussi a-t-il pris l'habitude de se taire, même quand un étranger lui dit : Yombi, quel temps fait-il ce matin ? et le noir, pour mieux faire encore diversion à l'imprudence que lui-même avait été sur le point de commettre, se mit à rire à gorge déployée de sa plaisanterie.

— Vous alliez dire quelque chose d'intéressant, pourquoi vous êtes-vous subitement arrêté ?

— Parce qu'il reste encore un peu de cervelle noire dans la tête de M'Cougné ; il va parler comme une femme, mais tout de suite la cervelle blanche avertit M'Cougné, qui sait se taire à propos.

En ce moment les deux interlocuteurs aperçurent Yombi qui descendait en courant la grande rue de Tanger qui va du château à la mer, il tenait entre ses dents un morceau de papier ; c'était sa manière à lui de porter les objets de petite valeur qu'on lui confiait, pendant que ses deux bras repliés au coude lui servaient de balanciers.

En arrivant sous la goélette, sans même prendre le temps d'arrimer le you-you sous les palans, le noir, saisissant le bout d'une manœuvre courante, s'élança sur le pont avec l'agilité d'un singe.

Il remit sa missive à M'Cougné qui après l'avoir lue la tendit à Charles Aubray.

Sur une carte sans nom et sans armes, mais sur laquelle était gravé un œil ouvert, entouré de lettres qui assemblées donnaient la parole suivante : Sapientia ! se trouvaient écrits ces quelques mots au crayon : « débarquez et donnez au docteur les appartements de la terrasse. »

M'Cougné se retira à l'écart pour causer quelques

instants avec Yombi ; quand il revint il dit joyusement au docteur :

— Je suis aux ordres de monsieur pour jusqu'à demain.

— C'est-à-dire que vous allez être encore mon gardien pendant vingt-quatre heures.

— Nullement, et je suis heureux d'annoncer à monsieur qu'une fois installé à la Maison-Carrée, il sera parfaitement libre de sa personne et de ses actes ; il est arrivé au port et ma mission est finie j'ai voulu seulement lui dire que, le maître étant à la chasse et ne devant rentrer que demain, je serais encore à son service jusqu'à ce moment-là, car il lui serait impossible sans cela de se faire obéir de personne à la Maison-Carrée.

— Ainsi, à partir de maintenant, je suis libre d'aller où bon me semble ?

— Oui, à condition de ne pas quitter Tanger.

— Et si je ne me soumettais pas à cette clause ?

fit le docteur qui, malgré lui et chaque fois que l'occasion s'en présentait, cherchait à soulever des questions qui de près ou de loin pouvaient jeter quelque jour sur sa véritable situation.

— Écoutez-moi bien, monsieur, fit M'Cougné dont le front s'était ridé subitement sous le coup de ces paroles ; faites tout ce que vous voudrez, mais si vous tenez à la vie, ne cherchez jamais à éluder le contrat que vous avez librement signé.

Comme le nègre prononçait ces paroles, sa figure si calme, si placide d'ordinaire, s'était transfigurée, et elle avait revêtu peu à peu un tel caractère de férocité que Charles Aubray sentit un léger frisson lui parcourir le corps, et il comprit qu'il y avait là un point sur lequel il ne fallait pas insister.

Mais M'Cougné se calma vite, et quand il eut repris son air habituel d'insouciance et de bonne humeur, le docteur lui répondit qu'il avait mal compris sa question, et que sa pensée de quitter Tanger ne s'appliquait qu'au désir de faire des excursions dans la

campagne, désir qui n'était nullement en contradiction avec ses engagements.

Cependant, sur les ordres du capitaine, les panneaux du faux pont et de la cale s'étaient ouverts, et un nombre incalculable de caisses et de paquets étaient déjà entassés sur le rivage, sous la surveillance du second, qui enregistrait chacun d'eux à la sortie.

M'Cougné pria le docteur de désigner ceux des colis qui contenaient ses effets personnels et dont il pouvait avoir besoin de suite, et ceci fait lui offrit de le conduire à la Maison-Carrée.

— Nous allons pour cela traverser toute la ville, lui dit-il, et vous la connaîtrez aussi bien que ceux qui y restent depuis de longues années.

Le docteur ne se le fit pas dire deux fois et, muni d'une légère valise dans laquelle se trouvaient sa trousse complète et plusieurs instruments précieux dont il avait voulu personnellement prendre soin, il suivit M'Cougné qui en touchant terre s'engagea immédiatement dans la

grande rue de Tanger qui monte dans la direction de la Casbah.

Tanger est, de toutes les villes du Maroc, celle que connaissent le mieux les Européens. Elle est bâtie sur la pente orientale d'une colline qui termine à l'ouest une baie peu abritée des vents ; sa position, des plus pittoresques, offre les plus grandes analogies avec celle d'Alger. La ville a une forme presque carrée, et les remparts ont un mur flanqué de tours assez rapprochées du côté de la mer ; les forts sont à demi démantelés et se souviennent encore du bombardement qu'ils ont subi, en 1844, de la part de la flotte française.

On prétend que la ville de Tanger ne serait autre que Tingis, capitale de la Tingitane des anciens. Dans ce cas, si l'on s'en rapporte aux anciennes descriptions de la contrée, le sol actuel se serait considérablement exhaussé, soit par l'effet d'un tremblement de terre, soit par toute autre cause.

— Voici les seuls édifices de quelque apparence de Tanger, fit M'Cougné en indiquant au docteur les

maisons des consuls, situées sur la place de ce nom. Je ne parle pas de la Maison-Carrée, qui dépasse en magnificence tous les monuments du Maroc.

— C'est bien là que je vais habiter ?

— Parfaitement. C'est une portion détachée de l'ancien palais des rois maures d'Espagne ; c'est là que logeaient les califes de Cordoue et de Grenade, lorsqu'ils venaient passer quelques jours sur la côte d'Afrique. Souvent le soir, lorsque le maître et son ami prennent leur café dans un salon de marbre, je me cache derrière une colonne, pour écouter les merveilleuses histoires que ce séjour rappelle à leur souvenir.

— Je ne pense pas qu'ils aient vécu à cette époque ? fit le docteur en riant.

— Le maître a tout vu, le maître sait tout, répondit sentencieusement M'Cougné.

Il n'y avait pas à lutter contre cette foi robuste, et le docteur se contenta d'ébaucher un sourire.

Le noir avait dit vrai en prétendant qu'il n'y avait pas d'autres monuments à Tanger que ceux qu'il indiquait. En effet, toutes les maisons des rues qu'ils traversaient étaient basses et irrégulières, et toutes taillées sur le même modèle. Qu'on se figure de grands cubes blancs, uniformes et sans croisées, comme la jalousie des races sémitiques en a construit dans tout l'Orient. La rue qu'ils suivaient en ce moment est la seule, à proprement dire, qui mérite ce nom ; elle traverse toute la ville de bas en haut, et va du port aux ruines du vieux château des califes.

Cette rue, coupée en deux par une place, l'unique de Tanger, est bordée dans sa partie supérieure de deux rangs de boutiques, espèces d'antres noirs creusés dans le mur, sans portes ; avec une fenêtre à hauteur d'appui où la marchandise est étalée et par laquelle on sert le chaland, qui reste en dehors.

Arrivés au sommet de la rue, M'Cougné indiqua de la main, à son compagnon, d'un côté les ruines, et de l'autre la Maison-Carrée, résidence de l'homme

mystérieux que l'on ne à le connaissait Tangerquesous nom d'El Temin, le chef.

Ils s'engagèrent alors dans un sentier en zigzag qui conduisait par une pente assez raide à la Casbah, qu'ils devaient traverser pour arriver à leur résidence.

Toute la première partie de ce château est complètement abandonnée, et, avant un quart de siècle, il ne restera plus que des monceaux de décombres pour indiquer la place où il fut bâti au temps de la splendeur musulmane.

On pouvait contourner le château, mais M'Cougné préféra le faire traverser au docteur, pour qu'il pût en admirer les restes, qu'il avait entendu vanter souvent par l'ami de son maître, dont Yombi était l'esclave.

Ils pénétrèrent dans l'intérieur par un couloir obscur, et entrèrent dans une première cour ornée de colonnes du plus pur style arabe, et sur laquelle s'ouvraient une foule d'appartements dans le genre de

ceux de l'Alcazar de Séville.

Le docteur remarqua que les plafonds, concaves et sculptés en bois avec une délicatesse extrême, étaient encore charmants, quoique à moitié tombés. Les portes, qui avaient été sculptées avec le même art que les plafonds, étaient vermoulues et hors d'usage du reste il n'y avait plus rien à conserver, car tous les appartements avaient été abandonnés aux hirondelles et aux ramiers. Les cours étaient pavées en dalles de pierres, et quelques-unes avec assez de goût.

Un escalier dégradé conduisait aux terrasses supérieures, et le docteur allait s'y engager, lorsque M'Cougné l'arrêta d'un geste :

— Par ici, lui dit-il ; et, tournant à gauche, il le fit passer par une porte basse, de l'autre côté de laquelle ils aperçurent la fameuse Maison-Carrée dont Charles Aubray avait tant entendu parler depuis quelques jours.

Une douzaine d'esclaves noirs étaient nonchalamment assis sur les gradins d'une large porte

mauresque que le nouveau propriétaire avait fait ouvrir dans la muraille blanchie à la chaux, de la façade, et qui contrastait singulièrement avec l'architecture du restant de l'habitation.

Que l'on se figure un vaste carré, d'une éclatante blancheur, percé çà et là, à la manière arabe, d'ouvertures microscopiques et distribuées sans aucune symétrie, et l'on aura une idée de l'aspect extérieur du monument ; nul n'eût dit, en le voyant, que ce bloc monotone renfermait, comme un étui vulgaire, toutes les merveilles de l'art oriental.

En apercevant le nouvel arrivant conduit par M'Cougné, tous les noirs se levèrent et, s'étant rangés sur une ligne au bas des gradins, lui firent le salam oriental.

Une espèce de majordome espagnol, qui pour les maîtres de la maison répondait au nom de Joaquim et qui se faisait appeler par la valetaille don Joaquim, attendait en haut du perron et introduisit le docteur, avec force salutations, en lui donnant de la seigneurie et de l'excellence ; il fit à M'Cougné un salut obséquieux, qui,

remarqué par Charles Aubray, le confirma dans l'idée qu'il s'était faite sur le crédit que le noir devait avoir auprès de son maître.

Quand le jeune homme eut pénétré dans la cour intérieure, il s'arrêta littéralement ébloui. Cette cour était toute pavée en marbres rose blanc et vert tendre, entremêlés de façon à former les arabesques les plus gracieuses ; au centre se trouvait un vaste bassin d'albâtre destiné aux ablutions du matin, duquel s'échappait en pluie un vaste jet d'eau destiné à entretenir une perpétuelle fraîcheur, et tout le tour du bassin, des vases de porphyre contenaient toute une collection des fleurs les plus rares. Sur les quatre façades de la cour régnaient des colonnes en marbre blanc du plus pur style mauresque, soutenant une véranda, sous laquelle s'ouvrait une série d'appartements dont les portes étaient dissimulées par de vastes tentures de damas et de cachemires.

Il y avait comme cela trois étages superposés de colonnes, de véranda et d'appartements, et le sommet se

terminait par une terrasse qui régnait sur les quatre façades de la maison, plongeant d'un côté sur la cour intérieure et de l'autre sur la campagne.

Depuis peu, la terrasse du côté du sud avait été transformée en appartement ; et formait actuellement quatre magnifiques pièces destinées à l'usage du docteur.

— Vous êtes chez vous, fit M'Cougné en l'introduisant ; les caisses que vous avez désignées sont déjà ici, elles ont marché plus vite que vous. Permettez-moi maintenant de vous quitter ; j'ai accompli la mission dont on m'avait chargé, et dorénavant je ne vous verrai guère que quand le maître me confiera quelque message pour vous. À propos, j'avais télégraphié que vous ameniez un chien avec vous, et je vois qu'on n'a rien oublié, car voici une belle niche en bois de rose pour lui.

— L'intelligente bête en a deviné la destination, car l'y voilà déjà installé.

— Je vais vous envoyer les esclaves qui sont destinés à votre service ; le mien est fini auprès de vous,

et je redeviens jusqu'à nouvel ordre le mécanicien de l'Yvonne. Jusqu'au retour du maître, on préparera vos repas pour les heures que vous indiquerez ; ayez soin de remettre la carte à Joaquim qui la fera scrupuleusement exécuter ; c'est à lui, du reste, que jusqu'à demain soir vous devrez vous adresser pour tout ce dont vous aurez besoin. Les deux chevaux que vous avez désiré conserver viennent d'être débarqués, aussi frais et dispos que s'ils n'avaient pas quitté leur écurie ; vous pourrez donc, si vous le désirez, faire atteler ce soir et prendre un peu l'air de la campagne avant de dîner. Voilà, je crois, tout ce que j'avais à vous dire. Ah ! une recommandation encore, croyez-moi, ne cherchez pas à faire parler personne ici ; on ne vous répondrait pas, et cela pourrait indisposer El Temin contre vous. Tâchez, au contraire, de lui plaire, car je vous le jure, et là se borne ce que je puis vous dire : si nous ne succombons pas tous, et vous avec nous, dans ce que nous allons tenter, le maître vous fera aussi riche qu'un roi. En prononçant ces mots et sans attendre la réponse du docteur, M'Cougné, le laissant sous le coup de cette demi-révélation, s'élança dans l'escalier et

disparut.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées, que Charles Aubray l'entendit donner des ordres à Joaquim en espagnol, et s'étant penché au-dessus de la cour intérieure, par la portion de terrasse qui avait été conservée devant ses appartements pour former véranda, il le vit disparaître sous la grande porte mauresque qu'ils venaient de franchir ensemble.

— Si je ne succombe pas avec eux, fit le docteur en s'asseyant tout pensif sur un divan... le notaire m'en avait dit autant !

Et après quelques instants de réflexion :

— Il n'y a pas à en douter, mon hôte, je devrais presque dire moi aussi, le maître, puisque je suis, par traité, à sa disposition, à toute heure du jour et de la nuit, possède une de ces fortunes insolentes qui permettent de puiser à la source presque sans compter : ce premier point me paraît assez clairement acquis. Quant au second, qui a trait aux motifs de mon engagement, plus je me

creuse la tête et moins j'arrive à le comprendre, surtout en partant de cette base qui semble également assez positivement établie : que l'inconnu, quelques-uns des siens et moi allons bientôt jouer notre vie... Jouer notre vie ? Où ? comment ?... Pour quelle cause ?... Voilà le mystère... Si nous étions seulement d'un demi-siècle en arrière, je me croirais au service d'un pirate barbaresque dont le repaire serait à Tanger ; mais il n'y a plus de pirates barbaresques. El Temin serait-il, par hasard, un marchand d'esclaves ? En ce cas, quel besoin pourrait-il avoir d'un médecin européen ?... Il y a encore la supposition d'une exploration scientifique ; mais, en outre que le mystère dont on s'entoure serait absurde dans une pareille circonstance, je dois remarquer que ce motif, donné dans l'annonce, on s'est bien gardé de le répéter dans mon engagement. Je vois bien qu'il est inutile de chercher à faire parler le sphinx ; du reste, demain il s'expliquera de lui-même. En attendant, pour ma tranquillité d'esprit, je dois absolument arrêter une ligne de conduite. Le jour où on exigera de moi quelque chose qui sera en désaccord avec mes sentiments

d'honneur, j'irai me mettre sous la protection du consul de France.

Calmé par cette pensée, le docteur, qui était resté accoudé sur la balustrade de la véranda pendant tout ce monologue qu'il venait de s'adresser à lui-même, se retourna pour aller visiter en détail les appartements qui lui étaient destinés ; derrière lui se trouvait le vieil Espagnol Joaquim, accompagné de deux nègres ; le majordome les lui présenta, en lui disant :

— Voici deux esclaves dont El Temin vous fait cadeau pour votre service ; c'est moi qui les ai dressés, et Votre Excellence sera contente d'eux ; ils répondent, le grand au nom de Juan, et le négrillon au nom de Pedro.

— Bien ! si mon service est agréable, c'est à vous que je le devrai, Joaquim. Sait-on ici quand El Temin rentrera ?...

— Demain soir, Excellence.

— Tiens ! il paraît parler plus facilement celui-là,

pensa le docteur ; si je hasardais quelques questions ?... Mais la recommandation de M'Cougné lui revint en mémoire, il en comprit l'importance et résolut d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait ressembler à une indiscrétion.

— Voilà une bien belle habitation, Joaquim, dit-il alors au majordome pour n'avoir pas l'air d'insister sur l'objet de sa première question.

— Bien belle en effet ; Votre Seigneurie a-t-elle fait le tour de la terrasse jusqu'au côté qui fait face aux deux mers ? À gauche l'Océan, en face les côtes d'Espagne, et à droite la Méditerranée c'est le plus beau spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler, accentua emphatiquement Joaquim du ton d'un cicerone qui récite une leçon.

Le docteur se laissa tenter par cette description, et se mit à parcourir la terrasse qui faisait suite de plain-pied à ses appartements et couronnait encore la Maison-Carrée sur trois côtés ; ceux de l'est et de l'ouest donnaient sur la campagne, et la vue s'y étendait au loin

sur des forêts de figuiers, d'orangers et de grenadiers, entremêlées de vignes aux pampres rouges du plus charmant aspect. Le côté nord, en effet, faisait vis-à-vis à la côte d'Espagne, et de droite et de gauche les regards embrassaient les deux mers, tandis qu'aux pieds de la Maison-Carrée, Tanger étalait ses blanches habitations du sommet de la colline à la mer.

Il eût été difficile, en effet, de rencontrer un spectacle plus grandiose réuni dans le même cadre, auquel les ruines du vieux château donnaient encore un aspect plus saisissant.

— Est-ce que la Maison-Carrée n'a pas fait partie de la Kasbah, fit à un moment donné le docteur à Joaquim ?

— Oui, Votre Seigneurie, c'était le morceau le mieux conservé du château ; malgré cela, il a fallu trois ans de travaux pour le mettre dans l'état où il se trouve actuellement.

— Sait-on qui l'a bâti ?

— C'est Mohamed-Ben-Abad, calife de Cordoue ; mais, d'après la légende, la Kasbah était à peine construite depuis quelques mois, que le calife l'abandonna après avoir fait défoncer la muraille en plusieurs endroits, et en défendant à qui que ce fût, sous peine de mort, d'y faire la moindre réparation.

— Et la légende donne-t-elle les motifs de cette singulière décision ?

— Oui, Excellence.

— Alors, maître Joaquim, si votre service ne vous engage pas ailleurs, veuillez nous dire cette légende, fit le jeune homme d'un air rêveur, et l'œil perdu dans les flots d'azur de l'Océan qui se confondaient au loin avec l'azur du ciel.

— Mon temps est aux ordres de Votre Excellence.

— Je suis tout oreilles.

L'Espagnol, grand conteur comme tous les gens de sa race, commença :

Mohamed-ben-Abad, calife de Cordoue, aimait beaucoup, à de certains moments de l'année, venir se reposer sur la côte du Maroc, d'où étaient partis ses ancêtres, pour aller conquérir l'Espagne ; il fit bâtir la Casbah au sommet de la colline de Tanger et invita, quand le château fut fini, tous les seigneurs de sa cour à venir en admirer les merveilles. Il leur donna, le soir, un grand repas, qui fut poussé assez avant dans la nuit, et le vin, malgré la défense du Coran, n'y fut pas épargné.

Quand les convives se furent retirés, Ben-Abad monta à cheval, suivi d'un seul domestique, et prit la route d'El-Kaçar-Kebir.

Cette place forte était sous la domination de Mahmoud-ben-Nadir, son ennemi personnel, et avec lequel il était actuellement en guerre.

Ben-Abad, à qui les fumées du vin avaient fait oublier une circonstance aussi intéressante pour lui, frappe à la porte de la ville. La sentinelle court au palais de Mohaz-ben-Nadir et lui apprend que le calife de Cordoue, accompagné d'une seule personne, est à la

porte d'El-Kaçar-Kebir, et demande à entrer dans la place.

Ben-Nadir était alors à table avec les principaux de la ville, il se lève avec précipitation, va au-devant du prince et le conduit dans son palais. À peine est-il entré qu'il fait servir de nouveaux mets ; la joie, le plaisir semblent animer tous les convives. Ben-Abad cependant, revenu à lui-même, est étonné de se trouver au milieu de ses plus cruels ennemis : le danger qu'il court se présente tout à coup à son esprit et le glace d'horreur. Il prend le parti de dissimuler, et s'efforce de surpasser les autres en gaieté.

Un instant après, il se laisse aller comme affaîsé sur son siège, et contrefait l'homme endormi. Les convives saisissent ce moment et pressent Ben-Nadir de faire périr un ennemi qui de lui-même est venu se livrer à sa vengeance.

Un des principaux seigneurs d'El-Kaçar-Kebir, nommé Youssef-ben-Tasfin, bien loin d'adhérer à leur conseil, le combat avec chaleur.

Il fait ressortir à Mahmoud-Ben-Nadir que ce serait une lâcheté horrible que de faire périr un homme sans défense, et avec lequel il venait de boire et de manger ; que son nom deviendrait en exécration à toutes les tribus arabes, pour avoir ainsi violé les droits sacrés de l'hospitalité.

Ben-Abad ne dormait pas si bien qu'il n'entendît parfaitement tout ce qui se disait. Ce prince, pour ne point donner le temps à ses ennemis de décider la question agitée, et pour profiter de l'impression favorable qu'avait faite sur leurs esprits le discours de Youssef-ben-Tasfin, se lève sur-le-champ et prend congé des convives.

Avant de les quitter, il les prie d'envoyer quelqu'un, de leur part, à Tanger, pour recevoir les présents qu'il leur destinait.

Ceux qui, un instant auparavant délibéraient de le faire périr, l'accompagnent jusqu'à la porte avec force salams.

Le calife de Cordoue fut fidèle le lendemain à

acquitter les engagements qu'il avait pris la veille ; et de Tanger il envoya des esclaves de l'un et l'autre sexe, des chevaux de prix, et de riches étoffes à tous ceux qui s'étaient trouvés avec lui chez Mohamed-ben-Nadir.

Cela fait, il se hâta de regagner les côtes d'Espagne et son palais de Cordoue, car il craignait que la colère ne lui fît trop précipiter sa vengeance.

Pendant plus d'un an, pour mieux endormir ses ennemis, il ne cessa de les combler de bienfaits et de leur donner des marques d'amitié, d'autant plus fortes qu'elles étaient simulées.

Quand ce temps fut écoulé, il revint à Tanger, où il avait envoyé peu à peu une forte garnison, et il les invita tous à la Casbah, pour traiter à son tour, leur fit-il dire, ceux qui l'avaient si bien traité à El-Kaçar-Kebir.

Ils y vinrent au nombre de soixante, et le prince, au premier abord, ne leur épargna pas les démonstrations de la joie la plus vive, et leur fit l'accueil le plus gracieux. Il les invita, suivant l'usage du pays, à prendre

le bain avant de se mettre à table. À peine furent-ils entrés dans une vaste piscine préparée exprès et n'ayant d'autre issue que l'entrée par où on y pénétrait que des ouvriers apostés murèrent silencieusement la porte.

Ces infortunés, à qui d'épaisses tentures dérobaient ce qui se passait à quelques pas d'eux, y périrent tous, après avoir longtemps lutté avec la mort et s'être entre dévorés les uns les autres.

Tous les jours Mahmoud-ben-Abad montait sur la terrasse du palais, et, par une ouverture qui donnait sur la piscine, il leur lançait ces terribles paroles qui sont passées en proverbe parmi les nomades du désert : « Celui qui trahit les lois de l'hospitalité sera mangé par les chiens. » Puis il ajoutait, avec un éclat de rire sinistre : « Vous êtes tous des chiens ; mangez-vous les uns les autres. »

Sous un prétexte quelconque, ce prince avait empêché Youssef-ben-Tasfin de suivre les autres dans la salle de bain, il le fit venir et lui dit qu'après avoir satisfait sa vengeance, il voulait acquitter ce qu'il devait

à la reconnaissance, et, pour pouvoir mieux lui témoigner celle qu'il avait conçue pour lui, il l'emmena à Cordoue, où il le combla de distinctions et de richesses.

C'est lors de ce départ qu'il ordonna l'abandon de la Casbah.

Chassé de son trône plus tard, le puissant calife revint pleurer au milieu de ces ruines ; il y mourut de misère, car il n'avait plus d'autres moyens d'existence que le travail de ses filles qui filaient de la laine pour le nourrir. On dit que, pendant les dernières années de sa vie, il errait comme un fou par la campagne, s'imaginant qu'il était poursuivi par les spectres de ses victimes.

— Voilà une histoire parfaitement orientale, fit le docteur, sur les derniers mots du majordome, et placée dans le cadre même où on la doit conter ; rien n'y manque : les ruines, le soleil d'Orient et les populations aux types et aux costumes variés qui se pressent dans les rues de Tanger ; vous êtes un homme de goût et un conteur agréable, maître Joaquim.

— Je dois avouer à Votre Seigneurie que j'ai étudié à Salamanque, avant de venir échouer sur la côte d'Afrique.

— Cela ne diminue pas l'estime que j'ai conçue pour vous, répondit le docteur, que ces fanfaronnades amusaient au dernier point, et y a-t-il longtemps que vous êtes au Maroc ?

— J'y suis venu comme précepteur des enfants de notre consul, et depuis cette époque je ne l'ai pas quitté.

— Vous devez connaître admirablement le pays ?

— Si je le connais, je l'ai parcouru en tout sens et j'y ai fait tous les métiers qui ne sont pas incompatibles avec la noblesse de mon origine. Je suis de la famille des Barbosa, le sang le plus pur de toute la vieille Castille.

— Diable ! que doivent dire vos nobles aïeux de votre position actuelle ?

— Le señor Bélisaire a bien tendu son casque dans les rues de Constantinople, soupira le Castillan d'un

ton comique.

— Eh bien, maître Joaquim, si je suis destiné à rester longtemps dans ce pays, je ferai appel à vos lumières toutes les fois que je serai embarrassé par un point d'histoire ou d'ethnographie marocaine. Pour le moment, continua le docteur, à qui un formidable appétit conseillait d'abrégé l'entretien, je ne vous retiens plus et je vous serai même reconnaissant de vouloir bien me faire servir à déjeuner.

— Votre Excellence n'a qu'à dresser la carte et à me l'envoyer par un de ses esclaves, une demi-heure après elle sera exécutée. À propos, je dois vous avertir d'une chose : il y a ici une règle pour les repas, qu'El Temin a ordonné de ne jamais enfreindre. Le déjeuner est toujours servi dans les appartements, à la volonté de chacun ; mais le soir, le dîner doit être pris dans la salle commune, qui donne sur la cour d'honneur, quand bien même il n'y aurait qu'une seule personne ici vous serez donc obligé de suivre ce soir l'usage établi.

— C'est bien, je m'y conformerai.

Charles Aubray était sobre, il ordonna un déjeuner des plus simples et employa le restant de la journée à s'installer dans ses appartements. Leur disposition, le luxe de l'ameublement et surtout la quantité de choses spéciales à son art, qui y avaient été rassemblées à grands frais, indiquaient que, dans la pensée de celui qui avait présidé à tout cela, le docteur attendu devait y faire un long séjour.

La chambre à coucher, meublée à l'orientale pour tous les accessoires, contenait un lit d'ébène incrusté de nacre, mais, en même temps, un divan, assez vaste pour s'y coucher dans le sens de la largeur permettait, selon les goûts, de ne pas user du meuble européen.

Les murailles étaient garnies de tentures du plus grand prix, et le sol recouvert d'un merveilleux tapis du Levant, tissé de cachemire et de soie, qui avait été payé son poids d'or, des bazars de Beyrouth.

À côté se trouvait la salle de bains, toute stuc, marbre et granit rose, suivie d'un petit salon fumoir.

Mais les deux pièces les plus remarquables étaient le cabinet de travail, véritable laboratoire où se trouvaient réunis tous les instruments de médecine, de physique et de chimie que la science avait pu inventer, avec les ingrédients nécessaires à leur fonctionnement et la bibliothèque où se rencontrait tout ce qui avait été écrit sur la médecine, depuis l'Inde, la Chaldée et la Grèce jusqu'à nos jours...

— Mais c'est tout simplement à un savant que j'ai affaire, s'écriait le docteur enthousiasmé, il y a, dans le choix et l'agencement de tout cela, une main de race intellectuelle qui indique surabondamment la qualité de celui qui y a présidé...

En ce moment, la natte de soie, qui dissimulait la porte destinée à mettre en communication la véranda et la bibliothèque, se souleva à demi, et le majordome Joaquim parut.

— Votre Excellence, dit-il en s'inclinant jusqu'à terre, est servie dans la salle de cristal !

***Chapitre IV. — La salle de cristal. — Le
souper. — El Temin. — Barthet raconte
son histoire. — Les nuits du Maroc.***

C'est en vain que Charles Aubray avait pris le parti de ne plus s'étonner de ce qui pourrait lui advenir, il fut obligé de reconnaître, en entrant dans la salle à manger de la Maison-Carrée, que jamais son imagination n'avait pu, même en rêve, concevoir rien d'aussi féérique.

Ce n'est pas la table, surchargée de mousseline de Baccarat, de porcelaines de Sèvres et de pièces d'orfèvrerie, argent massif et vermeil, qui attira tout d'abord son attention ; sans avoir vu une telle grande quantité de merveilleux objets, réunis dans un aussi étroit

espace, il pouvait, par les choses qu'il connaissait, s'en faire parfaitement une idée. Ce qui le frappa d'admiration, au point même de lui enlever la conscience de ce qu'il venait faire dans cette salle, unique au monde, fut de voir que le plafond, qui affectait une forme légèrement ovale, était composé d'une énorme rosace en cristal de roche, taillé et fouillé comme de la dentelle ; au centre de cette rosace, une lumière blanche et diaphane, dont on ne pouvait deviner le foyer générateur, se répercutait sur les milliers de facettes, sur les fleurs, les feuilles, les fruits, les chimères et les arabesques de toute espèce, fouillés à même dans la masse cristalline. Aux quatre angles du plafond, que l'ovale de la rosace laissait libres, quatre cariatides en marbre vert, non dans la forme que l'on voit d'habitude, mais élégantes comme des nymphes grecques, d'un bras, relevé avec grâce, semblaient soutenir sans effort l'énorme bloc de cristal, tandis que l'autre supportait des brûle-parfums en or massif. À droite et à gauche, faisant face aux deux bouts de table, se trouvaient deux dressoirs, en laque noire du Japon incrustée de nacre, sur lesquels s'étagaient, depuis

le sol jusqu'aux baguettes ébène et or qui bordaient le sommet de la muraille, toutes les merveilles céramiques des cinq mondes. La salle entière était garnie de tentures en maroquin gaufré... Machinalement, Charles Aubray s'était assis à la place que lui avait indiquée le majordome, et ce dernier, en toilette de gala, la main sur un timbre de vermeil, se préparait à ordonner la marche du service, lorsque deux sons de trompe prolongés, immédiatement suivis d'un bruit de chevaux, se firent entendre au-dehors, et qu'un coureur berbère lança, sous le portique de la Maison-Carrée, ces deux mots magiques ; El Temin ! El Temin !

— Voici le maître, Excellence, fit immédiatement Joaquim d'un ton grave.

Le docteur se leva, comme mû par un ressort ; il était dit que tout serait surprise, dans son étrange aventure.

— Je croyais, répondit-il, qu'on ne l'attendait que demain.

— Oui ! parce qu'en partant il avait fixé cette date pour sa rentrée ; mais il ne faut jamais se fier à cela. Il est impossible, dès qu'El Temin est sorti, de savoir quand il sera de retour. Un soir, c'était à peu près la même heure qu'à présent, on allait se mettre à table, lorsqu'un pli lui arrive.

— Dînez sans moi, fit le maître à son ami M. Barthet, je ne reviendrai qu'à une heure assez avancée de la soirée... Nous l'avons attendu trois mois.

— C'est extraordinaire, et vous n'avez pas su la cause de cette absence prolongée ?

— Nous ne savons jamais rien... D'autres fois, tout le monde est en branle dans la maison, on fait des paquets, on cloue des caisses, l'Yvonne est sous vapeur dans le port, nous nous attendons à une longue absence ; le maître part, la goélette disparaît dans la direction de la côte d'Espagne. Tout à coup, à l'heure habituelle du dîner, El Temin rentre sans bruit et...

Au même instant la tenture s'écarta légèrement, et

une voix s'écria :

— Monsieur le docteur est prié de commencer à dîner ; ces messieurs vont au bain et ne paraîtront guère avant le dessert.

Joaquim répondit à ces paroles en faisant résonner vigoureusement le timbre.

Les potages parurent.

Un nègre vigoureux s'avança près du docteur, portant sur un plateau une demi-douzaine

de timbales en argent. Un maître d'hôtel maure le suivait à pas comptés.

— Le consommé de volaille aux quenelles de tomates,

La purée de faisan aux nouilles,

La soupe aux huîtres,

La bisque de langoustes,

La garbure aux choux,

récita le majordome d'une voix nasillarde ; puis, changeant de ton :

— Je conseille à monsieur la garbure aux choux ; c'est un vrai poème culinaire, deux dindons, six livres de culottes de bœuf et la moitié d'un mouton qui mijotent sur la cendre depuis six heures du matin ont réunis leurs sucs et leurs parfums pour composer le bouillon dans lequel on a fait ensuite gratiner les choux sur des tranches de pain garnies de parmesan... Ce disant le señor Joaquim semblait humer parfum de ses paroles, et il termina par un claquement de lèvres significatif pour un gourmet, mais que l'héritier des Barbosa ne se serait certainement pas permis si El Temin eût présidé la table.

Le docteur servi, nègre et maître d'hôtel maure disparurent sans bruit... rien au-dehors ne troublait le calme et la tranquillité de la Maison-Carrée ; on eût dit que l'arrivée des nouveaux venus n'avait fait qu'y apporter un peu plus de mystère et de silence.

— Vous disiez donc, señor Joaquim, fit Charles Aubray, encore tout ému de l'arrivée subite de ceux qu'il

n'attendait que le lendemain, qu'El Temin vous fait souvent de pareilles surprises.

— Cela n'étonne personne, car nous y sommes habitués. Qu'il soit ou non à la Maison-Carrée, le service marche de la même manière. À onze heures du matin on lui porte son déjeuner habituel dans sa chambre, du chocolat de quoi rassasier dix personnes, de la confiture de cédrat, et des dattes fraîches... à quatre heures les chevaux sont sellés pour la promenade, et à six le dîner est prêt pour douze couverts. Et quelquefois le maître est à deux ou trois cents lieues d'ici, en Italie ou en Espagne.

— C'est vraiment incroyable.

— Nous attendons ainsi jusqu'à sept heures, et si à ce moment personne n'est venu, nous avons le droit de disposer du dîner à notre guise.

— Comment cela... si personne n'est venu ?

— J'oubliais de vous dire que tout Européen ou Maure de distinction, il faut être attaché à la cour pour

cela, qui a été une fois présenté ici a le droit de venir tous les soirs s'asseoir à cette table.

— Même quand le maître n'y est pas ?

— Même quand il n'y est pas.

Le timbre retentit de nouveau, et la même manœuvre que pour le potage recommença, le majordome appelant les cinq ou six entrées de poisson, et le maître d'hôtel attendant le choix du docteur pour le servir.

Charles Aubray se prononça rapidement pour une coquille de turbot qui s'était dorée au four dans une purée d'écrevisses, prit en guise de condiment des huîtres fraîches marinées dans du jus de citron avec des piments, et se hâta de reprendre le fil de la conversation ; heureux d'avoir trouvé quelqu'un qui répondait sans hésiter à ses questions, il s'était résolu à essayer de soulever un coin du voile avant son entrevue avec ses mystérieux hôtes.

— C'est de bonne guerre, se disait-il, et j'ai eu

tort de ne pas profiter plutôt des bonnes dispositions de ce bavard ; en somme, si je pouvais apprendre quelque chose d'important, j'aurais le temps de réfléchir, je ne serais pas pris au dépourvu dans l'entretien que nous allons avoir et qui, tout me l'indique, sera de la dernière gravité pour moi.

— Maître Joaquim, dit le docteur après avoir eu l'air de réfléchir quelques instants, j'ai un service à vous demander.

— Votre Excellence peut user et abuser de moi, fit le majordome de ce ton de politesse digne et légèrement protectrice qu'il prenait parfois avec ses inférieurs quand il se souvenait que du sang d'hidalgo coulait dans ses nobles veines.

Le docteur ne fit pas attention au comique de ces prétentions, et il continua :

— Promettez-moi donc de répondre franchement à mes questions.

— Alors c'est au gentilhomme que Votre Excellence s'adresse, fit le señor Barbosa en repoussant dédaigneusement, tout en s'approchant de la table, le timbre, signe de ses fonctions serviles, sur lequel sa main s'appuyait.

— Pour peu que cela vous plaise, cela m'est égal...

— Alors vous avez ma parole.

— Je commence : Quel est le véritable nom du maître de la Maison-Carrée ?

— El Temin ; je ne lui en connais pas d'autre. Mais Votre Excellence doit être renseignée bien mieux que moi là-dessus, qui ne suis qu'un simple serviteur ; et vous n'êtes sans doute point venu à la Maison-Carrée sans savoir ce que vous devez y faire.

— Vous m'interrogez, je crois, maître Joaquim ?

— Non, je ne fais que répondre.

— Je le sais, en effet, continua le docteur après un moment d'hésitation qui prouva au clairvoyant majordome qu'il n'était pas bien sûr de ce qu'il avançait. Mais comme vous je ne connais que sous le nom d'El Temin le maître de céans ; ce nom arabe ne peut être le sien, car, selon toute probabilité, c'est un Européen.

— Il est Français de naissance et ne s'en cache pas.

— Ne vous a-t-il jamais recommandé le secret sur ces allées et venues, et sur les choses étranges qui se passent ici ?

— Jamais, et le motif en est bien simple : ici il ne se passe jamais rien d'extraordinaire, il n'y a donc rien à cacher, et par conséquent rien à dire ; quant aux choses du dehors, si tant est qu'il y en ait, nous les ignorons absolument. El Temin sort, rentre, repart, voyage, reste absent pendant des mois entiers, sans que nul de nous, esclaves, serviteurs, majordome, sache seulement où il a porté ses pas. Et Votre Excellence me permettra de lui faire remarquer que la meilleure preuve que je ne sais

rien et qu'on ne m'a rien défendu, est dans cette conversation que nous avons ensemble ; car si on m'eût dit Joaquim, vous connaissez la parole de l'Écriture, il faut avoir des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre... depuis votre arrivée ici, vous n'auriez eu de moi d'autres paroles que celles-ci : « señor, je suis bien votre serviteur. »

— Alors vous ne trouvez rien de surprenant, rien qui irrite votre curiosité dans tout ce qui se passe ici ?

— Pardonnez-moi, mais comme tout ce qui peut me paraître étrange, ce luxe à faire pâlir celui du calife par exemple, se manifeste au grand jour, et qu'El Temin n'est pas obligé de raconter à ses gens les secrets de son existence, il s'ensuit, quoique parfois surpris, étonné, que nous ne savons rien, parce que, ma foi... nous ne pouvons rien savoir. Il n'y a que deux hommes qui pourraient en dire long s'ils voulaient parler.

— Quels sont-ils ?

— Ce sont les deux noirs, M'Cougné et Yombi,

les hommes de confiance, l'un d'El Temin, l'autre de M. Barthet.

— Voilà plusieurs fois déjà que j'entends prononcer ce dernier nom.

— C'est plus que l'ami, c'est l'ombre du maître ; ils ne se quittent pas tous les deux, et, cependant, il y a une certaine différence d'âge entre eux. El Temin approche de la cinquantaine, tandis que M. Barthet a à peine trente ans. Quand ils dînent seuls ici, M'Cougné et Yombi sont toujours debout derrière leurs chaises. Ils causent entre eux, dans une langue que nul ne comprend ici, et qui n'est ni une langue européenne ni l'arabe. De temps en temps, les deux noirs prennent part à la conversation, et, ces soirs-là, il y a de l'émotion dans l'air. J'ai souvent vu une larme perler sous les cils des deux blancs, tandis que les noirs serraient les poings et grinçaient des dents, comme on fait au souvenir de haines vivaces qu'on n'a pu assouvir, d'insulte mortelle qu'on n'a pu venger.

— Vous voyez bien, maître Joaquim, que vous en

saviez plus que vous n'en vouliez dire.

— Vous vous trompez, Excellence, et si je pouvais supposer que la moindre de vos paroles puisse en quoi que ce soit nuire à mon maître, je ne me le pardonnerais de ma vie. Je vous fais part de simples suppositions qui me sont toutes personnelles. On dirait que ces quatre personnes ont vécu ensemble au milieu de luttes, de privations et de dangers sans nombre ; car il n'y a que cette existence commune, dans laquelle se trouvent sans doute d'héroïques dévouements des esclaves aux maîtres, qui ait pu amener cette confiance absolue d'un côté et cette respectueuse familiarité de l'autre.

— Vous êtes un esprit très fin, maître Joaquim.

— Votre Excellence me flatte.

— Non pas, sur mon honneur, je maintiens mon appréciation, et j'en conclus que si depuis que vous êtes au service de la Maison-Carrée, vous n'avez pu rien voir, rien deviner, rien apprendre de certain, c'est que ses maîtres sont gens impénétrables... Et cela m'engage à

vous poser une dernière question ; en pareil lieu et en raison de circonstances qui peuvent se produire, on aime à avoir près de soi quelqu'un dont on soit sûr. Pensez-vous que je puisse avoir confiance dans l'un ou l'autre des noirs qui sont mis à mon service en d'autres termes, puis-je avoir l'espoir d'en façonner un entièrement selon mes vues ?

— Non, tous les noirs qui sont ici viennent d'un point de l'Afrique qui m'est inconnu ; ils ne comprenaient, il y a deux ans, quand je suis entré ici, aucuns des langages de ce pays, et le cuisinier, le maître d'hôtel maure et moi nous ne pouvions les comprendre que par signes ; ils comprennent et parlent aujourd'hui parfaitement l'arabe. Il est inutile de vous dire qu'ils sont entièrement à la dévotion d'El Temin et se feraient hacher pour lui. Vous n'avez donc rien à espérer d'eux ; ils vous couperaient la gorge sur un signe de leur maître.

— Bien, maître Joaquim, cela me force à me rabattre de votre côté ; je n'y avais pas songé tout d'abord, mais je crois que la chose va aller d'elle-même.

— De mon côté, señor, que voulez-vous dire ?

— Écoutez-moi ; vous plairait-il, Joaquim, que nous fassions un traité d'alliance ensemble ?

— Je refuse, Excellence ! même avant d'en connaître les clauses.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je suis au service d'El Temin et non au vôtre, et que s'il est juste de dire que deux puissances ne font alliance que contre une troisième, mon maître est certainement cette troisième puissance qui serait visée par notre traité, et, en aucun cas, je ne veux faire même indirectement quoi que ce soit qui ne serait pas approuvé par lui.

— Voilà un homme qui peut se vanter d'être bien servi !

— C'est qu'il connaît la véritable pierre de touche des dévouements.

— Et quelle est-elle à votre avis ?

— L'intérêt ! Nous recevons tous des salaires tellement élevés, que vingt ans de travail ne nous rapporteraient pas autant qu'une seule année ici ; vous devez penser si chacun de nous tient à sa place. Laissez-moi vous dire maintenant que dans tout ce qui pourra vous être agréable, et qui ne sera pas...

— El Temin ! interrompit la même voix qui s'était déjà fait entendre au commencement du repas.

Le majordome s'éloigna précipitamment de la table et reprit, la main sur le timbre, la position de service.

Le docteur se leva comme un automate, les regards ardemment fixés sur la tenture qui venait de se soulever.

Le personnage annoncé parut, suivi de celui que Joaquim avait appelé son ombre. Tous deux étaient mis à l'européenne avec la dernière élégance.

Celui à qui nul, excepté peut-être son ami, n'aurait pu donner un autre nom que celui d'El Temin, était un homme d'environ cinquante ans, grand, sec et admirablement découplé ; c'était un vrai type de force sous le frac et le gilet blanc on sentait se mouvoir des membres d'athlète. La tête était forte, énergique ; les traits carrés, un peu rudes, mais réguliers les yeux d'une douceur étrange faisaient penser à ceux d'un lion au repos ; ils en avaient la teinte ambrée ; la chevelure était abondante, noire encore et bouclée ; la barbe descendait en spirale soyeuse jusqu'à la ceinture. Enfin, pour terminer la présentation, son ami, que tout le monde connaissait sous le nom de Barthet, petit, nerveux, bronzé, la moustache en croc, l'air vif, décidé, ressemblait, à s'y méprendre, à un officier de turcos ou d'infanterie de marine en permission.

— Bonjour, docteur, fit simplement le nouvel arrivant comme s'il s'adressait à un ami de vieille date, voici M. Barthet, qui est enchanté de votre venue. À vous deux, vous allez fouiller le Maroc en tous sens ; faire parler ses ruines, son histoire, ses vieilles légendes ;

étudier ses mœurs si curieuses ; dresser le catalogue de sa faune et de sa flore, encore si peu connues... Oh ! vous ne vous ennuierez pas avec nous, je vous en réponds.

Abasourdi par cette entrée en matière, le docteur ne savait que répondre. El Temin continua sans avoir l'air de remarquer sa surprise.

— Mais achevez donc votre dîner, docteur ; ne vous occupez pas de nous ; avant le café, nous vous aurons atteint. Puis, s'adressant à son noir :

— M'Cougné, charge-toi de surveiller la confection de la divine liqueur. Le majordome, à demi incliné à sa droite, attendait ses ordres.

— Qu'avons-nous ce soir, Joaquim ? lui dit-il.

L'héritier des Barbosa, dernier du nom, de sa voix la plus mélodieuse, recommença la litanie des potages, relevés, entrées, etc.

— Fais-nous donner un peu de garbure aux choux et une aile de faisan ; l'appétit ne va guère avec la

fatigue, et nous avons fait dix lieues à cheval aujourd'hui... À propos, docteur, comment êtes-vous de votre traversée ? êtes-vous content de l'Yvonne ? vous a-t-on bien soigné à bord ?

— Je n'ai sous tous les rapports qu'à me louer de mon voyage, répondit Charles Aubray, qui avait retrouvé peu à peu tout son sang-froid.

Sa surprise avait cédé à ce raisonnement logique qu'il s'était fait intérieurement, que ce n'était pas à table et en présence des noirs et de Joaquim, que pouvaient se traiter les graves et multiples questions soulevées par son engagement.

— Je suis enchanté que mes ordres aient été ponctuellement exécutés nous ne devons revenir que demain de notre tournée dans les plaines de Fez, mais je connaissais par dépêche votre départ de Marseille, et, ma foi ! le désir nous a pris de faire connaissance avec vous vingt-quatre heures plus tôt.

— Vous croirez sans peine, messieurs, à

l'impatience que j'avais de vous voir, et surtout de...

— Connaître le lieu de votre résidence, interrompit El Temin.

Le docteur se mordit les lèvres, il comprit qu'il faisait fausse route en voulant engager l'action aussi vite.

— Eh bien ! cher monsieur, vous devez être satisfait maintenant ; c'est à Tanger qu'on désirait vous avoir ; nous devons faire ici un séjour assez prolongé, vous serez le médecin de notre petite colonie, le compagnon de mon savant ami Barthet, qui trouvera en vous un précieux auxiliaire... Vous laisserez couler votre vie aussi tranquillement que possible, jusqu'au jour où nous éprouverons le besoin de porter notre tente ailleurs.

— Cela finit comme un roman bourgeois, en vérité, se disait déjà Charles Aubray ; c'était bien la peine de s'entourer de tant de mystères pour en arriver simplement...

Il n'acheva pas sa réflexion, car il venait de

surprendre entre El Temin et Barthet un regard dont il ne comprit pas l'importance, mais qui changea subitement le cours de ses idées... puis, l'œil fauve de son hôte s'étant un instant attaché sur lui comme pour scruter le fond même de sa pensée, il se sentit frissonner. et cependant un observateur indifférent ou moins prévenu n'eût vu dans ce regard limpide et calme que l'expression de la plus parfaite bonté. Le repas s'acheva sans autre incident ; les trois convives, devenus subitement rêveurs, semblèrent ne s'occuper qu'à suivre, indépendamment les uns des autres, le cours de leurs propres pensées.

On sentait que ces trois hommes se laissaient aller à de graves préoccupations, et les moins pénibles n'étaient pas celles du docteur ; car, ne sachant sur quelle base les asseoir, il se trouvait tout éveillé sous le coup d'un insaisissable cauchemar. Le notaire, M'Cougné lui-même, lui avaient donné à entendre qu'il succomberait peut-être dans l'aventure où il s'était engagé, et les paroles calmes, presque souriantes de son hôte, lui apparaissaient comme l'expression d'une dérision amère.

— M’Cougné, fit tout à coup El Temin, revenant tout à coup à la perception des choses qui l’entouraient, il faut que l’Yvonne soit prête demain au lever du soleil la brise d’est est solidement établie pour quelques jours, et j’ai besoin d’aller faire une excursion en mer...

Puis, s’adressant à ses deux convives :

— Sur ce, messieurs, si vous le voulez bien, nous allons aller prendre le café chez moi.

**Chapitre V. Les nuits du Maroc. — Un coin du
voile.**

Les deux étages du côté ouest de la Maison-Carrée, ainsi que la terrasse qui les surmontait, étaient réservés pour l'usage exclusif d'El Temin ; ce dernier changeant tout à coup d'idée, au lieu de conduire le docteur et son ami dans ses appartements, les invita à le suivre sur la terrasse, où ils pourraient aspirer plus à l'aise les bouffées d'air frais qui de temps à autres arrivaient de la mer. Il faisait une de ces nuits tièdes et parfumées si communes en Orient, et que l'on rencontre parfois sur les côtes africaines de la Méditerranée. La lune brillait dans un ciel dont la pureté semblait augmenter son volume, argentant de ses rayons les palmiers du jardin des consuls, et les flots de l'Océan qui

faisaient comme une ceinture d'écaillés brillantes à la ville de Tanger.

La Tingis des Romains, la vieille cité des califes fatimites, était endormie dans un bain de lumière ; tout bruit avait cessé sur le port et dans les rues depuis plusieurs heures ; déjà les santons, de leurs voix gutturales, avaient jeté les cris du repos, et la prière tutélaire, qui éloigne l'ange de minuit, avait été psalmodiée dans tous les carrefours par les marabouts.

— Nous serons mieux là pour causer, fit El Temin en les faisant asseoir ; et puis, voyez quel admirable spectacle que celui qui se déroule sous vos yeux. Que de fois n'ai-je pas laissé ici s'écouler les heures du sommeil, en contemplation devant le tableau que la nature nous offre tous les soirs. Les nuits sans lune ne sont pas les moins belles, surtout l'été ; car échauffée par le soleil, la mer à son tour semble éclairer le ciel par les mille lueurs phosphorescentes qui s'échappent de son sein... Qu'avez-vous donc, Barthet ? vous paraissez triste ce soir.

— C'est toujours le même souvenir qui revient m'assiéger. Cette lumière lumineuse me rappelle les nuits du Niger... et alors vous me comprenez, l'horrible spectacle se dresse devant mes yeux... Mon serment me revient avec plus de force dans la mémoire, et je me dis que je tarde bien à l'exécuter ?...

— Si vous y tenez, mon ami, nous allons partir demain, répondit froidement El Temin ; mais sur mon honneur, nous échouons, et si l'un de nous survit, il aura alors un double serment à tenir !...

— Non, mon vieil ami !... J'ai juré de vous obéir en tout et pour tout, et j'attendrai que l'heure favorable ait sonné. Je comprends trop bien les causes qui m'ont fait échouer déjà, pour ne pas apprécier, comme elle le mérite, votre prudence aussi habile que sage. Du reste, ce n'est pas la première fois que grâce à votre énergie. Oh ! si vous aviez été avec nous.

— Chut ! fit El Temin en mettant son doigt sur les lèvres souvenez-vous de vos promesses. Rien n'est vrai comme le proverbe arabe : « Il n'y a que ce que l'on dit

aux morts qui n'est pas répété. »

Accoudés sur la balustrade de la terrasse, les deux interlocuteurs se turent, et parurent pendant quelques instants suivre la filière des souvenirs, que venait de provoquer l'étrange conversation qu'ils avaient échangé, sans même s'inquiéter de la présence du docteur.

Ce dernier les avait écoutés avec le plus indicible étonnement ; il s'était trouvé tout d'un coup face à face avec une de ces situations dont il avait le vague instinct. Était-ce un coin du voile qui commençait à se soulever ? Aussi fût-ce sans une trop forte émotion qu'il entendit El Temin lui dire, sans autre préambule et avec une franchise brusque qui paraissait être le fond de son caractère :

— Docteur, nous vous devons une explication et nous allons vous la donner.

Sur un signe de son maître, un esclave noir, qui comme un chien fidèle vivait pour ainsi dire à ses pieds, versa lentement le café dans des coupelles de vieux

chine, et mit sur la table un plateau ciselé dans une seule coquille de nacre, plein de cazadores que l'Yvonne avait rapporté directement de la Havane.

El Temin en alluma un ; puis, après avoir fait deux tours de terrasse, il revint se planter les mains derrière le dos en face de Charles Aubray, et lui dit :

— Docteur, je vous présente M. Barthet, sous-lieutenant d'infanterie de marine, mon seul et unique ami en ce monde.

Puis, s'adressant à son compagnon :

— Barthet, voulez-vous vous charger maintenant de ma présentation ?

— Veuillez vous en charger vous-même, répondit le jeune homme tout ému, ainsi que des explications que vous croirez devoir donner ; je suis nerveux ce soir, et, dans un retour sur le passé, il est certain que je me laisserais entraîner plus loin peut-être qu'il ne serait utile pour la réussite de nos projets.

— Soit, fit simplement El Temin.

Il commença :

— Nous savons, docteur, que vous êtes un homme de cœur ; toute votre vie de travail et de souffrances nous est connue...

Charles Aubray fit un mouvement.

— Ne m’interrompez pas... Nous vous devons donc, à vous qui allez partager notre vie, nos dangers, la révélation de nos projets. Cinq minutes d’attention me suffisent ; je n’ai pas l’habitude de faire de longs discours. Lorsque vous m’aurez entendu, s’il ne vous plaisait pas d’associer votre vie à la nôtre pour ce que nous allons tenter, je déchirerais le traité qui vous lie, l’Yvonne vous reconduirait à Marseille, et un cadeau de cinquante mille francs, que je vous prierais d’accepter, contribuerait à vous rendre les débuts de votre position moins pénible... Vous voyez devant vous un ancien déserteur de la marine française, condamné à mort pour fait de rébellion en rade de Saint-Paul de Loanda, au

Congo, côte orientale d’Afrique ; je pus m’échapper et, grâce au dévouement d’une pauvre négresse, atteindre le Congo supérieur, aux environs du lac Couffoua. Je fus bien accueilli par le chef le plus puissant de la contrée, dont je disciplinai et exerçai les troupes à l’européenne. Je vivais depuis dix ans dans le pays, parcourant les mafouas, les forêts vierges ; chassant, pêchant, menant la vie d’un homme libre, lorsqu’au retour d’une expédition sur la côte d’Angola, le roi nègre, qui m’avait accueilli dans ses États, ramena deux blancs que lui avait livrés l’odieuse vengeance d’un capitaine négrier, et dont il prétendit faire ses esclaves.

M. Barthet était un de ces deux blancs ; trop long serait de vous expliquer comment un officier français pouvait se trouver en puissance d’un capitaine négrier². Tous les points que je laisse dans l’ombre, pour arriver plus rapidement à celui qui vous intéresse plus particulièrement, se seront élucidés d’eux-mêmes avant deux mois, par les occasions fréquentes de conversations

2 Voir Côte d’Ébène et Côte d’Ivoire.

intimes que nous allons avoir. Je ne pouvais supporter que deux compatriotes fussent réduits en esclavage sous mes yeux, je les aidai à fuir. Nous avons mis six mois à traverser tout le centre Afrique, par des chemins connus seulement de quelques caravanes nègres et des bêtes fauves. Sans M’Cougné et Yombi, les deux fidèles serviteurs avec qui vous avez voyagé, nous n’en serions jamais sortis...

— Je vous parlerai à son heure, mon cher docteur, interrompit Barthet, de la seule chose qu’il oublie de signaler. C’est-à-dire de son dévouement, de son énergie et de son indomptable courage.

— À quoi bon, chacun a fait son devoir.

Ces deux hommes avaient subitement grandi de cent coudées dans l’esprit du docteur.

El Temin continua :

— En arrivant sur la terre française du Gabon, je les quittai. J’avais perdu ridée et le goût de la vie

civilisée, je retournai à mes plaines giboyeuses, à mes forêts sans fin. Mais une affection m'avait mordu au cœur et, de temps en temps, il me prenait un ardent désir de revoir mes anciens compagnons du désert.

— Sur ces entrefaites, on découvrit des mines de diamants au Cap, et aussitôt une idée me germa dans la tête ; je savais que ces précieuses pierres se trouvaient dans les terrains aurifères dont le Congo supérieur abonde. Je commençai des fouilles près du lac Couffoua avec une dizaine d'esclaves qui m'appartenaient, et, trois mois après environ, je tombai sur une cavité encastrée dans des roches volcaniques, pleine de pépites d'or et de diamants, de l'eau la plus pure ; pour vous en donner une idée, j'en ai vendu un seul plus de deux millions au sultan du Maroc... J'étais riche d'une richesse insensée, riche à acheter un trône, riche à soudoyer toutes les armées de l'Europe... À quoi bon, me dis-je, mon désir était satisfait ; je fis boucher la tranchée que j'avais ouverte pour la retrouver en cas de besoin, et je repris avec M'Cougné ma vie errante à travers les bois. Quand j'avais quitté les compagnons, dont le souvenir venait si

souvent me troubler, je leur avais dit : si jamais vous avez besoin de moi dans une circonstance solennelle où votre honneur et votre vie seront en jeu, envoyez-moi Yombi, et je suis à vous corps et âme. M. Barthet avait sauvé la vie à Yombi, et le noir reconnaissant s'était déclaré son esclave et l'avait suivi en France. Un jour que je jetais mes filets sur les bords du Congo, une ombre se dressa subitement devant moi, je levai la tête en tressaillant, c'était Yombi. Il ne me dit que ces seules paroles :

— Momtou-Sambou (c'était mon nom africain, comme El Temin est mon nom arabe), le maître m'envoie, parce qu'il a besoin de vous.

Je laissai mes filets s'en aller à la dérive, et sur-le-champ, je reprenais le chemin de Couffoua. Négligeant l'or, trop embarrassant à emporter en quantités importantes, je fis une abondante provision de diamants et me dirigeai vers la côte, pour répondre à l'appel de mon ami. J'emmenai avec moi M'Cougné et la moitié de mes esclaves noirs, laissant les autres à la garde de la cavité de Couffoua. Je suis aussi sûr d'eux que de moi-

même, car dans leur naïve intelligence ils me prennent pour un mokisso, c'est-à-dire un de leurs fétiches descendus sur la terre ; cet avatar en vaut bien un autre... Je m'embarquai dans le port de Malimba, et deux mois après, j'arrivai à Tanger ; il y avait sept ans, jour pour jour, que j'avais quitté M. Barthet. Yombi rentra immédiatement en France par l'Espagne, pour aller prévenir son maître que je l'attendais au Maroc. J'avais choisi cette résidence pour deux motifs : condamné à mort par un conseil de guerre, j'avais encore à attendre quatre ans pour que ma peine fût prescrite, et le moment eût été mal choisi pour aller purger ma contumace. D'un autre côté, il entraînait dans mes plans de ne laisser pénétrer à personne le secret de ma fortune, et je pouvais écouler par les juifs du Maroc, dont les richesses sont immenses, et qui sont, du reste, associés avec tous leurs coreligionnaires d'Orient, autant de diamants que je pouvais le désirer, sans éveiller l'attention, ce que je n'aurais pu faire dans aucune autre ville d'Europe. Nulle part, dans les pays où ils ne sont que tolérés, vous n'obtiendrez des juifs le secret d'un marché ; au Maroc

c'est pis encore, ils sont obligés en maniant des millions de se dire constamment pauvres, sous peine d'être écrasés d'impôts et pressurés périodiquement par le sultan. Cinq ou six jours après le départ de Yombi, je recevais de M. Barthet, les deux lignes suivantes : « J'accours, c'est une inspiration du ciel d'avoir choisi le Maroc. » Le lendemain, mon jeune ami était près de moi. Il me fit part immédiatement du motif qui l'avait fait m'appeler auprès de lui. Sur ce point, docteur, vous me permettez de laisser quelques particularités dans l'ombre, vous croirez à ma parole quand je vous dirai que la réussite de notre projet est à ce prix. À la suite de son voyage dans le centre Afrique, M. Barthet avait pris le goût des excursions lointaines, il partit avec une petite caravane pour Tombouctou, la mystérieuse cité des sables. Son projet était d'explorer tout le Soudan et de revenir par le Niger. L'expédition échoua, une partie de l'escorte fut massacrée à Tombouctou, et M. Barthet ne dut la vie qu'au dévouement de Yombi qui parvint à protéger sa fuite. Ils n'avaient plus ni chameaux, ni tentes, ni provisions, et ils recommencèrent à eux deux

un voyage aussi fertile en dangers de toute espèces que celui que nous avons accompli ensemble. Après huit mois de souffrances inouïes, ils atteignirent le Sénégal et pouvaient regagner la France. Mais il s'était passé à Tombouctou un drame épouvantable, ami d'horreur, dont les péripéties font encore frissonner mon quand tout cela lui revient en mémoire, comme ce soir. De ce drame étrange je ne puis rien dire, si ce n'est que quand Yombi arracha son maître à une mort certaine, au devant de laquelle ce dernier courait dans un moment de folie. M. Barthet se dégageant tout à coup, se jeta à genoux Sur le sable, et étendant la main dans la direction de la ville maudite, fit le serment de revenir pour accomplir. un devoir dont je ne puis encore vous révéler la nature.

En entendant ces paroles qui lui rappelaient un passé bien terrible sans doute, Barthet éclata en sanglots, et se levant précipitamment, se dirigea à l'extrémité opposée de la terrasse, pour donner plus librement cours à sa douleur.

El Temin poursuivit :

— Je ne songeai pas un instant à détourner mon ami de son serment, je lui répondis simplement : Eh bien ! cette œuvre à laquelle vous voulez vous dévouer, nous l'accomplirons ensemble, mais, si vous voulez que l'expédition réussisse, il faut que vous m'en laissiez la direction absolue. Tout étranger à l'islamisme, reconnu à Tombouctou, est sûr d'être massacré. Tout mahométan qui ne sera pas du pays et qui s'y rendra comme voyageur et non comme marchand, se fera prendre pour un espion du Maroc envoyé pour préparer la conquête, et subira le même sort. Donc il faut y aller non seulement en mahométans, mais encore en caravane avec des objets d'échange comme les marchands. Maintenant, pouvons-nous nous joindre à une des caravanes qui partent de l'extrémité du Maroc pour les rives du Niger ? Cela est de toute impossibilité quel que soit le prix que nous payerions le silence de ses membres, il s'en rencontrerait toujours quelqu'un qui nous vendrait par fanatisme religieux, pour ne pas dire tous. Quel est le mahométan, en effet, qui, connaissant notre qualité d'infidèles, pourrait se taire en nous voyant entrer dans les mosquées

de Tombouctou, et y faire nos prières selon la loi du prophète ? car, pour notre sûreté, nous devons nous faire passer pour de fervents musulmans. Nous serons donc obligés de composer notre caravane nous-mêmes, et de n'y compter pas un traître, pas un homme douteux. Eh bien ! cette caravane, je l'ai sous la main, mes douze noirs du Congo à qui j'ai ordonné de se convertir à l'islamisme (demain ils se feraient bouddhistes si je le leur ordonnais), parlant maintenant assez facilement l'arabe, voilà le noyau, c'est-à-dire les conducteurs de chameaux, les serviteurs en un mot ; les marchands seront représentés par Barthet, vous, moi, les deux maures, le cuisinier et le maître d'hôtel que j'ai pris à mon service, et que j'étudie depuis deux ans ; du reste, l'appât d'une somme énorme, après la réussite, en fera des gens sur qui nous pourrons absolument compter ; j'ai engagé les deux maures parce qu'ils ont déjà été à Tombouctou avec les caravanes du désert ; ils ne se doutent pas encore de nos projets. Joaquim le majordome qui parle toutes les langues du Maroc, et ce qui est mieux encore les différents idiomes du Sahara, nous servira d'interprète

pendant la route. Un bon musulman n'est pas tenu de savoir autre chose que l'arabe. Quand le moment sera venu, j'expédierai les deux maures, Joaquim et les noirs dans la province de Sous, sur les limites du Maroc ; ils achèteront des chameaux, et organiseront ostensiblement leur caravane quand tout sera prêt, une belle nuit nous quitterons Tanger secrètement et nous rejoindrons nos hommes en costume de nomades du désert. À partir de ce moment, pas un mot, pas un geste ne devra déceler notre qualité. Dès que nous aurons franchi la frontière du Maroc, pour entrer dans le Sahara, la moindre imprudence au milieu des tribus qui ne connaissent d'autres lois que la force et la ruse serait la mort. Mais je ne dois pas vous cacher que les dangers de la route ne sont rien en comparaison de ceux qui nous attendent à Tombouctou, surtout à cause du projet dont nous poursuivons la réussite. Dans le cas où nous arriverions à nos fins, une difficulté matérielle s'opposera à ce que nous puissions revenir par le même chemin nous suivrons alors le cours du Niger, jusqu'à ce que nous rencontrions l'Yvonne, qui remontera le fleuve aussi loin que son

tirant d'eau le lui permettra.

— Votre plan est admirablement combiné, mais...

— Ne m'interrompez pas, docteur, quand j'aurai achevé, vous pourrez me faire toutes les objections que vous voudrez ; mais plusieurs, peut-être, vont-elles déjà recevoir leur réponse avant que vous les ayez formulées. Voilà deux années que nous sommes à Tanger, Barthet et moi, préparant tout pour cette expédition nous employons nos nombreux loisirs à l'étude de l'arabe, et pour mon compte, je comble, avec l'aide de mon ami, les nombreuses lacunes de mon instruction géographique. Barthet voulait tenter l'aventure cette année, mais j'avais demandé quatre ans pour former sur l'Yvonne un équipage éprouvé, et donner à la petite troupe qui doit composer la caravane, cette cohésion énergique résultant d'une longue vie en commun, et j'ai tenu bon au surplus, nous étions nous-mêmes dans l'obligation de parler si purement l'arabe, et de nous imprégner tellement des mœurs du pays, que ce délai était de toute nécessité. Nous en étions là, lorsqu'il y a un mois environ, tout en

causant comme ce soir sur cette terrasse, il nous vint à l'esprit d'attacher un médecin à notre expédition ; nous en retirions le triple bénéfice d'avoir un compagnon de plus, ce qui est un grand repos d'esprit dans les grands voyages, où souvent on se trouve trop isolé à deux, aux heures de tristesse de nous faire soigner, nous et nos gens, en le constituant directeur absolu de l'hygiène de notre caravane, et enfin, comme dans tout médecin il y a l'étoffe d'un naturaliste, de profiter de ses connaissances spéciales, pour faire une étude complète de la flore et de la faune du Sahara, et des pays qu'arrose le Niger. Il me prit alors un ardent désir de revoir la France, ne fût-ce que quarante-huit heures, et il fut décidé que j'irais chercher à Paris notre nouveau compagnon. Muni d'un passeport marocain, sous le nom d'El Temin, je partis pour l'Espagne avec M'Cougné et Yombi ; en même temps je donnais l'ordre à l'Yvonne de rallier Marseille pour nous ramener. J'avais à peine mis les pieds en France que je pris la nostalgie du soleil ; un hiver précoce commençait, et alors qu'au Maroc tout était encore vert et couvert de fleurs, la terre là-bas avait déjà disparu sous

la neige ; puis la crainte d'être reconnu et traîné dans un port de guerre, pour y purger ma contumace, empoisonnait le plaisir que j'aurais pu éprouver. En arrivant à Paris, je me rendis chez le notaire Longuet, que je n'avais jamais vu, mais qui depuis deux ans me servait d'intermédiaire pour tous les envois anonymes que je faisais à ma famille ; il a ainsi fait de tous mes frères et sœurs de gros et riches fermiers, toutes mes nièces ont reçu cent mille francs de dot, et le village de Plouaret n'éprouve pas une infortune qu'il n'ait ordre de la réparer ; c'est là que je suis né, et c'est là que ma mère repose.

El Temin en prononçant ces dernières paroles eut un moment de poignante émotion.

— Je termine en deux mots, poursuivit-il après quelques instants de silence. Mis au courant de mes désirs, le notaire se chargea de donner à l'annonce que vous connaissez la publicité voulue, et de répondre aux différentes questions qui lui seraient posées. Sous aucun prétexte, il ne devait faire connaître mon véritable nom

dans la situation où je me trouvais, je ne pouvais pas le livrer à tous ceux que pouvaient attirer mes propositions... puis ma condamnation m'interdisait de signer un contrat qui pouvait me faire connaître, il n'était donc d'aucune utilité de le révéler... et enfin, pardonnez-moi d'insister, cela répond d'avance à toute objection nouvelle, ce nom n'existe plus, pour tout le monde je ne suis et ne veux être qu'El Temin. Le lendemain, je reprenais la route de Tanger par Cadix, la vue de cette société besogneuse et pressée de jouir, qui écrase sous ses pas les misères qu'elle engendre, cette vie à la vapeur, tissée de soie pour les uns, et de souffrance pour les autres, m'avait guéri de l'Europe. En Orient, du moins, l'homme que la société oublie vit avec une poignée de dattes, et s'endort paisible au coin d'un long mur blanc. M'Cougné et Yombi étaient chargés d'être mes prête-noms, et de ramener ici, avec l'Yvonne, le médecin qui ne craindrait pas de s'engager malgré les circonstances un peu étranges qui accompagnaient notre proposition. Voilà, mon cher docteur, l'explication que vous étiez en droit d'attendre de nous, et que nous n'avons pu vous

donner plus tôt. Elle n'est pas complète, en ce sens qu'elle laisse dans l'ombre et sans réponse la question la plus importante que vous pourriez me poser : — Qu'allons-nous faire à Tombouctou ? Sur ce point, je n'ai qu'une chose à vous répondre : — Il y a là un secret qui ne m'appartient pas, et de plus, sa divulgation serait l'anéantissement complet de nos projets. Barthet et moi nous serons heureux que jamais la moindre allusion à cela ne soit faite par vous, dans le cas où vous consentirez à nous prêter le secours de vos lumières et de votre expérience scientifique, pendant les cinq ans qui vont s'écouler... J'ai dit. À vous la parole maintenant, mon cher docteur, nous tenons pour nul votre engagement, ne voulant en rien vous conduire dans une aventure qui pourrait vous déplaire ; à vous d'en rester là ou de le sceller à nouveau de votre libre consentement.

— Je tiens, messieurs, avant toute conversation sur le sujet qui nous occupe, à vous faire immédiatement la réponse que mérite la délicatesse de vos procédés à mon égard. J'accepte les yeux fermés vos propositions, et je les accepte telles qu'elles sont faites. Le but que vous

vous proposez d'atteindre ne me regarde pas, vous n'aurez jamais une parole de moi sur ce sujet, mes fonctions sont bien définies, je suis le médecin de la maison à Tanger, de la caravane en expédition, et en même temps un adjuvant scientifique.

— Un guide scientifique...

— Soit... pour les études naturelles que vous proposez de faire, dans les curieuses contrées que vous allez traverser. Je suis complètement à vous, non-seulement pendant les cinq ans que porte le traité rédigé par le notaire Longuet, mais encore pendant tout le temps que vous jugerez mes services utiles à vos projets. vous avez ma parole ! Maintenant, je vous suivrai au bout du monde !

Barthet et El Temin, pressèrent énergiquement la main que le docteur leur avait tendue, comme pour mieux accentuer le nouveau pacte qui allait les lier... et les trois hommes, sous le coup des émotions les plus diverses, restèrent plongés pendant quelques instants dans un silence méditatif.

— Docteur, vous êtes bien l'homme qu'il nous fallait, fit Barthet redevenu complètement maître de lui.

— Oui, poursuivit El Temin, c'est entre nous trois maintenant à la vie et à la mort, et si nous ne sommes pas enfouis sous les sables du Sahara, ou jetés par les indigènes de Tombouctou dans les citernes desséchées, ou massacrés par les gens du Niger, je vous promets, docteur, que Paris parlera de vous quand vous y rentrerez, car je vous ferai riche... à faire pâlir un rajah.

— Maintenant, messieurs, permettez-moi d'user de votre permission pour m'éclairer sur certains points qui se trouvent encore dans l'ombre pour mon intelligence ; c'est surtout ma situation qu'ils regardent, car, pour le reste, je suis à peu près fixé.

— Nous sommes à vos ordres, mon cher docteur.

— Quand comptez-vous commander votre expédition ?

— Pas avant deux ans, répondit El Temin, je tiens

au délai que la prudence m'a fait fixer, et il est plutôt susceptible d'être augmenté que diminué.

— Que dois-je faire pendant ce laps de temps ?

— Apprendre l'arabe, parcourir le Maroc en tous sens, étudier son histoire, ses légendes, vous mettre au courant de ses mœurs, de ses croyances, de ses superstitions, oublier l'Europe, en un mot, et vous incarner musulman, car c'est à ce titre que nous pénétrerons à Tombouctou ; il faut, si l'on venait là-bas à douter de notre qualité, que Barthet et vous soyez de taille à soutenir un tournoi public, ce qui est fort dans les mœurs du pays, avec tous les lettrés, santons et marabouts de la cité des sables ; l'École de Médecine de Fez est fort réputée dans tout le Sahara, il faudra que vous alliez étudier ses procédés. Enfin, assimilez-vous le plus possible la science orientale, ce qui ne sera qu'un jeu pour vous. Barthet étudie en ce moment tous les casuistes du Coran. C'est que, voyez-vous, il s'agit de ne pas laisser notre peau dans l'expédition la plus étrange, la plus dangereuse, la plus impossible qu'âme qui vive ait

jamais tentée. Donc, pendant les deux années qui vont s'écouler, liberté de manœuvre complète, indépendance entière les uns vis-à-vis des autres ; vous pouvez rester des mois peut-être sans nous voir, vous pouvez vous absenter aussi longtemps qu'il vous plaira, sans que nous nous occupions de vous. Nous ferons le moins possible d'excursions ensemble, car c'est à une espèce d'assimilation orientale que je vous demande de vous soumettre, et cela n'est guère possible quand on vit en compagnie d'Européens ; le langage et les mœurs du pays natal reprennent toujours le dessus. Je vous présenterai aux deux médecins du sultan, ainsi qu'à son poète et historiographe ; quelques présents vous mettront bien ensemble, et vous en apprendrez plus en six mois dans leur compagnie qu'en deux ans dans la nôtre. Vous avez un crédit illimité ouvert chez les Solario-Pereira, juifs espagnols, mes banquiers à Tanger. Abusez-en, et ce ne sera pas encore en user comme je l'entends, la mine de Couffoua paverait d'or le chemin de Gibraltar à Moscou... Tous les soirs, ceux de nous qui seront présents à Tanger se retrouveront à dîner dans la salle de

cristal... Est-ce là tout ce que vous désiriez savoir ?

— Vous prévenez mes questions... Je n'ai plus qu'à vous prier de m'accorder une demande.

— C'est fait !

— Je voudrais que vous puissiez attacher Joaquim à mon service personnel. Sa connaissance du Maroc et des idiomes des Berbères et des nomades du désert me sera d'une bien précieuse utilité.

— Le majordome va recevoir des ordres en conséquence, et maintenant, messieurs, fit El Temin, permettez-moi de donner le signal de la retraite, il est temps d'aller prendre quelques instants de repos. Je pars demain au point du jour avec l'Yvonne pour la côte du vieux Calabar, nous allons voir jusqu'à quelle hauteur la goélette pourra remonter Je Niger. Le point extrême des reconnaissances européennes sur ce fleuve est à Yaoury, appelé aussi Kouâra par les habitants du pays ; tout me porte à croire que cette limite pourra être dépassée ; si nous arrivions jusqu'à Kabra, à douze milles de

Tombouctou, le retour de l'expédition serait assuré.

En prononçant ces mots El Temin se leva.

— Vous savez, dit-il au docteur en lui pressant chaleureusement la main en signe d'adieu, que vous n'avez qu'à faire le tour de la terrasse pour atteindre vos appartements. Venez-vous, Barthet ? nous avons plusieurs affaires à régler avant mon départ.

Charles Aubray, resté seul, suivit le chemin qui venait de lui être indiqué ; arrivé à l'extrémité du côté ouest, moins élevé que les autres, parce que c'était par là que la Maison-Carrée était reliée autrefois à la Kasbah, il gravit une dizaine de marches et se trouva sur la partie de la terrasse qui aboutissait à ses appartements éclairés à giorno. Sous la véranda, ses deux noirs, accroupis, immobiles comme des chiens de bronze, attendaient sa rentrée. Mais les émotions de toutes natures qu'il avait éprouvées pendant la soirée ne le prédisposaient pas au sommeil, et, s'appuyant sur les balustres qui servaient de rempart au balcon de la véranda, il laissa pendant plusieurs heures sa pensée s'égarer dans des rêves

impossibles, qui tous cherchaient à sonder ce secret terrible qu'on n'avait pu lui confier, et qui mettait en jeu tant d'existences humaines.

Lorsque la fraîcheur de la nuit vint le forcer à songer au repos, il aperçut, en se retournant pour gagner sa chambre à coucher, Joaquim qui se tenait debout à quelques pas de lui.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes là ? fit le docteur étonné.

— Environ une heure, Excellence ; je n'ai pas voulu troubler vos méditations. El Temin vient de me relever de mes fonctions de majordome, et, en doublant mes appointements, m'a prévenu que j'étais dorénavant exclusivement à votre service. Me voici à vos ordres.

— Eh bien, maître Joaquim, vous voilà revenu à vos fonctions de professeur. Demain, nous allons commencer à étudier l'arabe.

Deuxième partie. Le Maroc historique, Ethnographique et Anecdotique.

La Mauritanie des anciens, aujourd'hui l'empire du Maroc, est un vaste territoire de l'Afrique septentrionale, d'une superficie de six-cent-soixante-douze-mille-trois-cents kilomètres carrés. Il ne compte pas moins de six à huit millions d'habitants dans son étendue totale. Il est compris entre les 3° et 4° de longitude occidentale. Ses bornes sont, à l'ouest, le grand Océan Atlantique ; au nord, le détroit de Gibraltar et la Méditerranée au nord-est, l'Algérie, et au sud-sud-est le Sahara.

Fixer exactement sa délimitation serait chose

assez difficile, ses limites ayant reçu souvent et pouvant encore recevoir de sensibles modifications, suivant le tempérament plus ou moins avide, plus ou moins belliqueux, et surtout suivant le degré de puissance des souverains qui furent ou seront à sa tête.

Ce que les Romains appelèrent la Mauritanie tingitane est actuellement figuré par la partie nord du Maroc ; dans sa partie méridionale, elle ne dépassait guère le territoire de Fez, et, d'ailleurs, cette dernière était peu appréciée, pour ne pas dire très négligée des maîtres du monde. Longtemps séparée en deux royaumes distincts, cette région africaine ne trouva pour la première fois son unité que sous la main puissante des deux dominations berbères ; une nouvelle scission, qui se produisit dans les dynasties qui suivirent, la sépara encore en deux royaumes, celui de Fez et celui de Maroc ; mais, dans les premières années du XVe siècle, l'unité se rétablit, et n'a plus été rompue depuis, que momentanément par des discordes civiles.

De nos jours, les limites de l'empire marocain ont

été fixées en détail par le traité du 18 mars 1845 avec la France, et si elles subissent parfois les altérations auxquelles nous venons de faire allusion, ce n'est pas à la nature et à la configuration du sol qu'il faudrait s'en prendre ; car nulle contrée n'est entourée de plus infranchissables barrières.

Jetez, en effet, les yeux sur la carte de ce singulier pays, et vous verrez que, d'un côté, ses vastes plaines sont fermées par une ceinture d'âpres et hautes montagnes qui n'ont d'issue que par le Tell ou le Sahara et que, de l'autre, la Méditerranée et l'Océan servent de bornes naturelles à ses côtes.

On sait qu'envahi par les Vandales au Ve siècle, par les Arabes au VII^e, le Maroc est habité par les Berbères, les Maures, les Arabes et les Juifs.

Les Berbères sont les véritables autochtones de l'Afrique septentrionale.

L'origine de ce nom de Berbère a donné lieu à bien des discussions, à de nombreuses hypothèses qu'il

est inutile de rapporter ici. N'est-ce pas à la fois plus simple et plus rationnel de l'expliquer par le mot de Barbari (barbares) que les Numides romains donnaient à ces indigènes ?

Divisés en Schellocks et en Amazirgues, les Berbères du Maroc moderne parlent des langues si peu différentes entre elles, qu'on ne saurait contester leur communauté d'origine. Relativement blancs de teint dans la région du nord, celui-ci devient plus foncé et même complètement brun, à mesure qu'ils avancent dans les parties méridionales ; mais, de cette légère différence, résultant de causes climatériques, on ne peut conclure à une diversité de race.

Quoique vivant dans les montagnes du sud de l'Atlas, les Schellocks sont agriculteurs et ont en même temps un goût très vif pour divers arts industriels.

Ennemis acharnés des Arabes, ils sont terribles pour cette race ; leur plus grand bonheur est de les piller et de leur faire subir, chaque fois que l'occasion s'en présente, les plus mauvais traitements.

Il est vrai d'ajouter qu'ils ne sont pas beaucoup plus indulgents pour les caravanes étrangères qui s'aventurent dans leurs montagnes.

Contrairement à ce qui se remarque pour la plupart des peuples orientaux et africains, ils sont peu hospitaliers, et on a dit d'eux, avec raison, qu'ils étaient les plus grands voleurs et assassins du monde. Ils sont beaucoup plus intelligents que les Amazirgues, leurs voisins, ainsi qu'en témoigne le soin qu'ils prennent à bâtir leurs douars, sorte de villages où les maisons sont construites en belles et bonnes pierres, avec toitures de briques ou d'ardoises, et qui semblent narguer très impertinemment les misérables huttes, tentes ou cavernes naturelles où se blottissent les peuplades environnantes.

Vêtu d'une simple tunique de laine, sur laquelle il drape un manteau, le Schellock marche tête nue en toute saison. Robuste et intrépide, c'est un terrible ennemi dans le combat à pied. Ses armes sont l'épée et le poignard ; une solide cavalerie peut seule les vaincre.

Le Schellock est fier et arrogant, et il se prétend le

seul véritable aborigène des contrées qu'il habite.

Les Amazirgues peuplent la partie du Maroc qui s'étend du Rif jusqu'au Tafilet, dans la chaîne de l'Atlas. D'une solide stature, ces montagnards sont très reconnaissables à la couleur blonde de leurs cheveux et à l'absence de la barbe. C'est un type unique dans toute l'Afrique. Ce singulier contraste de leur teint blanc, avec celui si foncé des autres peuplades marocaines, se continue aussi dans les mœurs, de tout point différentes. Ce qui fait, qu'au Maroc, on rencontre des tribus qui sont relativement civilisées, et d'autres absolument incultes.

On observe dans les mœurs des Amazirgues un singulier mélange de sauvagerie et de douceur. Chasseurs intrépides et infatigables marcheurs, ils aiment la chasse avec passion, avec frénésie. Armés d'un fusil extraordinairement long, que le fils reçoit des mains du père, qui l'a reçu lui-même des mains de l'aïeul, jamais ils ne s'en séparent. Pendant la plus grande partie du jour, ils poursuivent le gibier de leurs montagnes. S'ils ont un peu d'or, d'argent ou d'ivoire, vite ils en ornent leurs

armes, qui sont ce qu'ils ont de plus précieux.

Lorsque, au déclin du jour, ils regagnent les cavernes naturelles qu'ils habitent au sein des rochers, on les voit, nouveaux troglodytes, soigner leurs abeilles. Dès qu'il vieillit, l'Amazirgue devient pâtre et passe ses journées sur le flanc des montagnes, assis à l'ombre d'un bloc de pierre ou de quelques arbustes égarés dans ces âpres régions ; il surveille avec mélancolie son troupeau qui broute à quelques centaines de pas au-dessous de lui, dans les lieux cultivés ou sur les plateaux que les ardeurs du soleil n'ont pas encore dévastés.

Si le regard d'un audacieux touriste, qui n'a pu pénétrer là que puissamment escorté, contemple alors ces sites étranges, qui ressemblent à des ruines de géants, il aperçoit çà et là, sur les hauteurs, des silhouettes humaines, immobiles au penchant d'un précipice, et de loin, il les prend pour des blocs de pierre sculptés, derniers vestiges antédiluviens de colossales cités disparues, dont les rocs dentelés de la montagne simulent les fortifications.

Schellocks et Amazirgues éprouvent une égale répugnance à payer, à l'empereur du Maroc, les impôts ou tributs qu'il se croit en droit d'exiger d'eux. Son autorité sur ces populations étant beaucoup plus idéale que sérieuse, Sa Majesté Marocaine, qui s'intitule le commandeur des croyants, ni plus ni moins que Sa Hautesse de la Sublime-Porte, est obligé de recourir à un mode de perception des plus singuliers, pour obtenir quelque chose de ces montagnards. À cet effet, elle s'adresse aux marabouts, qui cumulent en même temps les fonctions de chefs religieux, civils et militaires.

Les saints personnages ne se le font pas dire deux fois, et les voilà qui se mettent en route pour aller prêcher non la guerre, mais collecte sainte... Il faut les entendre parler des journées entières et faisant intervenir dans leurs discours l'ange Gabriel et Mahomet ; l'éloquence européenne est d'une désolante pauvreté à côté des accents émus et pleins de persuasion qui se font entendre en ce moment dans ces montagnes inhospitalières, étonnées de telles séductions oratoires. Aussi y a-t-il parfois des heures de succès pour la récolte de ces

redevances aléatoires.

Dès qu'elle est terminée, le pieux percepteur, qui a réussi à arracher cette dîme inespérée, s'en attribue comme de raison une part importante, et va remettre le reste à son gracieux souverain, qui, surpris autant que charmé de n'être pas complètement dépouillé, décerne les plus grands honneurs avec transmission héréditaire à ses fidèles mandataires.

Le marabout rentre alors dans ses montagnes jusqu'à la saison prochaine, heureux du bénéfice que lui a procuré son habileté.

Les Maures sont une autre portion, et la plus importante peut-être, de la population marocaine. Leur incontestable origine carthaginoise nous dispenserait d'en faire un long portrait, si nous n'avions à donner sur eux quelques détails qui nous paraissent de nature à intéresser le lecteur.

Un écrivain italien, Hemso, qui connaissait bien son sujet, s'est chargé de les peindre en trois lignes :

« Tutto, quelle che havvi nel cuor dell'uomo di piu vile, et di piu disprezzabile, compone il carattere generale di questi africani. »

— Tout ce qu'il y a au monde de plus vil et de plus méprisable dans le cœur de l'homme, voilà ce qui compose le caractère général de ces Africains.

On n'a pas oublié la *fides punica* que les Romains attribuaient à ces ennemis invétérés de leur nom et de leur empire ; leurs descendants ont fidèlement conservé la déplorable tradition.

Un exemple entre mille, qui se passa sous les yeux de nos voyageurs : un jour qu'ils s'étaient rendus à Méquinez pour visiter le vieux palais des sultans un Maure venait d'être condamné au dernier supplice pour meurtre dont il avait été convaincu. L'heure du supplice approchait, lorsqu'un des amis du prisonnier résolut de l'arracher de son cachot et de lui sauver la vie. Il va trouver le geôlier de la prison « — Kadâh, dit-il (c'est ainsi qu'il se nommait), voici deux cents sequins d'or ; tu as ici Ali-Ahmet qui a tué Méhémet-Shih, c'est mon ami

le plus cher... Aide-moi à le sauver, et cet or est à toi. »

— Tu peux compter sur moi, répondit avidement Kadâh, tendant ses mains tremblantes de convoitise pour recevoir d'avance le prix du marché. Cette nuit, dès que la lune aura disparu derrière l'Atlas, ces clefs rendront Ali-Ahmet à ton amitié.

— C'est entendu, Kadâh ; cet or est à toi.

Et le trop confiant ami d'Ali-Ahmet reprit tranquillement le chemin de sa demeure, pour y préparer une retraite sûre au meurtrier après sa délivrance.

À peine l'avare Kadâh eut-il mis en sûreté la somme qu'il venait de recevoir, qu'il courut chez Mohamed-ben-Azer, frère de la victime d'Ali-Ahmet.

— Cette nuit même, lui dit-il, je dois faire évader le meurtrier de votre frère, et, à trois heures du matin, son ami Farakhah doit venir l'attendre pour le conduire chez lui. Donne-moi cent sequins d'or, et je le ferai partir une heure avant le moment convenu. Tu pourras le rencontrer

seul sur le chemin et venger facilement sur lui la mort de ton frère. À cette proposition inattendue, qui lui révélait l'infâme trahison de Kadâh, Mohamed eut un sourire de profond mépris ; mais la satisfaction de tenir entre ses mains le meurtrier de son frère l'emporta, et il jeta sans mot dire aux pieds du geôlier le prix du sang qui lui était demandé.

À l'heure indiquée, Mohamed épia la sortie du prisonnier, et se précipitant sur lui le tua d'un coup de poignard, alors que le malheureux, ouvrant les bras, croyait se précipiter sur le sein d'un ami.

À l'heure où la lune disparut derrière les montagnes de l'Atlas, suivant ce qui avait été convenu avec le geôlier, Farakhah accourut pour guider son ami ; mais à quelques pas des lieux où ils devaient se rencontrer, il trébucha sur un cadavre. Quelle ne fût pas sa douleur en reconnaissant Ali-Ahmet dans la victime. Il court aussitôt chez Kadâh et lui reproche amèrement la mort de son prisonnier et son ignoble perfidie. Mais Kadâh, sans s'émouvoir, lui répond froidement :

— Je vous avais promis de délivrer votre ami ; j'ai tenu parole, et ce n'est point ma faute s'il n'a pas su défendre sa vie contre son agresseur...

Les Maures sont d'origine sémitique, et n'ont absolument rien de commun avec les Berbères. Il faut même remonter au-delà de la domination romaine pour voir leurs colonies descendre les unes après les autres de la Phénicie, de la Palestine et de l'Arabie, et s'installer dans les régions africaines qu'elles occupent encore de nos jours.

Cependant, ceux qui peuplent la côte méditerranéenne se sont croisés sur le sol espagnol ; car ils ont pour ancêtres les Maures qui se réfugièrent sur le sol africain après leur expulsion de Grenade.

Riches et puissants, ils constituent l'aristocratie des villes, et ce sont eux qui ont toujours la parole dans les conseils du gouvernement de l'empereur. Leur avarice est célèbre, et toutes leurs actions sont inspirées par cette vile passion. Acquérir trésors sur trésors, et les cacher ensuite, est le seul but de leur vie. Jeunes, ils sont en

général vigoureux et bien pris de taille, quoique petits ; indolents et oisifs pour la plupart, ils acquièrent beaucoup d'embonpoint avec l'âge. Les habitants aisés mènent la plus douce des existences ; se levant avec le soleil, ils ont peu à faire pour leur toilette, car ils se couchent tout habillés ; pour faire leur prière, ils attendent que du haut des tours des mosquées le muezzin leur en ait annoncé l'heure, en criant sa litanie qu'il répète cinq fois par jour pour appeler le peuple à la mosquée : « Dieu très grand ! Dieu très grand ! J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! J'atteste que notre seigneur Mohamed est le prophète de Dieu. Venez à la prière, venez dans le temple. Dieu très grand ! Dieu très grand ! Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! »

Mais comme aller à la mosquée serait retarder l'heure de son déjeuner, le Maure aisé fait la prière chez lui ; puis, après avoir pris du café et quelques fruits secs, il fait à cheval une longue promenade dont il revient vers midi. Il trouve sur sa table, opulemment servie avec le couscous et le pilau apprêtés de différentes manières et qui sont les mets nationaux, une foule de fruits frais ou

secs, des pâtisseries et des confitures les plus variées.

À l'issue de ce second déjeuner, les Maures de cette classe passent à la mosquée quand ils y songent ; puis, ils se réunissent dans des espèces de cafés où ils passent le restant de leur journée. Le soir, après avoir abondamment soupé, ils se jettent sur des piles de coussins moelleux qui leur servent de couche, et là, repus et lassés, ils s'endorment jusqu'à ce que la voix du muezzin vienne de nouveau les réveiller.

Avec un pareil genre de vie, la dépense intellectuelle est à peu près nulle dans ces cerveaux absolument vides, et qui ne semblent avoir d'énergie que pour se livrer aux plus honteux excès. Cette situation d'esprit étonne moins lorsqu'on voit les jeunes garçons maures, dont le crâne nu, sans cesse exposé aux ardeurs caniculaires du soleil, acquiert une extraordinaire épaisseur, se précipiter comme des boucs furieux, tête contre tête, les uns contre les autres, et ne cesser cette lutte brutale que quand les deux adversaires sont sans force pour la continuer. La carapace d'une tortue peut

seule se comparer à la dureté de ces crânes qui, de bonne heure, se trouvent ainsi à l'épreuve des coups de bâton et des coups de pierres.

Dès que le voyageur débarque dans les rues de Tanger, une foule de gamins vient immédiatement, dans l'espoir d'obtenir quelques menues monnaies, lui offrir de se briser sur la tête des briques et des cailloux, dont le marteau seul pourrait avoir raison.

Pour compléter ce tableau des Maures, nous devons ajouter que leur mollesse et leur brutalité sont encore dépassées peut-être par leur superstition. Ils ont une profonde terreur des mauvais génies et se surchargent d'amulettes destinées à les préserver de leurs malignes influences.

Tout ce qui est sensé, raisonnable, scientifique, n'a aucune prise sur ces faibles esprits ; par contre, ils s'agenouillent avec un pieux recueillement devant l'Ange fatal du troisième ciel, entre les yeux duquel il y a un espace de soixante-dix mille journées de marche. Aussi, quelles que soient votre nationalité et votre religion, si

vous parvenez à conquérir l'amitié d'un Maure, ne tarderez-vous pas à le voir garnir de ces amulettes préservatrices, auxquelles il croit avec tant de foi, vos vêtements, le sommet de votre coiffure, les rideaux de votre lit et même vos pantoufles. Et en agissant ainsi, il est absolument convaincu qu'il vous évite un nombre incalculable de mésaventures. Et ce sont les plus intelligents qui agissent ainsi ; on doit juger par là de l'état dans lequel doivent se trouver les autres.

L'Arabe du Maroc a des mœurs plus douces que le Maure, il est aussi plus hospitalier, et par suite moins perfide. D'une grande et belle stature, il porte les cheveux courts et entourés d'une longue bandelette qui forme turban. Ils descendent de la grande race conquérante venue après les Romains. Au commencement du VIII^e siècle, ils traversèrent le détroit de Gibraltar, envahirent l'Espagne, et, poursuivant leurs conquêtes, ils eussent donné à l'Europe une civilisation musulmane, si Charles-Martel ne les eût écrasés dans les plaines de Poitiers.

Plus tard, également chassés d'Espagne, ils retournèrent en Afrique, et s'installèrent sur les côtes, où ils bâtirent la plupart des villes actuelles. Sectateurs ardents du Prophète, ils se piquent de parler de la façon la plus pure la langue du Coran ; dans les premiers siècles de l'hégire ils prêchaient la doctrine nouvelle, le fer à la main, et soumirent ainsi une foule de populations par la persuasion du sabre.

Aujourd'hui, les Arabes marocains vivent paisiblement dans leurs douars, se défendant de leur mieux contre les agressions des Schellocks, leurs ennemis déclarés.

Dans chacun de ces douars, se trouve une mosquée, qui sert en même temps de temple et de maison d'école, et où le taleb enseigne aux enfants la science du Coran.

Beaucoup d'Arabes campent sous la tente, dans les montagnes, afin de se dérober plus facilement aux exigences financières de l'empereur ; ils y vivent entourés de leurs troupeaux ; toutefois, ils ne peuvent

éviter le paiement du garahne, sorte d'impôt territorial ; et quand les troupes passent devant leurs douars ou leurs campements, ils sont tenus de les nourrir.

On les distingue facilement grâce à leur haïk blanc, dont ils ne se séparent jamais. Par leurs mœurs pastorales et guerrières tout à la fois, ils rappellent les Arabes du Yémen dont ils ont conservé le type.

Les Juifs sont le quatrième élément de la population marocaine ; ils sont plutôt tolérés qu'acceptés, et on leur fait payer cher cette tolérance ; sans compter les contributions extraordinaires, ils sont soumis à un tribut annuel considérable et payent pour tout, même pour porter des souliers qu'ils doivent ôter vingt fois par jour, devant les mosquées, devant les sanctuaires, devant les maisons des santons et des grands ; ils sont condamnés à une espèce d'uniforme noir, couleur fort méprisée des Maures ; il leur est défendu de lire et d'écrire l'arabe, n'étant pas dignes d'entendre le divin Coran. L'usage du cheval leur est également interdit, c'est un animal trop noble pour eux, ils ne peuvent

monter que des ânes ou des mulets, et encore faut-il pour cela qu'ils payent un droit. Un Juif ne peut s'approcher d'un puits lorsqu'un musulman s'y désaltère, et il serait rudement châtié s'il osait s'asseoir en présence d'un croyant.

Telles sont les conditions auxquelles on les supporte, on les traite moins en hommes qu'en animaux ; parqués dans leur quartier, on pourrait presque dire leur ménagerie, et enfermés la nuit comme des bêtes fauves, ils vivent sous la discipline d'un kaïd hébreu, élu par eux, mais soumis à un cheik ou ancien élu par le sultan. Ils ont le libre exercice de leur culte auquel ils sont fort attachés et se gouvernent d'après leurs lois. Ridiculement superstitieux, ils mêlent aux rites mosaïques toutes les folies de la Kabbale. Ils parlent tous espagnol, et descendent pour la plupart, surtout ceux des côtes, des Juifs chassés d'Europe, et d'Espagne en particulier, à diverses époques du Moyen Âge. Cependant il y a dans les montagnes des tribus hébraïques, dont l'établissement paraît remonter à des temps antérieurs au christianisme. On les appelle et ils s'appellent eux-mêmes Philistins, et

vivent confondus avec les Amazirgues berbères, qui les souffrent au milieu d'eux, et ne les persécutent pas comme les Maures. Les Philistins ne reconnaissent d'autre livre que l'Ancien Testament, auquel ils adjoignent certaines paraphrases chaldéennes, et sont tenus pour hérétiques par les autres Juifs. On a cru quelque temps qu'ils descendaient des Sadducéens, mais cette opinion n'est pas admise par les rabbins.

Le peuple juif se console des affronts dont il est l'objet, en trafiquant et en reprenant par ruse ce que ses tyrans lui arrachent par la force. Si astucieux, si fourbe que soit le Maure, le Juif est encore son maître et le dupe dans toutes ses transactions. C'est la seule vengeance qui lui soit permise, et il l'exerce sans miséricorde. Il lui revient toujours quelque chose des tributs qu'il paye ; cela fait qu'il s'y résigne, mais avec moins de désespoir. D'ailleurs, c'est pour lui une condition d'existence. Les juifs ont un proverbe qui dit : « Con Moros plomo o plata, » avec les Maures du plomb ou de l'argent seulement, ils en donnent le moins possible, et ils mettent tout leur génie à jouer l'indigence. Plus un juif est riche,

plus il fait le pauvre, et ce mensonge qui ne se dément pas un instant ne finit qu'avec la vie.

Ainsi les passions les plus basses de l'humanité, l'avarice et la peur, sont les deux traits distinctifs de ces malheureux esclaves ; ils en portent l'empreinte indélébile sur leur visage et dans toute leur personne. Leur regard est oblique et inquiet ; ils masquent la terreur dont leur cœur est possédé sous un sourire mielleux qui fait mal à voir quand on l'étudie.

Le Juif ne parle pas, il chuchote comme un prisonnier qui craint de réveiller ses bourreaux endormis. Le Juif ne marche pas, il se glisse le long des murs, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes et il tourne court à tous les angles comme un larron qu'on poursuit. Souvent il tient sa chaussure à la main pour faire moins de bruit, car rien ne l'effraye plus que d'attirer l'attention ; il voudrait marcher dans un nuage et se rendre invisible. Si on le regarde, il double le pas ; s'arrête-t-on, il prend la fuite. Il tient à la fois du lièvre et du chacal. Sa laideur est une laideur toute particulière et qui n'appartient qu'à lui ; il

n'a pas les traits physiquement difformes, mais, fidèle miroir de sa vie interne, sa physionomie a quelque chose d'ignoble et de brutal qu'on ne saurait définir, qui déplaît au premier coup d'œil et repousse invinciblement. C'est une laideur morale ; c'est l'âme qui est difforme et qui se reproduit dans chaque trait du visage. Il faut avoir vu ce peuple avili pour se faire une idée exacte de ce que peut sur les hommes un long système d'intimidation. La vie de l'intelligence est éteinte depuis des siècles dans ces êtres infortunés ; ils n'ont plus rien de l'homme que les instincts inférieurs et les grossiers appétits ; aucune pensée supérieure ne saurait germer dans ces cerveaux pétrifiés, métallisés si l'on peut dire ; pas un sentiment généreux ne fait palpiter ces poitrines d'airain. L'argent, voilà leur dieu, voilà leur culte. Ils adorent, comme leurs ancêtres, le veau d'or.

Si on suit les Juifs du comptoir à la synagogue, on les retrouve semblables à eux-mêmes ; esclaves de pratiques dont l'esprit est mort et le sens perdu, ils confondent tout, Moïse et la Kalbale, les prophètes et les rabbins.

Les superstitions les plus folles sont les mieux observées, et les cantiques du Psalmiste sont traduits en vociférations si monstrueuses, qu'on se demande, à les entendre, si ce ne sont pas des sauvages ivres qui rugissent autour de leurs fétiches. Voilà ce que sont aujourd'hui, sous la verge des tyrans africains, les descendants du prophète Isaïe et du roi Salomon.

Par un phénomène qui ne s'explique que par la différence des occupations, les femmes juives ont échappé à la dégradation physique dont les hommes sont frappés : elles sont aussi belles qu'ils sont laids. On ne saurait voir nulle part des têtes plus parfaites, plus idéales, et on se demande, avec surprise, comment de tels pères engendrent de telles filles, et pourquoi il faut que des êtres si charmants soient jetés en pâture à de pareils monstres.

La beauté des Juives, comme la laideur des hommes, a un cachet original qui ne se retrouve en aucun lieu ; c'est l'éclat oriental uni à la finesse européenne, le point où les deux types se rencontrent et se confondent

dans ce qu'ils ont de plus beau.

La délicatesse des traits est surtout remarquable, et la coupe du visage, sans être ni la coupe grecque, ni la coupe romaine, participe de l'une et de l'autre ; elle est moins pure que la première, elle est plus gracieuse que la seconde.

Toutes les Juives ont de beaux yeux noirs pleins de flammes, et la peau très blanche elles sont de moyenne taille, mais sveltes et bien faites. N'étant pas soumises comme les hommes à une livrée uniforme, elles ont pu conserver le costume des ancêtres. Cet habit riche et brillant leur sied à ravir ; il prend bien les formes et rehausse singulièrement leur beauté. Leur jupe, *faldeta*, de couleur voyante, est ouverte par le bas, et ornée de deux larges revers brochés en or, qui se renversent sur le genou ; leur corset, *punta*, de drap ou de velours, également brodé en fil or, se lace sur la poitrine, et elles passent par-dessus le *caso*, espèce de gilet vert, rouge ou bleu, qui n'a pas de bouton, et flotte librement des deux côtés. Le *caso* est brodé comme le reste. Les Juives n'ont

d'autres manches que celles de la chemise, lesquelles sont larges et pendantes, de manière à laisser voir le bras jusqu'au coude.

Leurs petits pieds nus se cèlent dans des pantoufles rouges. Le sfifa est un diadème de perles, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses, qui s'attachent sur le haut du front, et couronne dignement ces gracieuses têtes. Les jeunes filles portent leurs cheveux à longues tresses comme les Bernoises ; les femmes mariées les coupent ou les cachent. Cet ensemble est pittoresque ; cet éclat, cet or, contrastent avec les couleurs sombres, auxquelles les hommes sont condamnés. Cependant, si la police maure n'intervient pas dans la toilette des Juives, elle les oblige à se découvrir en public la moitié du visage, pour les distinguer des Mauresques qui laissent voir à peine un œil.

Les Juives sortent peu, car elles craignent toujours, de la part des musulmans, quelque insulte qui demeure toujours impunie ; si on la venge, ce n'est pas

sur l'agresseur, c'est sur la victime, telle est la justice distributive du pays.

Le moindre faux pas fait par une Juive, une démarche équivoque, ne fût-ce même qu'un soupçon, sont punis par le fouet, et ces exécutions se font avec une brutalité révoltante. Les femmes maures sont châtiées en secret par l'arifa on n'a pas tant d'égards pour les filles de mécréants ; le premier soldat venu se saisit d'elles, et les fouette en pleine rue sans pudeur et sans pitié ! On conçoit qu'exposées à de tels affronts, elles restent au logis ; leur vie, surtout celle des jeunes filles, est très sédentaire, leur teint n'en a que plus d'éclat. Elles passent toute leur journée à vaquer aux soins du ménage, à faire des puntitas, ou à broder, tandis que les pères, les frères et les maris fraudent et trafiquent.

Ainsi, quatre races parfaitement caractérisées au point de vue ethnographique se partagent le territoire du Maroc, et ces diversités d'origine, qui engendrent des mœurs, des goûts, des habitudes, des tendances, des qualités et des vices également différents, suffisent à

expliquer tous les crimes, toutes les trahisons, tous les bouleversements, dont est remplie l'histoire du Maroc. Un autre fait n'a pas peu contribué à rendre plus fréquentes encore ces révolutions de palais, si communes dans toutes les cours d'Orient. Les sultans marocains, pour mieux résister aux exigences de ces races hétérogènes, qui bien souvent dehors d'elles leur point d'appui ; méconnaissaient leur autorité, cherchèrent en pour cela ils s'entourèrent d'une armée permanente, composée de nègres du Soudan, sortes de fanatiques qui, sur un signe de l'empereur, furent toujours prêts à massacrer, sans distinction, les Berbères, les Maures, les Arabes ou les Juifs. Mais il arriva plus d'une fois que ces espèces de prétoriens, comme leurs confrères de Rome, à force de soutenir les sultans, s'arrogèrent le droit d'en faire, dès qu'ils virent que leurs maîtres ne pouvaient s'appuyer que sur eux.

Toutes ces populations si différentes ont cependant un lien commun, qui eût dû contribuer à une plus complète unification, ce lien est celui de la religion.

L'islamisme est plus que la religion d'État, plus que la religion nationale, c'est la religion exclusive du Maroc, car chrétiens et juifs n'existent dans cette contrée que par une tolérance qui fut de tout temps chèrement achetée, et qui même encore aujourd'hui s'exercerait comme au Moyen Âge, si les sultans marocains ne craignaient un peu plus qu'autrefois l'intervention européenne, dont, en plusieurs circonstances, ils ont déjà pu apprécier l'importance.

Comme chérif, c'est-à-dire descendant du Prophète, l'empereur du Maroc est en même temps souverain spirituel, chef religieux, incontesté ; de là son immense prestige sur ses sujets. On peut même dire que cette seule qualité a plus contribué à maintenir le trône des sultans, au milieu de tant de causes de ruine, que toute la force de leurs armes.

La religion musulmane a, il faut le reconnaître, en dehors des mœurs de ses adeptes, un singulier caractère de grandeur, dans sa froide simplicité. Elle dit en effet à chaque croyant : « Je ne veux point d'autels, je ne veux

point d'images. Chaque conscience humaine peut parler directement à Dieu sois à toi-même ton prêtre, et que ton cœur soit un autel digne du très Haut. »

Le musulman du Maroc est tout aussi fidèle à ses prières et à ses ablutions que son confrère de la Mecque, et peut-être est-il encore plus fanatique que lui. Le seul enseignement qu'il reçoit dans l'enfance est celui du Coran, dont il apprend à lire les versets, sous la direction du Thaleb. Plus tard, selon ses aptitudes, il devient géomètre avec Euclide, cosmographe avec Ptolémée, et médecin avec Hippocrate, et c'est Aristote qui a pour mission de lui révéler les secrets de la physique ; l'anatomie, l'histoire naturelle, l'astronomie, sciences déclarées superflues par la volonté des interprètes du Coran, sont sévèrement bannies des études. Seul l'aspirant astrologue est autorisé à pousser aussi loin que possible ses recherches sur les influences planétaires. Un jour cette précieuse science fera de lui un des personnages les plus importants de la cour du sultan, qui le comblera d'honneurs et de richesses, et l'admettra même à la direction des affaires publiques.

Les sectes religieuses pullulent au Maroc ; en première ligne, il faut citer celle des santons. On donne ce nom à une catégorie assez nombreuse d'ermites qui vivent soit aux abords du désert, soit dans les coins retirés des villes ; ce sont les saints du pays, mais, plus heureux que dans d'autres religions, ils voient leur culte se fonder de leur vivant. Les Maures les vénèrent particulièrement ; quoique parmi eux les convaincus soient rares, et les comédiens en majorité, quelle que soit la catégorie dans laquelle il faille les ranger, la foule leur témoigne une égale déférence et tout leur est permis, même les actes de la plus sauvage brutalité.

L'ancien consul général de France à Tanger s'en aperçut un jour à ses dépens. C'était en 1820, M. Sourdeau se promenait seul dans une rue de la ville, lorsqu'un de ces fous, se jetant sur lui, lui asséna sur le crâne un violent coup de bâton, qui l'étendit à terre complètement étourdi. Ramené au palais consulaire, M. Sourdeau se fit expliquer ce qui s'était passé, et demanda immédiatement réparation au sultan Mouley-Soliman ; ce souverain, qui, d'un côté, pour ne pas

s'attirer une mauvaise affaire avec la France, était très désireux de donner satisfaction au consul, mais qui, de l'autre, craignait de froisser les superstitions de la foule en punissant l'agresseur, écrivit à M. Sourdeau une lettre dans laquelle il se posait en commentateur du Coran et des Écritures sacrées du christianisme, et qui est un chef-d'œuvre d'habileté orientale ; à ce titre elle mérite d'être rapportée.

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, il n'y a de puissance et de force qu'avec le Dieu très haut et très grand. Ainsi soit dans le présent et dans l'avenir.

« Au consul de la nation française Sourdeau, salut à quiconque marche dans le droit chemin !

« Comme tu es notre hôte, placé sous notre protection, et consul d'une grande nation dans notre pays, nous ne pouvons que te souhaiter la plus haute considération et le plus sublime honneur. C'est pourquoi tu comprendras combien nous a paru intolérable ce qui t'est arrivé, quand même la faute en eût été au plus cher de nos fils et amis.

« Et bien qu'on ne puisse s'opposer aux décrets de la divine Providence, nous ne pouvons tolérer que semblable chose se fasse, même aux plus vils des hommes, ou bien aux bêtes. Aussi ne laisserons-nous pas certainement de t'accorder justice s'il plaît à Dieu.

« Cependant vous autres chrétiens vous avez le cœur plein de pitié, et êtes patients dans les injures, d'après l'exemple de votre prophète — que Dieu l'ait dans sa gloire — Jésus, fils de Marie, lequel, dans le livre qu'il nous apporte au nom de Dieu, nous recommande lorsque quelqu'un vous a frappé sur une joue de lui présenter encore l'autre, et lui-même — qu'il soit toujours béni de Dieu — ne se défendait pas lorsque les Juifs vinrent pour le tuer ; c'est pourquoi Dieu le retira auprès de lui. Dans notre livre il nous est dit aussi par la bouche de notre prophète, qu'il ne se trouvera aucun peuple plus rapproché de la charité des vrais croyants, que ceux qui disent nous sommes chrétiens ! Ce qui est très vrai, puisque, parmi eux, il y a des prêtres et des hommes saints, qui certainement ne sont point orgueilleux. Notre prophète nous dit encore qu'on

n'imputera point à fautes les actions de trois sortes de personnes, savoir de l'insensé, jusqu'à ce qu'il ait recouvré son bon sens, du petit enfant, et de l'homme qui dort.

« Or l'homme qui t'a offensé est un insensé et n'a pas son jugement ; cependant nous avons ordonné qu'il te fût rendu justice de son outrage. Si pourtant tu lui pardonnes tu feras l'œuvre d'un homme magnanime, et tu en seras récompensé par le très Miséricordieux. Mais si tu veux absolument qu'il te soit fait justice en ce monde, cela dépendra de toi, attendu que dans mon empire personne ne doit craindre ni injustice ni voie de fait, avec l'aide de Dieu. »

Le résultat fut conforme au désir du sultan, M. Sourdeau pardonna.

Parmi les autres sectes communes au Maroc, il faut citer les derkaouns, les gitalas et les phmatchas, sortes de déistes que l'on rencontre partout à la ville, à la campagne, au désert, toujours effarés et accoutrés de déguisements burlesques ; les aïsaouas ou charmeurs de

serpents, très redoutés dans le pays, parce qu'ils passent, en outre, pour jeter des sorts à tous ceux qui viennent à leur déplaire. Ces derniers possèdent à Fez une vaste communauté, où ils se réunissent pour se livrer à leurs pratiques occultes.

Un jour que Charles Aubray avait quitté ses compagnons pour aller herboriser pendant quelques jours dans la province de Sous, il rencontra une bande de ces aïsaouas ou charmeurs de serpents. Ils appartenaient à la race des Amazirgues. Trois d'entre eux étaient musiciens, et avaient pour instruments de longs roseaux en forme de flûtes, percés aux deux bouts dans l'un desquels ils soufflaient, produisant des sons mélancoliques qu'ils prolongeaient d'une façon harmonieuse.

Le jeune docteur, ayant invité les aïsaouas à lui montrer leurs serpents, ils y consentirent de bonne grâce.

D'abord ils élevèrent la main comme s'ils soutenaient un livre, murmurant à l'unisson une prière adressée au patron des enchanteurs. À peine finissaient-ils leur invocation que la musique reprit ; le principal

enchanteur, dans une sorte de danse frénétique, se mit à tourbillonner avec vélocité autour d'un panier de jonc contenant les reptiles que recouvrait une peau de chèvre. Tout à coup le jongleur s'arrête, plonge un bras nu dans le panier et en retire un cobra-capel, ou plutôt un haje, effrayant reptile qui peut gonfler sa tête en écartant les plaques qui la recouvrent, et qu'on croit être l'aspic de Cléopâtre, le serpent d'Égypte. On le nomme buska dans le pays. L'enchanteur plie, replie, contourne comme une souple mousseline ce corps verdâtre et noir ; il l'enroule, en turban, autour de sa tête, continue de danser, et le serpent conserve sa position, paraissant obéir à tous les mouvements et à toutes les volontés du danseur. Le buska fut ensuite posé à terre, et, se dressant sur sa queue, posture qu'il prend le long des chemins déserts pour attaquer les voyageurs, il commença à se balancer à droite et à gauche en se conformant à la mesure de l'air. Pirouettant alors en cercles de plus en plus rapides et de plus en plus rapprochés, l'aïsaoua plonge de nouveau sa main dans le panier pour en tirer successivement deux des plus venimeux reptiles des déserts de Sous, serpents

plus gros que le bras d'un homme, longs de deux à trois pieds, dont la robe brillante et écailleuse est tachetée de noir et de jaune, et dont la morsure fait pénétrer dans les veines un feu qui brûle et qui consume, c'est probablement le *torrida dipsas* des anciens.

Les Arabes nomment, en maghrébin, cette espèce el effah, probablement parce que la posture qu'elle prend, pour se lancer sur sa proie, rappelle la forme de la vingtième lettre de l'alphabet arabe.

Les Européens ont fait de ce nom — leffah — comme d'El Khoran ils ont fait — Alcoran — n changeant l'article et le réunissant au nom.

Les deux leffahs, plus ardents et moins dociles que le buska, se tenant à demi roulés, la tête penchée de côté, prêts à l'assaut, suivaient d'un œil étincelant les mouvements du danseur. Dès qu'il se trouvait à portée, ils se jetaient sur lui, les mâchoires ouvertes, dardant leurs corps en avant avec une incroyable vitesse sans que leur queue eût l'air de bouger de place et, se rejetant aussitôt en arrière, l'aïsaoua, à l'aide de son long kaïk,

parait les attaques dirigées contre ses jambes nues, et les leffahs semblaient imprégner le vêtement de leur poison. L'homme saisit ensuite par la nuque un des deux serpents qu'il tint toujours dansant en rond et invoquant tout haut Sidna-Aïser ; puis il sépara les élastiques et puissantes mâchoires du reptile avec une baguette, et montra au spectateur ébahi les crochets qui laissaient suinter une substance blanche et huileuse. Il présenta aussitôt son bras au leffah qui le mordit immédiatement, tandis que le danseur multipliait ses hideuses contorsions, comme dans une agonie de douleur, en appelant son saint patron. Le reptile continua de mordre jusqu'au moment où l'aïsaoua, l'arrachant de son bras, nous montra le sang qui coulait de la blessure. Replaçant à terre le leffah, il appliqua sa bouche sur la plaie, et la serrant entre ses dents, il dansa encore quelques minutes, tandis que les musiciens pressaient de plus en plus la mesure ; épuisé, enfin il s'arrêta.

Persuadé qu'il se trouvait en face d'une habile jonglerie, et que d'avance on avait enlevé au leffah son venin, en sorte que sa morsure n'était pas plus

dangereuse que celle d'un rat, le jeune docteur demanda à manier le serpent à son tour.

— Êtes-vous aïsaoua, lui demanda l'homme de Sous, ou bien avez-vous une foi inébranlable dans le pouvoir de notre saint patron ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Chârlés Aubray.

— Alors, si le serpent vous mord, votre heure est venue, fit le charmeur. Qu'on m'apporte un poulet ou tout autre animal, et je vais sur-le-champ vous donner la preuve de ce que j'avance.

Le jeune docteur acheta une poule à des nomades, qui, accroupis sur les bords du chemin, regardaient curieusement cette scène, et la remit au charmeur, qui, après lui avoir enlevé quelques plumes, reprit son serpent et le laissa mordre un instant l'oiseau. Le pauvre volatile, remis à terre, tourna sur lui-même convulsivement l'espace d'une minute, chancela et tomba mort. Presque aussitôt sa chair prit une teinte bleuâtre, et le voyageur effrayé fut guéri de son désir de jouer avec le leffah.

Un fait aussi curieux ne saurait plus aujourd'hui être révoqué en doute, et les témoins de ces singuliers spectacles ne peuvent différer que sur un point : l'explication à leur donner.

On pense que les aïsaouas ont trouvé le moyen de ne se laisser mordre par les serpents qu'avec les dents de devant qui, comme on sait, sont dépourvues de vésicules et, par conséquent, de liqueur vénéneuse ; dans le cas contraire, il faudrait croire que les aïsaouas possèdent un antidote secret qu'ils appliquent tout en dansant sur la morsure pour la neutraliser, ou bien que, quand ils appliquent leurs lèvres sur la blessure, en faisant semblant de se mordre eux-mêmes, ils enlèvent par une succion rapide le poison que le serpent y a déposé.

Les charmeurs indous sont encore plus extraordinaires que ceux-ci, car ils jonglent avec une dizaine de reptiles d'espèces différentes qui vont et viennent, sautent, dansent, se couchent au son d'un sifflet, comme les animaux les plus dociles et les mieux privés, et ils ne sont jamais mordus par eux.

Les aïsaouas, comme les derviches sauteurs et hurleurs de Turquie, célèbrent leurs fêtes par des cris et des danses. Ces dernières sont tellement furibondes, que ces fanatiques ne tardent pas à arriver au dernier état de l'exaltation ou de la folie ; ils attribuent cela à l'influence de leur saint patron, Sidna-Aïser, ancien ermite du désert de Sous. Mais la plus extraordinaire de toutes ces sectes est celle des hamdouchas. Nulle part ne pourrait se présenter un spectacle aussi singulier que celui des processions auxquelles se livrent ses adeptes.

Nos voyageurs, pendant une excursion qu'ils firent à Méquinez, la ville sainte, lieu de séjour favori des sultans, eurent l'occasion d'assister à une de ces fêtes, et la curiosité qui les poussa sur le chemin des hamdouchas faillit leur coûter cher.

De la terrasse de la maison où ils logeaient, ils entendirent un jour un grand bruit de voix mêlé aux sons d'une musique bizarre, qui paraissait venir de la rue Maleck-Adel ; ils s'y rendirent et aperçurent, en tête d'une foule immense, le mukkadem ou chef des

hamdouchas qui, majestueusement drapé dans un vaste kaïk blanc, s'avancait au pas lent de son cheval, tenant à la main son étendard déployé. C'était fête pour toute la ville, car le mukkadem, nouvellement élu, y faisait son entrée solennelle.

Des troupes de musiciens, armés de tebels et d'agnals, sortes de tambours et de musettes, tapaient et soufflaient à qui mieux mieux ne respectant ni règle ni mesure, ils semblaient ne s'être donné d'autre mission que celle d'étourdir les oreilles des assistants ; nos spectateurs, poussés par la foule, arrivèrent bientôt à quelques pas seulement du mukkadem, et ils purent jouir complètement du spectacle de ce qui se passait autour du grand chef.

Ils aperçurent une vingtaine d'hamdouchas qui, la tête inclinée en avant jusqu'aux jarrets de son cheval, se livraient en dansant aux plus burlesques contorsions. Cette chorégraphie épileptique était digne de la musique qui l'accompagnait ; mais leur surprise redoubla lorsqu'ils virent ces espèces d'hallucinés se jeter sur des

chiens, des moutons et même des ânes, déchirer ces pauvres animaux tout vivants, avec leurs dents et leurs ongles, et dévorer les lambeaux de chair qu'ils parvenaient à leur arracher.

Cet odieux traitement, qu'ils infligent à d'inoffensifs animaux, constitue le fond de leur superstition propre, ou plutôt de leurs jongleries, car ces gens-là sont tout simplement de sinistres comédiens qui spéculent sur la naïveté des foules.

Poussé par la curiosité, le docteur s'était avancé au milieu de ces fanatiques, plus que la prudence ne le permettait, lorsqu'un de ces forcenés, faisant cinq ou six pirouettes sur lui-même, d'un bond le saisit à la gorge et le renversant à terre s'apprêtait à le déchirer à belles dents, à la grande joie de la foule qui criait sus au kafir, c'est-à-dire à l'infidèle. Fort heureusement que de criants excès, dont de bons musulmans même avaient eu à souffrir, avait fait depuis plusieurs années déjà rendre une ordonnance qui obligeait les gouverneurs des villes à faire accompagner ces processions par un piquet de

soldats, car Charles Aubray dut la vie à cette circonstance.

En voyant l'attaque brutale dont le jeune homme pouvait être victime, El Temin n'avait eu qu'un signe à faire à l'officier qui commandait l'escorte, et le docteur était arraché des griffes du forcené qui l'avait choisi pour victime.

La foule était exaspérée, aussi le lieutenant des chaouchs, qui venait de reconnaître dans El Temin l'opulent étranger de la Maison-Carrée, l'engagea-t-il à ne pas surexciter par sa présence la passion de ces épileptiques, et à regagner son domicile avec ses amis.

Dès le commencement de la bagarre, l'illustre señor don Joaquim, pour ne pas compromettre la sûreté du dernier des Barbosa, avait pris précipitamment la fuite.

Un peu plus loin la procession rencontra deux pauvres juifs, et les malheureux, égorgés sans pitié, payèrent pour les Européens ; les soldats ne jugèrent pas

à propos de s'entremettre entre eux et leurs compatriotes, le meurtre d'un de ces impurs roumis n'est-il pas un des actes les plus agréables à Dieu que puisse accomplir un bon musulman ? Ces scènes atroces se continuèrent une partie de la nuit, et nos voyageurs, du haut de la terrasse de leur habitation, à la lueur des flambeaux dont ils se faisaient précéder, purent voir ces possédés se livrer aux orgies les plus dégoûtantes.

Au nombre des croyances et des pratiques superstitieuses, il en est une que le Maroc doit certainement à l'antiquité romaine. Ainsi, à l'époque de la germination du blé, les paysannes façonnent en manière de femme un grand mannequin qu'elles ornent de vêtements riches et surtout de couleurs éclatantes, et, après lui avoir ajusté un bonnet pointu d'une hauteur démesurée, elles le placent sur un char de gala et le promènent en grande pompe à travers la campagne.

D'après les croyances populaires, c'est la déesse bienfaisante, protectrice des moissons, et tout le monde suit le char en l'accompagnant de chants d'allégresse et

de danses. Pour mieux honorer la protectrice des champs, les hommes lui font cortège à cheval.

Ces pratiques sont en parfait désaccord avec les prescriptions du Coran qui défend, d'une manière formelle, tout culte, toute vénération qui s'adresse à d'autres qu'à Dieu, mais la tradition est là depuis des siècles, et le Mata, c'est le nom de ce fantôme dont les processions ressemblent à celles de l'antique Cérès, recevra bien longtemps encore les hommages annuels qui lui sont rendus.

C'est surtout chez les Berbères que cette coutume est la plus enracinée, et cela n'a rien qui doive étonner, car ces peuples, qui ne sont pas d'origine sémitique, ne se sont convertis à l'islamisme que lors de l'invasion arabe, et il est dans la logique même des choses qu'ils ont dû conserver, malgré leur accession à la foi nouvelle, une foule de coutumes qui leur venaient des Romains et des Carthaginois, leurs ancêtres.

Toutes ces races différentes et les nombreuses sectes religieuses du Maroc reconnaissent le sultan

comme chef temporel et religieux ; ce prince est également juge et législateur suprême. Son code est le Coran, et, dans tous les cas litigieux, il l'interprète à sa guise.

À de certains jours de l'année, le sultan reçoit lui-même les plaintes de ses sujets et prononce sur l'heure des sentences sans appel. Dans les provinces, il délègue son pouvoir judiciaire aux gouverneurs, qui sont en même temps administrateurs civils et militaires et chargés de la perception des impôts. Mais ils ne peuvent faire exécuter aucune condamnation à mort sans en référer à l'empereur. La peine capitale est, du reste, appliquée rarement au Maroc ; mais, quand elle est prononcée, il est rare qu'elle n'ait pas lieu dans des circonstances atroces la peine du talion étant la règle commune, il s'ensuit que le condamné pour assassinat doit subir le même traitement que sa victime. Peu de temps avant l'arrivée du docteur à Tanger, un crime, commis dans des circonstances exceptionnelles, lui permit d'étudier par lui-même ces mœurs barbares qui, depuis des siècles, ont disparu des lois pénales de toutes

les nations civilisées, et qui font que les musulmans sont, à notre époque, un anachronisme moral et historique.

Un boucher s'étant disputé, dans sa propre maison, avec un riche marchand, le frappa dans un moment de colère et le coup fut si malheureux qu'il entraîna une mort immédiate. La scène n'avait pas eu d'autre témoin que son esclave, et le boucher, après s'être assuré de son silence, avisa aux moyens de faire disparaître le corps. Comme il vendait le matin aux biskras, portefaix et ouvriers du port, des tranches de viande frites dans l'huile, il dépeça sa victime et vendit la chair par morceaux à ses pratiques habituelles. Le mort était un personnage influent, ses parents, inquiets de sa disparition, s'adressèrent à l'empereur, qui se trouvait alors à Tanger, et le supplièrent de donner des ordres pour qu'il fût retrouvé, mort ou vif.

Le sultan rendit une ordonnance promettant cent sequins d'or, à payer par la famille, à quiconque pourrait donner des nouvelles d'Aboul-Cacem ; c'était le nom du négociant. Il y était dit, en outre, que si la révélation

venait d'un esclave, en outre de la somme, il recevrait son affranchissement.

L'esclave du boucher ne put se contenir devant de pareilles promesses, et il s'en fut tout conter au muhtsib, ou chef de la police, qui le fit conduire de suite vers le cadî.

Le boucher fut immédiatement arrêté, et comme nul ne pouvait rendre la justice à Tanger alors que l'empereur s'y trouvait, le cas fut jugé par ce dernier.

La sentence fut atroce !

Le meurtrier fut condamné au dernier supplice, et le descendant du Prophète ordonna que son corps serait coupé par petits morceaux par un boucher, et qu'on les donnerait en pâture à des chiens, après les avoir préalablement fait frire à l'huile, ainsi qu'il avait été fait pour la victime.

Ordre fut donné d'exécuter le jugement séance tenante. Le bourreau assommeur, — il y a au Maroc un

homme spécial pour tous les genres de supplice, — se préparait déjà à porter au boucher un vigoureux coup de bâton sur la nuque, car c'est ainsi qu'Aboul-Cacem avait été tué. Le boucher, qui devait exécuter la seconde partie du jugement, était à son poste ; l'huile crépitait sur le feu... lorsque le muhtsib soumit une objection au cadi :

— L'émir El Moumenin (seigneur des croyants), lui dit-il, ne s'est pas expliqué, dans l'arrêt que sa sagesse a rendu, sur le point de savoir si le meurtrier devait être coupé mort ou vivant.

En entendant ces paroles, le misérable, dont le sort se jouait ainsi, se mit à trembler de tous ses membres et à supplier le cadi de trancher la question en sa faveur.

Mais ce magistrat, ne jugeant pas à propos de rien prendre sur lui, envoya demander à l'empereur, qui était rentré dans son palais, de vouloir bien expliquer sa sentence.

Le messenger revint, annonçant que le meurtrier devait être coupé en morceaux tout vivant. Le pauvre

diable fut attaché sur un chevalet, et la terrible sentence exécutée immédiatement.

Si le boucher eût été riche, cela se serait passé autrement, et il en eût été quitte pour une très forte amende au trésor du sultan et de gros dommages-intérêts au profit de la famille. Celui qui peut payer suffisamment n'a à redouter au Maroc aucune pénalité corporelle.

Quant aux pauvres, qui ne peuvent payer de leur bourse, ils sont obligés de payer de leur personne ; suivant la gravité du délit, on les frappe par-devant ou par-derrrière, avec un nerf de bœuf, et la peine peut aller jusqu'à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf coups, mais jamais à mille. Généralement on coupe la main aux voleurs.

Du reste, les supplices sont des plus variés ; il y a des cas où le condamné est jeté en l'air, du sommet d'un échafaudage, de façon qu'il se brise, en tombant, un bras, une jambe ou la tête, suivant la condamnation, et les bourreaux s'entendent si bien à ce genre d'exercice qu'il est rare de leur voir manquer leur coup. Il est d'autres cas

où on enterre le patient jusqu'au cou, livrant sa tête aux outrages de la foule, ou bien on le roule dans une peau de bœuf fraîche et on l'expose ensuite au soleil, et la peau en se desséchant se retire sur elle-même et l'étouffé. On l'attache aussi à la queue d'un cheval indompté qu'on lâche à travers la campagne.

Il arrive encore qu'on emplisse la bouche, le nez, les oreilles du condamné avec de la poudre, puis on y met le feu.

Les bas agents du fisc ont souvent recours aux tortures les plus horribles pour arriver à faire payer ceux qu'ils croient assez riches pour supporter des impôts exagérés.

Au Maroc, comme dans tout l'Orient, tous ceux qui touchent aux deniers publics se font d'abord leur part avant de songer à celle du trésor ; mais où leur cruauté ne connaît pas de bornes, c'est quand ils s'adressent à des Juifs qui ne sont protégés ni par la loi, ni par les mœurs.

Tantôt ils introduisent leurs victimes dans un four

que l'on chauffe graduellement, jusqu'à ce qu'ils consentent à payer la somme dont ils ont été imposés ; tantôt on leur introduit le corps dans un étui de bois, dont la tête seule se trouve dégagée, et près d'eux on place un esclave qui a pour mission de leur piquer le visage avec la pointe d'un sabre, chaque fois que les malheureux se laissent aller au sommeil ; si cela ne suffit pas, on leur enfonce de longues épines sous les ongles des pieds et des mains ; on tenaille les mamelles des femmes, ou bien on leur enlève leurs enfants qu'on place entre deux planches et qu'on serre dans un étau jusqu'à les étouffer.

Mais il arrive parfois, lorsque les collecteurs se sont enrichis outre mesure par ces moyens, que le sultan en use de la même façon avec eux pour leur faire rendre gorge.

Un jour que le docteur se trouvait à Rabat, où, sur l'invitation d'El Temin, il était allé étudier, à l'arrivée d'une caravane, l'ophtalmie des sables, mal terrible que les voyageurs du Sahara redoutent par-dessus tout, Joaquim, qu'on lui avait donné pour l'accompagner, en

raison de sa connaissance des mœurs du pays et de la langue arabe, vint lui annoncer que le muhtsib, ou chef de la police de Fez, venait d'être envoyé par l'empereur pour faire rendre gorge au collecteur de la province ; ce muhtsib, en arrivant, avait débuté par un coup de maître.

Après avoir fait connaître à l'agent prévaricateur la somme au remboursement de laquelle le sultan l'avait condamné, et n'ayant reçu, selon la coutume, que des protestations de fidélité, et pas d'argent, il le fit enfermer dans une cage où se trouvait un lion à jeun depuis la veille, et enchaîné de façon à ne pouvoir atteindre le collecteur que s'il quittait le coin où il se trouvait en sûreté, mais en s'y blottissant étroitement et sans faire le moindre mouvement.

L'aventure occupait en ce moment tout Rabat, et Charles Aubray, accompagné de son cicerone, suivit le mouvement qui portait la foule vers ce spectacle des plus friands pour elle. Le patient était un homme dans toute la force de l'âge, connu pour sa rare énergie, et qui avait déclaré qu'Allah ferait éclater son innocence, et que le

lion serait vaincu dans ce duel, de férocité d'un côté et de sang-froid de l'autre. Il savait que la loi et les coutumes interdisaient formellement de mettre un musulman à mort pour une question d'argent ; il était donc assuré qu'il ne serait point pris par la famine, et n'avait à craindre que les griffes du lion.

Lorsque le docteur s'approcha de la cage, que le muhtsib avait fait transporter sur la place principale de Rabat, il y avait deux jours environ que le drame avait commencé. La veille, le lion n'avait fait que bondir comme un furieux à l'extrémité de sa chaîne, pour tâcher de saisir sa victime ; mais, en ce moment l'animal, convaincu de l'inutilité de ses efforts, s'était couché à plat ventre, en s'allongeant le plus possible dans la direction du kaïd. Il fallait voir quels regards de féroce convoitise il attachait sur lui, fermant et ouvrant ses grands yeux, comme s'il éprouvait déjà un avant-goût du plaisir qu'il aurait à le dévorer. Ben-Aïis, c'était le nom du chef, immobile dans un coin de la cage, le bras gauche passé autour d'un des barreaux, pour se soutenir dans la posture fatigante qu'il était obligé de garder, accablait le

lion, par bravade, des épithètes les plus injurieuses.

Cela alla bien ainsi pendant deux jours encore, le lion poussé par la faim était de plus en plus terrible à voir, et le kaïd, à qui une seule minute de somnolence avait valu un énorme coup de griffe qui lui avait déchiré le mollet, finit par céder, vaincu, non par la peur, mais par le sommeil.

Il paya la somme qui lui avait été imposée à titre de restitution, et conserva non-seulement son poste, mais encore les distinctions et privilèges qui y étaient attachés.

Le Coran interdisant formellement à tout homme de porter la main sur une personne de l'autre sexe, il y a dans chaque ville du Maroc une exécutrice des hautes œuvres, appelée par dérision ahrifa, la tolérante. Mais il est juste de dire que son emploi est presque une sinécure, les familles s'arrangeant d'ordinaire entre elles, et ne portant à la connaissance des autorités les crimes ou délits commis par les femmes qu'à la dernière extrémité.

— Depuis vingt ans que je suis au Maroc, dit

l'illustre Joaquim au docteur qui se renseignait auprès de lui sur toutes ces étranges coutumes, je n'ai vu exécuter une femme qu'une seule fois, l'ahrifafa lui coupa la tête d'un coup de yatagan avec toute la dextérité d'un bourreau de profession.

— La femme est peu faite pour un pareil métier, répondit le docteur, et bien peu, je suppose, doivent briguer l'honneur de l'exercer.

— Détrompez-vous, señor, les ahrifafas sont très estimées au Maroc, elles sont du reste placées sous l'invocation de la prophétesse Aïcha, leur sainte patronne.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme !

— C'est une nouvelle excursion sur le terrain de la légende historique que vous me demandez, fit avec emphase l'ancien étudiant de Salamanque.

— Maître Joaquim voudrait-il se faire prier ?

— Non, señor, et je vous obéis : Aïcha est la fille

d'un patriarche de la Mecque du nom d'Abou-Bekr. Mahomet, qui voulait s'attacher cet homme, qui était très influent dans sa tribu, lui demanda sa fille étant encore dans la plus tendre enfance ; la cérémonie fut différée, et il la prit pour sa seconde femme à l'âge de quinze ans. Mahomet l'aima tendrement pendant toute sa vie, et elle l'accompagnait dans toutes ses expéditions. Au retour de la guerre qu'il soutint contre les Moltagiks, Aïcha ayant perdu son collier, et s'occupant à le chercher, elle se trouva en arrière de l'armée ; des musulmans rencontrèrent son chameau et le ramenèrent au camp, croyant que la femme du Prophète se trouvait dans la litière qu'il portait. Lorsqu'elle vint pour retrouver sa monture, et qu'elle ne la vit plus, elle se livra au plus profond désespoir. Elle fut rencontrée en cet état par un jeune Arabe du nom de Sowan qui la fit monter sur son chameau et la ramena au camp.

En la voyant revenir à travers le désert en compagnie d'un jeune guerrier, les Arabes, soupçonneux, accusèrent la fidélité de la femme de leur Prophète, qui fut obligée de se défendre devant Mahomet lui-même.

Son père Abou-Bekr, Omar-Rahman et son époux reconnurent son innocence.

Lorsque Mahomet sentit approcher sa fin, il se retira chez Aïcha, et ne voulut pas que personne autre qu'elle fût témoin de ses dernières souffrances.

Après la mort du Prophète, elle contribua à éloigner du califat Ali, à qui elle ne pardonnait pas d'avoir conseillé à Mahomet d'interroger sa suivante lorsqu'on avait élevé des soupçons sur sa fidélité conjugale.

Aïcha se retira à la Mecque où elle réunit tous les ennemis du calife, et partit de là avec une armée considérable, commandée par Talaha et Zobéir. Bassora étant tombé en son pouvoir, elle présenta le combat à Ali. Mais au début de la bataille Talaha et Zobéir furent tués, et Aïcha qui, montée sur son chameau, excitait les combattants au carnage tomba au pouvoir d'Ali, qui la respecta et lui donna même cinquante femmes pour la servir. Il la fit reconduire à la Mecque où elle mourut. Les musulmans lui ont donné le nom de prophétesse et l'ont

mise au rang des quatre femmes incomparables qui ont paru sur la terre.

— Tout cela ne manque pas d'intérêt, maître Joaquim, et prouve que vous preniez jadis à cœur votre métier de professeur. Mais je ne vois pas bien pourquoi, je vous l'avouerai, les ahrifas ont pris Aïcha pour patronne.

— Attendez la fin, Excellence. Pendant que la femme du Prophète était retirée à la Mecque, on venait de tous côtés la consulter sur l'interprétation à donner aux passages difficiles du Coran. Or, un jour qu'une femme avait été condamnée à la flagellation, elle s'opposa à ce que la sentence fût exécutée par la main d'un homme, et c'est de cette époque que date la création des ahrifas.

Suivant les saisons, l'empereur transporte sa résidence, tantôt à Méquinez, tantôt à Fez ou à Maroc. La première de ces villes est celle qu'il préfère, c'est là du reste que se trouve enfermé tout ce qu'il a de plus précieux. Sa cour ordinaire n'est pas très nombreuse, elle se compose d'un grand vizir, choisi d'ordinaire parmi les

lettrés de l'empire, et sur qui le sultan se repose en général de tout ce qui a trait aux relations extérieures et à l'administration, et de quelques secrétaires qui s'intitulent pompeusement ministres, mais qui ne sont en réalité que des scribes, choisis surtout pour leur belle écriture. Les employés de ces soi disant ministres sont peu nombreux et mal payés, mais il est juste de dire qu'ils se rattrapent largement sur les contribuables, et font payer sans vergogne tout ce que, par devoir même de leurs charges, ils devraient accomplir gratuitement. Après le vizir, c'est le secrétaire préposé à la justice qui remplit le poste le plus important ; inutile de dire qu'il n'y a pas de ministre des finances. Le sultan connaît trop bien la moralité de son entourage pour confier à qui que ce soit l'administration de son trésor.

Au-dessous des ministres se trouvent :

L'Al-Zephit ou grand maréchal, chargé des chevaux et des haras de Sa Hautesse ;

L'Al-Cahar ou grand veneur, qui a dans ses attributions tout l'attirail de chasse, chiens, fusils et

faucons ;

Le Selictar, qui porte le sabre de l'empereur ;

Le Kosby, qui a soin des sabres et des lances ;

Le Cheket, chargé de dire l'heure au sultan et d'entretenir ses pipes.

Viennent ensuite après :

Un Talib ou médecin ;

Un armurier ;

Deux astrologues ;

Douze pages, qui conduisent les voitures du sultan, et le servent dans l'intérieur du palais ;

Cinq officiers de bouche, qui veillent aux préparations culinaires ; et sont obligés de goûter à tous les plats au moment où on les dépose sur la table du maître.

Et enfin trois imans, chargés de prier pour le

souverain et d'accomplir pour lui également tous les exercices religieux, que ses occupations ou ses plaisirs lui font souvent négliger.

L'autorité du sultan est sans bornes, il dispose en maître absolu de la vie et des biens de ses sujets ; mais, pour ce qui touche de près ou de loin aux choses de la religion, il est l'esclave des préjugés religieux de ses sujets. On l'appelle Emir el Moumenin, prince des croyants, Chérif, c'est-à-dire noble par excellence, Moulana, seigneur des seigneurs ; il mettrait le feu aux quatre coins de son empire, si le caprice lui en prenait ; mais la prédication d'un iman fanatique a souvent suffi pour le faire détrôner. Tant il est vrai que les despotes ont beau régner par la peur et la superstition, ils sont eux-mêmes, la plupart du temps, les premières victimes de leurs moyens de gouvernement.

C'est au VII^e et au VIII^e siècles que le Maroc subit l'invasion arabe, et il est encore soumis à un prince de cette race.

Sept dynasties y ont successivement occupé le

trône. Ce sont :

1° La dynastie des Edrissites, qui eut pour fondateur Edris, descendant du Prophète par Ali, son gendre, qui compte huit souverains, de 789 à 919 ;

2° La dynastie des Fatimites, qui eut pour fondateur El-Mohadi, et compte quatre souverains, de 919 à 972 ;

3° La dynastie des Zeirites, qui eut pour fondateur Youssef-ben-Zeiri et compte neuf souverains, de 972 à 1148 ;

4° La dynastie des Almoravides, qui eut pour fondateur Abou Bekr-ben-Omar et compte neuf souverains ;

5° La dynastie des Almoades, fondée par Mohamed Abdallah-ben-Tomrat, et compte quatorze souverains ;

6° La dynastie de Merinis, qui eut pour fondateur Abdoulhah-Yayah-ben-Merini, et compte dix-sept

souverains ;

7° Enfin la dynastie régnante, qui eut pour fondateur Mouley-Ali.

Ce fut un prince de cette maison, Mouley-Ismaïl, qui, sur le portrait que son envoyé Abdallah ben-Aïssa lui avait fait de la princesse de Conti, fille de Louis XIV, la fit demander en mariage, promettant de lui laisser le libre exercice de sa religion. Cette prétention du roi maure amusa pendant quelques jours la cour de Versailles ; il en est resté les vers suivants de Jean-Baptiste Rousseau.

Votre beauté, belle princesse,

Porte les traits dont elle blesse

Jusques aux plus sauvages lieux,

L’Afrique avec vous capitule,

Et les conquêtes de vos yeux

Vont plus loin que celles d’Hercule.

L'histoire de ces diverses dynasties et des révolutions qui les ont tour à tour portées sur le trône du Maroc pourrait s'écrire avec du sang. Près de la moitié des princes qui ont régné sur cette partie de l'Afrique ont fini par mort violente. Il n'est peut-être pas de coin de terre sur lequel les têtes couronnées aient commis plus de crimes.

Quelques exemples suffiront à faire connaître la brutalité de ces princes qui tous sortaient de cette stupide race sémitique qui n'a rien su fonder de durable. Le fils de Mouley-Ismaël, ayant réuni quelques partisans, se révolta contre son père à la suite de quelques intrigues de sérail ; mais ses troupes furent défaites, et il eut à subir un châtement atroce. Lorsqu'il demanda à son père de lui pardonner ses fautes, Ismaïl, inflexible, lui présenta la pointe de sa lance, et lui-même présida avec le plus grand sang-froid au supplice de son fils qu'il avait beaucoup aimé ; il ordonna à deux hommes de le saisir et à un boucher de lui couper le poignet droit. Celui-ci refusa, préférant, disait-il, la mort à l'action sacrilège de tremper sa main dans le sang du Prophète.

Le sultan, irrité de ce généreux refus, trancha lui-même la tête au boucher, et il en fit venir un autre qu'il força à exécuter sa sentence. Mohamet-ben-Mouley eut la main et le pied droit coupés : — « Eh bien, malheureux ! lui dit alors Mouley-Ismaël, reconnais-tu ton père ? » En disant ces mots, il prit un fusil et tua le boucher qui avait mutilé son fils. Malgré sa souffrance, Mohamet ne put s'empêcher de reprocher à son père l'atroce inconséquence d'un souverain qui tue également et celui qui refuse et celui qui accepte d'exécuter ses ordres.

On plongea dans du goudron liquide les deux membres de l'infortuné prince pour arrêter l'hémorragie, et le sultan, souillé du sang de son fils, ordonna à ses gardes de le porter à Méquinez ; le malheureux mourut treize jours après l'horrible supplice qu'il avait eu à supporter. Son père, pris de remords et sans doute pour effacer son crime autant qu'il était en son pouvoir, lui fit élever un riche mausolée. Mais la postérité a conservé le souvenir de cet acte barbare.

C'est sous l'arrière-petit-fils de ce même Mouley-Ismâïl, nommé Abder-Rhaman, que le maréchal Bugeaud gagna la fameuse bataille d'Isly avec environ dix mille hommes contre

soixante mille Marocains.

Son prédécesseur, Archid, était une espèce de fou qui ne se plaisait qu'aux plus ineptes cruautés ; à la moindre faute, le plus souvent par caprice, il faisait tenailler les seins de ses femmes, ou éventrait un de ses pages qu'il jetait ensuite dans la rue, de la terrasse de son palais.

Un jour, un de ses kaïds vantait, dans une audience publique, la sagesse de l'administration du seigneur des croyants, et disait que, sous lui, toutes les routes étaient aussi sûres que l'enceinte du prétoire où le sultan rendait en ce moment justice.

— Comment peux-tu affirmer cela ? lui dit Archid d'un ton brusque.

— Émir-el-Moumenin, répondit le chef, ce matin, en me rendant près de vous, j'ai rencontré un sac de noix que personne n'avait ramassé.

— Et comment sais-tu qu'il y avait des noix dans le sac ? continua l'empereur.

— Je l'ai touché avec le pied, répliqua le kaïd.

— Eh bien, repartit immédiatement le prince : qu'on lui coupe le pied pour le punir de sa curiosité.

Mouley-Abdallah répétait souvent : « Mes sujets n'ont d'autre droit à la vie que celui que je leur laisse, et je n'ai pas de plus grand plaisir que de les tuer moi-même. »

Un jour, un Juif ivre entre par hasard dans une mosquée ; pour éviter d'être immédiatement mis à mort, il demande à se faire musulman ; le lendemain, il a l'imprudence de vouloir revenir sur sa décision de la veille. Et le gouverneur de Fez, où la chose se passait, en avise immédiatement l'empereur, qui répondit de

Méquinez où il se trouvait :

— Envoyez-moi la tête de ce Juif dans un sac plein de sel.

Une autre fois, Abdallah tua deux marabouts qui s'annonçaient comme des saints :

— Vous n'êtes pas des saints, leur dit-il, vous êtes des imposteurs qui, abusant de la superstition du peuple, venez ici pour espionner.

À ces mots, il leur tira un coup de fusil à chacun et les étendit morts à ses pieds.

Un santon vénéré lui représentait, un jour, combien sa façon de vivre était contraire à la loi de Mahomet. Le Prophète, ajouta-t-il, m'a ordonné lui-même de venir vous faire ces remontrances de sa part.

— Et le saint Prophète, repartit Abdallah, t'a-t-il dit comment je te recevrais ?

— Il m'a dit, répliqua le santon, que vous seriez

touché de ce que je viens de vous dire et que vous en feriez votre profit.

— Eh bien, le Prophète t'a trompé, fit aussitôt l'empereur en le tuant d'un coup de fusil, et il ne voulut même pas qu'il fût enterré.

— Jetez-le dans la rue, dit-il à ses courtisans qui lui demandaient ce qu'il fallait en faire ; c'est de la nourriture pour les chacals et les chiens. Un kaïd, coupable d'insubordination, étant venu à Méquinez pour implorer la clémence de l'empereur, Mouley-Abdallah lui fit couper la tête ; il ordonna ensuite de servir à dîner aux officiers qui avaient accompagné ce kaïd, et de mettre sur le couscous cette tête encore dégoûtante de sang, pour leur graver dans la mémoire le châtiment qu'il imposait aux révoltés.

Le général en chef de sa garde noire, ayant pris parti pour Mouley-Mohamet, son compétiteur au trône, fut battu et se réfugia dans une mosquée qui jouissait du droit d'asile.

Les soldats implorèrent la grâce de leur général, que l'empereur accorda avec force serments ; il n'y mit qu'une condition, c'est qu'il viendrait à Teza se prosterner devant lui et faire amende honorable.

Le général, ne se fiant qu'à demi à la parole de son maître, ne consentit à sortir de sa retraite qu'en s'enveloppant dans le drap du sanctuaire qui le rendait aussi sacré pour tous que s'il n'eût pas quitté la mosquée ; il vint donc à Teza et se présenta devant l'empereur dans cet accoutrement. Au moment où il se prosternait devant Mouley-Abdallah, le prince baisa respectueusement le drap du sanctuaire, et l'arrachant rapidement de dessus les épaules du général, il plongea sa lance dans le corps de l'infortuné.

Il fit également jeter son corps à la voirie.

Un autre prince, Mouley-Achmet, n'avait pas de passe-temps plus agréable que celui de faire empaler ses ministres, officiers ou serviteurs, et il avait coutume d'égayer ce cruel spectacle, auquel il conviait ses intimes, des plus ignobles plaisanteries.

Un jour qu'il avait condamné au pal un kaid avec tous les membres de sa famille, il répondit au bourreau qui lui demandait comment il fallait procéder :

— Empale-les deux deux et face à face ; de par cette façon, ils pourront se distraire en causant.

Cet atroce supplice fut infligé jusqu'à des enfants à la mamelle, sous les yeux de leurs mères.

Au milieu de toutes ces tristes figures dont l'histoire fait honte à la dignité humaine, à peine en est-il une ou deux qui puissent trouver grâce devant les jugements de la postérité. Celle de Mouley-Soliman, contemporain de Napoléon, repose un peu de tous ces crimes de ses prédécesseurs.

Ce prince était doué de toutes les qualités du cœur et de l'intelligence. Grâce à sa politique habile et conciliante, il conserva la paix à son empire, au milieu des circonstances les plus difficiles et des luttes qui ensanglantèrent l'Europe pendant plus d'un quart de siècle.

C'est en vain que l'homme de Brumaire tenta plusieurs fois de le faire sortir de sa neutralité ; il lui répondit toujours avec la plus grande fermeté :

— Je ne me départirai jamais de la loi de neutralité absolue que je me suis faite à l'égard de tous les princes chrétiens.

Et il sut résister non-seulement aux flatteries et aux présents, mais encore aux menaces.

— Dites à votre maître, répondit-il un jour à un envoyé de Napoléon, qui lui laissait entrevoir la possibilité d'une descente de troupes au Maroc, que je me défendrai si on m'attaque ; mais que, par la grâce de Dieu, il ne me forcera jamais à attaquer personne.

C'est non-seulement le meilleur souverain de la maison régnante des chérifs actuels, mais encore de toutes les dynasties qui se sont disputé le trône du Maroc.

Sa figure portait l'empreinte de sa bonté, et il avait toujours conformé rigoureusement sa conduite aux

lois du Prophète, et rien dans ses actes et sa tenue ne le distinguait dans les cérémonies religieuses du plus humble de ses sujets.

Il était d'une sobriété excessive et se contentait de la nourriture qui était préparée pour ses soldats. Souvent même, il allait la prendre au milieu d'eux. Ses seules dépenses considérables étaient celles du harem ; mais cette conduite, conforme de tout point aux prescriptions du Coran, ne faisait qu'ajouter à la vénération dont l'empereur était entouré.

Son dernier acte fut conforme à ceux de toute sa vie. Il n'était monté sur le trône que parce que son frère Hischem, à demi imbécile, était incapable de gouverner. Quand il sentit sa fin approcher, il déclara que la succession au trône devait reprendre son ordre naturel, qu'il n'avait occupé le trône que par une sorte d'intérim, et que la couronne revenait de droit à Abder Rhaman, fils aîné de son frère.

C'est sous le règne de ce dernier prince que le Maroc soutint une guerre contre la France, à cause de la

protection qu'il accordait à Abd el-Kader, qui était venu y prêcher la guerre sainte, et y levait des troupes pour recommencer la lutte en Algérie. Cette guerre commença par le bombardement de Tanger et de Mogador, et se termina par la défaite d'Isly qui anéantit à tout jamais les espérances du grand agitateur algérien.

Abder Rhaman n'est nullement un esprit guerrier ; il a hérité des sentiments pacifiques de son oncle, et affectionne les étrangers ; il n'en a jamais voulu aux Français de sa défaite, et les a toujours particulièrement considérés à sa cour.

Il est également assez peu superstitieux, et, contrairement à l'avis de tous les imans et santons attachés à son palais, il avait consenti à vendre au mystérieux inconnu qui étonnait tout le Maroc, par son luxe et ses richesses, la partie de la Casbah de Tanger qui était encore susceptible de réparation, bien qu'il fût de croyance commune que c'était tenter Allah que de vouloir rebâtir le château de Ben-Abad.

Telles sont les particularités historiques,

ethnographiques et anecdotiques les plus curieuses que l'on puisse relever sur ce bien singulier pays, si près géographiquement de l'Europe, et si loin par les mœurs, que nos voyageurs habitèrent pendant deux ans pour la réussite des projets d'El Temin, étudiant l'arabe, s'habituant par des excursions aux chaleurs torrides du désert, s'appliquant à bien connaître et surtout à accomplir toutes les cérémonies du culte musulman, à porter, sans qu'on pût deviner leur nationalité, le costume des nomades du Sahara, se bronzant sous les ardeurs du climat. se préparant enfin par tous les moyens possibles à leur excursion à la cité des sables.

Troisième partie. La Cité Des Sables. — Le Secret D'El Temin.

Chapitre premier. La caravane.

Les deux années qui restaient encore à courir, à l'arrivée du docteur, pour que le délai fixé par El Temin fût écoulé, étaient accomplies. Ce dernier ne quittait presque plus la Maison-Carrée ; depuis plusieurs mois, il passait son temps en de longs conciliabules avec ses amis, le moment approchait de prendre une énergique décision ; tous les jours, Barthet pressait dans ce sens ; cette longue attente avait singulièrement assombri son

caractère.

— Mon cher ami, lui disait souvent El Temin, j'ai juré que nous reviendrions tous sains et saufs de cette folle expédition ne trouvez donc pas mauvais, que je mette tous les atouts dans mon jeu ; à quoi nous servirait de nous y jeter à l'aventure, nous y laisserions nos os, et votre serment ne serait pas accompli.

Le jeune homme se rendait d'ordinaire à cette argumentation pleine de sens, car il ne se faisait pas d'illusion sur le succès d'une expédition entreprise inconsidérément. Malgré cela, et bien que persuadé d'avance qu'il courait à une mort certaine, il y a longtemps, s'il eût été seul, qu'il fût parti pour Tombouctou.

Quant au docteur, il venait de passer les deux années les plus heureuses de sa vie ; il connaissait le Maroc sous toutes ses faces, et avait ajouté à sa moisson historique et ethnographique les études les plus complètes sur la flore et la faune du pays. Sous sa direction, le noble héritier des Barbosa était devenu un

préparateur naturaliste des plus acceptables, et, à son tour, Je majordome avait rendu son maître de première force sur la langue arabe. Depuis près d'un an, ils ne se servaient plus que de cet idiome pour leurs relations habituelles. Toute une partie du côté sud de la Maison-Carrée était adossée à des terre-pleins rapportés qui avaient formé autrefois des espèces de jardins suspendus ; le docteur avait fait relever les murs de soutènement, et était parvenu à rassembler dans un espace, relativement étroit, les plus belles essences du Maroc, celles surtout qui étaient caractéristiques de la contrée. On y remarquait l'opuntia vulgaris, très répandu sur toutes les côtes de l'Afrique septentrionale ; son fruit, que les Arabes nomment kermousen nasram, figue de chrétien, est très rafraîchissant ; le figuier, l'amandier, l'olivier, le rassoul, dont les corroyeurs marocains se servent pour préparer leurs admirables cuirs ; le thuya, le chanvre, qui produit le hachich ; le lotus aquatique, pour lequel il avait fait aménager une pièce d'eau spéciale ; le rhamnus lotus, espèce de jujubier qu'il avait été chercher dans les montagnes de l'Atlas ; le khobbaïza, que les

médecins arabes regardent comme souverain contre la fièvre ; l'el hendal ou coloquinte, qui provenait des côtes sablonneuses d'Agadir et de l'Oued-Noun ; le sournag de l'Atlas, auquel le docteur reconnut les propriétés calmantes les plus extraordinaires ; le terfez, dont les racines donnent d'énormes tubercules qui atteignent parfois la grosseur d'un melon d'eau et ressemblent à la patate ; le bubon gummiferum, qui fournit la gomme ammoniacale. L'euphorbium officinarum, dont le suc possède d'énergiques propriétés réactives ; le lawsonia inermis, vulgairement connu sous le nom de henné, dont les femmes arabes se servent pour donner à leurs pieds et à leurs mains une belle teinte orange ; le cèdre du Liban, plusieurs variétés de juniperus, de pinus, de chêne liège, de chêne à glands doux, dont les fruits ont le goût de la châtaigne et que l'on expédie en grandes quantités en Espagne, surtout pour les dames qui en sont très friandes ; le phœnix dactylifera ou palmier-dattier, le nekkla des Arabes, dont le fruit est d'une immense ressource pour les caravanes qui peuvent impunément en faire leur unique nourriture pendant de longs mois ; le

chamærops humilis, un des végétaux les plus utiles du Maroc. On le rencontre partout chemin faisant, les chameliers et les muletiers en arrachent les feuilles et en forment de longues tresses qui leur serviront de cordes, et aussi à fabriquer des paniers, des chapeaux ou des sacs pour le transport des grains. Et tout cela était entremêlé de corbeilles où toutes les fleurs les plus rares des cinq mondes s'épanouissaient en pleine terre.

Sa bibliothèque et son salon avaient été changés en véritable muséum, où se rencontraient empaillés dans leurs poses familières tous les animaux de la contrée, depuis le lion, l'ours, l'hyène, le chacal, le renard, le sanglier et un rhinocéros, seul de son espèce dans la collection, qu'il avait tué dans la province de Sous, en compagnie de chasseurs berbères, au milieu desquels il avait vécu cinq mois, jusqu'aux antilopes, cerfs, gazelles, singes et autruches du Sahara.

Les caméléons, les serpents, et en général tous les sauriens, y étaient représentés dans leurs multiples variétés, à côté des cigognes, de tous les échassiers,

goitreux et oiseaux de proie, dont le Maroc abonde.

— Hélas ! mon pauvre Joaquim, fit un matin le docteur, qui d'un air pensif inspectait toutes ses richesses ; il va falloir bientôt quitter tout cela.

— Que dites-vous, Excellence, répondit d'un ton surpris le brave Castillan, que son maître n'avait jamais pu habituer à employer une formule de politesse plus simple. Est-ce que vous voudriez quitter Tanger !... rentrer en France, peut-être ? N'espérez pas me laisser ici, le descendant des Barbosa est comme le lièvre ; il veut mourir là où il s'attache.

— Quoi, tu me suivrais, Joaquim ?

— Jusque dans les entrailles de la terre.

— Et si, en m'accompagnant, une mort certaine t'attendait ?

— Trop heureux de finir mes jours sous les yeux de Votre Excellence, et en lui faisant peut-être un rempart de mon corps... déclama le vieux Castillan de ce ton

mélodramatique qui, au moins chez les Espagnols, n'exclut pas le véritable courage.

Le docteur sourit.

— Oh ! je sais ce que c'est, reprit Joaquim ; vous vous souvenez de la procession des Hamdouchas, et de la belle retraite que j'ai exécutée sur le champ de bataille... Que voulez-vous ? Ç'a été plus fort que moi ; il me semblait déjà sentir les dents de ces fanatiques s'enfoncer dans mes chairs... brrr !... j'en tremble encore. Être mangé par un lion, c'est son métier, et s'il le fallait à toute force... mais être dévoré par ses semblables !

— Vous n'avez à craindre ni l'une ni l'autre de ces aventures... mais je suis heureux de savoir que je puis compter sur vous.

— Allons-nous de nouveau nous déguiser en Arabes nomades, et parcourir de nouveau l'Oued-Noun, le Tafilet ou l'Atlas ?

— Je l'ignore !

— Savez-vous, Excellence, que nous jouons gros jeu en nous faisant passer pour des Maures, au milieu de tous ces gens-là. Si nous avons été surpris, notamment quand nous avons l'audace d'aller faire nos prières dans les mosquées, nous aurions été mis en pièces heureusement que nous étions si bien dans notre rôle, que nous avons toujours été pris pour des musulmans.

— Avant peu, j'aurai du nouveau à t'apprendre, Joaquim, car je ne crois pas que nous soyons pour longtemps à Tanger.

— J'irai partout où il vous plaira de me conduire.

— Dites-moi, Joaquim, vous devez vous rappeler une conversation que nous avons eue, à mon arrivée ici, sur les allures mystérieuses des gens de la Maison-Carrée.

— Je m'en souviens parfaitement !

— N'avez-vous rien remarqué depuis ?

— Rien de particulier, tout ce qui aurait pu

sembler singulier ailleurs ayant toujours été ici la règle générale.

— M’Cougné et Yombi n’ont jamais rien laissé échapper devant vous sur les projets de leurs maîtres, ils ne vous ont pas parlé d’un long voyage que l’on devait faire ?

— Jamais !

— Ils ne vous ont enfin fait aucune confiance de quelque nature que ce soit ?

— Aucune... Vingt fois, après un mois ou deux d’absence des deux noirs seuls ou avec leurs maîtres, je leur demandai d’où ils venaient. M’Cougné m’a toujours répondu d’un ton sec : « je l’ignore ; » quant à Yombi, il m’accueillait invariablement avec un air narquois, en me disant : li pauvenoir ne pas bien palé fançais, li n’a pas bien comprend question. Quoi ça oulez faut dit à massa Temin[[Le pauvre noir ne parle pas bien le français, il ne comprend pas votre question, il faut demander ce que vous voulez savoir à mon maître Temin.]].

— C'est bien ! El Tamin sait choisir ses hommes ?

Le soir même de cet entretien, à la suite d'un long conseil, auquel le docteur ne fut admis qu'en dernier lieu, la date du départ fut fixée. El Temin lui-même, après l'examen le plus approfondi, n'avait pas trouvé une seule mesure à décréter, une seule précaution nouvelle à prendre. Barthet parlait l'arabe et soutenait des controverses sur le Coran comme un marabout ; il s'était même fait affilier à la secte des aisaouas, pendant un voyage au désert de Sous. El Temin entendait très bien l'idiome vulgaire des caravanes. Quant au docteur, c'était merveille de l'entendre parler avec Joaquim l'arabe et trois ou quatre dialectes du Sahara, qui étaient compris jusqu'à Tombouctou. Il avait une disposition si merveilleuse pour les langues, que depuis plus de six mois il pouvait aller impunément chez les Berbères, Schellocks ou Amazirgues, les Arabes ou les Maures ; tous, quand il avait revêtu leur costume national, le prenaient pour un compatriote. Le Niger, par où devait s'effectuer le retour, avait été sondé plus de cinq cent

milles au-dessus de Yaouri ; la saison des pluies avait seule forcé l'Yvonne à regagner la mer, mais M'Touaré, le capitaine, et Yombi se faisaient fort de conduire la goélette, qui sur lest ne calait pas plus de deux mètres d'eau, jusqu'aux environs de Tombouctou. Tout était donc prêt, et la prudence même voulait, puisque l'expédition était résolue, qu'on n'en différât pas plus longtemps l'exécution. M'Touaré et Yombi, appelés ce soir-là dans le conseil, renouvelèrent leurs déclarations, et les appuyèrent sur ce fait qu'ils avaient vu des couffas venant de Tombouctou, auxquelles il fallait un mouillage aussi profond qu'à l'Yvonne. Ils reçurent l'ordre de lever l'ancre le lendemain, et de se trouver, trois mois après jour pour jour, mouillés dans le Niger le plus près possible de Tombouctou. Recommandation leur fut faite, en remontant le fleuve, de combler de présents tous les petits rois et chefs riverains, et de s'en faire des amis pour le cas où la caravane serait poursuivie après avoir rejoint le navire. Yombi reçut de plus une mission spéciale et secrète.

L'Yvonne était armée de quatre obusiers et de six

canons à longue portée se chargeant par la culasse. On voit qu'elle pouvait se défendre au besoin. Elle emportait pour plus d'un million en marchandises, destinées à des cadeaux.

M'Cougéné restait avec la caravane. Lorsque Yombi, après avoir pris congé de ses maîtres, se retourna de son côté pour lui faire ses adieux, une émotion extraordinaire s'empara des deux noirs, leurs mains restèrent crispées l'une dans l'autre pendant quelques instants ; ils échangèrent un long regard, les deux vieux serviteurs s'étaient compris, et Yombi, tout en recommandant de veiller à la sûreté de leurs maîtres, laissa tomber ces mots qui firent tressaillir son ami : « Ambey de nagnon saitaton dowerey Iman. »

Ces quelques paroles, échangées par les deux noirs dans leur langue, faisaient sans doute allusion au véritable but du voyage qui allait commencer ; car, en les entendant, les yeux de Barthet se remplirent de larmes, et El Temin lui-même ne put parvenir à dissimuler son émotion.

Les deux Maures, qui avaient déjà été à Tombouctou avec une caravane de Schellocks, et qui remplissaient à la Maison-Carrée les emplois de maître d'hôtel et de cuisinier, furent ensuite mandés, et El Temin leur dit sans autre préambule :

— Dans huit jours, nous partons pour la grande ville du Djoliba, voulez-vous nous accompagner et nous servir de guides ?

Les deux Maures se regardèrent avec un étonnement voisin de la stupéfaction.

— Vous hésitez à répondre ?

— Non, maître, répondit l'un d'eux nommé Ben-Abda. Nous n'hésitons pas, mais comment toi, qui es puissant comme l'émir El-Moumenin, as-tu pu concevoir l'idée d'aller dans cette ville étrange, où la vie des véritables croyants n'est même pas en sûreté ?

— Que t'importe ? réponds à ma question.

— Nous irons à Tombouctou avec El Temin ;

seulement nous demanderons au maître d'aller porter à nos parents qui habitent l'Atlas, tout l'or que nous avons amassé ici, car nous ne les reverrons jamais.

— Pourquoi cela ?

— Parce que nous serons tous massacrés.

— Ne vois-tu aucun moyen de conjurer le danger de cette excursion ?

— Complètement, c'est impossible... cependant on pourrait la tenter, mais il ne faudrait pas pour cela t'y prendre huit jours d'avance seulement ; si toi et ta suite vous parliez tous l'arabe, si, comme les noirs que tu as ramenés des pays du sud, vous vous étiez faits musulmans sinon par la foi, mais tout au moins par les habitudes, si vous pouviez vous mêler à une caravane, alors je te dirais : Allons à la cité des sables, peut-être en reviendrons-nous mais en dehors de ces circonstances, je ne puis que me taire... ce serait te conduire à la mort... Tu es averti, sache maintenant que nous t'obéirons.

Pendant tout le temps que Ben-Abda avait parlé, la figure illuminée d'El Temin semblait dire au docteur, mais surtout à son ami : « Voyez comme j'avais raison de modérer votre impatience. »

— Ainsi c'est convenu, reprit El Temin en s'adressant aux deux Maures. Vous consentez à nous guider jusqu'à la cité des sables ?

— Nous n'avons qu'une parole.

— Voici le Coran, êtes-vous prêts à jurer ?

— Nous sommes prêts !

— Bien ! répétez avec moi les paroles suivantes :

« Au nom de celui qui est seul et unique Dieu, car il n'y a pas d'autre Dieu que lui ;

« Au nom de Mahomet qui est le seul prophète, car il n'y a pas d'autre prophète que lui ;

« Nous jurons d'accompagner et de guider vers Tombouctou El Temin et toute sa suite ; de leur être

fidèles, et de les défendre au prix de notre sang. Que cela soit sous peine de la damnation éternelle » !

Ben-Abda et son compagnon Ben-Chaouïa répétèrent ce serment mot pour mot, la main sur le livre sacré.

— Allah a entendu votre parole, répondit gravement El Temin. Maintenant voici la récompense qui vous est destinée, et il leur tendit à chacun un bon de cent mille francs sur les Solario-Perera. Vous ne pourrez le toucher, leur dit-il, que si nous revenons sains et saufs mais vous pouvez aller vous renseigner de suite auprès de ces banquiers, et vous verrez que cette somme, placée dès aujourd'hui en votre nom, vous sera acquise, capital et intérêts, le jour même que nous rentrerons à Tanger. Allez ! et jusqu'à nouvel ordre, continuez votre service ; surtout par un mot à âme qui vive de ce projet de voyage.

Les deux hommes se retirèrent en saluant gravement comme ils étaient entrés, la joie débordait dans leur cœur ; mais comme ils n'étaient pas esclaves, il eût été contraire à leur dignité de la laisser éclater devant

les étrangers.

Ils avaient à peine tourné les talons, qu'El Temin dit en souriant : Voilà deux gaillards qui sont prêts à se faire hacher pour nous, mais je me fie beaucoup plus, pour le retour dans le devoir, à la récompense qui les attend chez les Solario qu'au serment qu'ils ont prononcé sur le Coran.

Quand la séance fut levée, au moment où ils franchissaient le seuil des appartements d'El Temin, Barthet s'approcha de Charles Aubray et lui dit en lui prenant la main :

— Merci, docteur, du dévouement que vous apportez à une cause qui n'est pas la vôtre. Quand je pourrai parler, vous verrez qu'il est impossible de jouer sa vie pour un motif plus sacré.

Le lendemain, tous les noirs, sous la direction de M'Cougné, prenaient le chemin de Tafilet pour y acheter les chameaux nécessaires à la caravane et recevoir les différentes marchandises qu'El Temin allait faire

expédier, par l'entremise de ses correspondants juifs. Ces préparatifs faits à Tanger n'eussent pas passés inaperçus à Tafilet ; ils étaient naturels, car c'est de cette ville, à cheval sur la frontière du Maroc et du grand désert ,que toutes les caravanes partaient d'ordinaire pour le Soudan et Tombouctou.

Quand tout fut prêt, El Temin confia la garde de la Maison-Carrée à deux de ses esclaves du Congo, dont il connaissait l'incorruptible fidélité. Il leur remit un pli cacheté qui renfermait ses dernières volontés et celles de ses deux compagnons, en leur recommandant de le déposer aux mains du consul de France si deux années s'écoulaient sans qu'aucun d'eux ne fût de retour. Joaquim en fit autant, pour le cas où la terre d'Espagne recèlerait encore un héritier de la noble souche des Barbosa.

Parfaitement déguisés en Arabes du désert, les trois Européens, l'ex-majordome et les serviteurs maures dont ils s'étaient assurés le concours quittèrent par une belle nuit la Maison-Carrée. Nul à Tanger ne devait se

douter de leur départ et surtout du but qu'ils voulaient atteindre. Les deux gardes restés à la Kasbah devaient répandre le bruit qu'ils avaient traversé le détroit et s'étaient rendus en Europe pour plusieurs mois.

Les six voyageurs étaient admirablement montés : El Temin et ses deux compagnons sur de magnifiques chevaux arabes provenant des écuries du sultan, et qui avaient été payés au poids de l'or ; les deux Maures et Joaquim, sur des croisés de l'Atlas rebelles à la fatigue et sobres comme des chameaux.

La question de faire traverser à des chevaux cet immense désert, qui s'étend des frontières du Maroc aux rives du Niger, avait été agitée souvent depuis que le jour du départ était fixé ; les Maures, se basant sur ce fait que des caravanes entières mouraient de faim, souvent avec leurs chameaux, au milieu des sables, avaient à priori déclaré la chose impossible.

— Il faudrait avoir, dit Ben-Abda, un chameau pour porter les provisions de graine et d'eau pour chaque cheval, et encore de Tezakent à Tombouctou, comme il y

a quinze jours de marche sans rencontrer d'eau, il est à peu près certain qu'on sera forcé de les abandonner.

— Eh bien ! avait répondu El Temin qui tenait à son idée, nous aurons deux chameaux par animal s'il le faut, mais nous emmènerons nos six chevaux à Tombouctou.

Ce fait en lui-même ne paraissait pas avoir une importance bien grande, et comme on savait que le propriétaire de la Maison-Carrée ne revenait pas facilement sur une idée qui était arrêtée dans son esprit, nul n'insista pour le détourner de sa décision.

Lorsque la petite troupe eut descendu au pas la colline de la Kasbah, car elle était obligée de traverser toute la ville pour gagner le rivage, et de là la campagne. Charles Aubray se retourna et, apercevant la silhouette de la Maison-Carrée qui se découpait en plus sombre dans la nuit et dominait tout Tanger endormi, sentit une larme perler sous ses paupières. Adieu ! dit-il en lui-même, mes chères collections, mes manuscrits arabes amassés si péniblement ; adieu, mes doux loisirs scientifiques, peut-

être ne vous retrouverai-je jamais ! Puis, réfléchissant que les contrées qu'il allait traverser, encore inexplorées par la science, lui réservaient sans doute d'importantes compensations. qu'il était seul au monde, et se trouvait par conséquent dans la meilleure des situations, pour entreprendre un pareil voyage, il se raffermir sur sa selle en murmurant, comme le personnage antique *Alea jacta est !* et donnant de l'éperon dans les flancs de sa monture, il rejoignit la caravane qui l'avait dépassé de quelques centaines de mètres.

Les chevaux hennissaient doucement sous la fraîcheur de la brise qui arrivait de la mer, impatients de l'allure qu'on leur imposait, ils ne demandaient qu'à dévorer l'espace. Dès qu'ils eurent franchi les portes de la ville, El Temin ramena son burnous, le maintint à la manière arabe avec quelques tours de cordes en poil de chameau pour l'empêcher de flotter au vent, et, se penchant sur le cou de sa monture, fit entendre un sifflement prolongé. À cette note bien connue, les nobles bêtes, qui semblaient n'attendre que ce signal, s'élançèrent dans la plaine qui s'étendait à perte de vue

devant elles, dans la direction de Fez, les Arabes tenant la tête et les poulains de l'Atlas courant dans leurs pas. Peu à peu, s'échauffant à ce jeu, leur allure augmenta graduellement de vitesse, et celui qui les aurait vues passer comme un ouragan dans la nuit aurait cru assister à la course fantastique de la ballade des chasseurs trépassés poursuivant le cheval fantôme.

Ils couraient ainsi depuis plusieurs heures, lorsque le ciel commença à blanchir du côté de l'Orient ; puis, l'aurore dissipant le crépuscule, le premier rayon de soleil illumina le ciel dans la direction de l'Atlas, dont les cimes neigeuses se teignirent immédiatement de pourpre et d'or.

— Halte et pied à terre, fit la voix mâle d'El Temin en arabe.

Tout le monde obéit, et avant que les Maures, qui se demandaient déjà avec inquiétude si on allait leur laisser le temps de faire leur prière, fussent revenus de leur surprise, ils entendirent Barthet, qui du reste avait revêtu le costume des marabouts, entonner du ton

nasillard des santons des mosquées, la célèbre invocation :

— Allah ! Allah roussoul Allah, etc. Dieu est Dieu, il n’y a d’autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète...

La prière finie, El Temin et ses compagnons s’écartèrent chacun de leur côté, pour faire leurs ablutions avec le sable fin de la route, ainsi qu’il est dit dans le Coran, lorsque le voyageur ne trouve pas d’eau à sa portée, et ils ne rejoignirent leurs montures qu’après avoir satisfait à toutes les prescriptions du Prophète.

— Maîtres ! firent les deux Maures au comble du ravissement... vous avez ouvert les yeux à la sainte lumière qui vient de la Mecque, vous avez embrassé l’islam, nous pouvons aller à la grande ville du Djoliba.

— Sachez maintenant, leur dit El Temin, que nul ne doit jamais se douter que nous ne sommes pas nés sur la terre d’Afrique. Nous allons diviser notre troupe ici, pour ne pas exciter aussi fortement l’attention dans les

villes que nous allons traverser. Vous ! fit-il en désignant les deux Maures, vous allez vous rendre en droite ligne à Tafilet, où nous serons quarante-huit heures après vous ; en arrivant vous direz à M'Cougné d'activer les préparatifs du départ, car nous nous mettrons en route sur-le-champ.

Les deux hommes remontèrent à cheval, et abandonnant le littoral pour prendre un chemin plus direct, disparaissaient quelques instants après derrière un bois d'oliviers.

— Nous pouvons aller de l'avant, fit El Temin satisfait ; l'expérience a réussi au gré de nos désirs, et nul sous le haïk du nomade, avec nos fronts bronzés et nos barbes incultes, ne pourra nous prendre pour des infidèles. N'oublions pas surtout, recommandation importante entre toutes, de ne plus nous servir entre nous que de la langue arabe. Un mot encore. Maintenant que les Maures ne sont plus là, je puis vous dire pourquoi j'ai tant insisté pour que nous emmenions nos chevaux. Si nous sommes découverts, avant ou après

l'accomplissement du projet qui nous conduit à Tombouctou, nous n'aurons de salut possible que dans la vitesse de ces animaux qui, en trois ou quatre heures, pourront nous conduire au mouillage de l'Yvonne.

— Je ne me suis jamais permis, fit alors le docteur, la moindre question sur vos desseins ; il en est une cependant que je voudrais bien vous adresser, car il y a longtemps qu'elle me met martel en tête.

— Voyons la question, mon cher docteur ; vous pouvez être assuré que j'y répondrai dans la limite du possible.

— Nous allons dans cette capitale mystérieuse de la Nigritie centrale, dans laquelle jusqu'à ce jour un seul Européen, notre compatriote Caillé, a pu pénétrer, et nous n'y allons pas simplement pour la visiter, mais dans un but qui, quoique inconnu de moi, j'ai pu m'en rendre compte à vos conversations, doublait au moins les dangers de cette excursion. Eh bien ! voici le point sur lequel je vous demande de me répondre : Êtes-vous bien sûrs que la route du grand désert soit la meilleure qu'on

puisse prendre ?

— Il n'y a que deux voies suivies par les caravanes : celle qui part de Tafilet, suit les ramifications de l'Atlas le plus longtemps possible, et ne pénètre dans la partie désolée du Sahara qu'à la dernière extrémité, et celle qui, de l'Oued-Noun, entre immédiatement dans le désert et le traverse dans toute sa longueur. Nous avons choisi la première, car c'est celle qui nous permettra de renouveler plus souvent notre provision de graines, de fruits et d'eau.

— Votre observation est très juste, en partant du Maroc ; mais pourquoi ne serions-nous pas partis par le Niger, à bord de l'Yvonne, puisque dans trois ou quatre heures nous pouvons être de Tombouctou au navire ? il suit de là que, dans le même laps de temps, nous aurions pu arriver du navire à la Cité des Sables.

El Temin sourit.

— Et vous avez pu croire, docteur, que cette pensée ne m'est jamais venue à l'esprit, depuis quatre ans

que je prépare cette expédition ; détrompez-vous ; mais je ne m'y suis jamais arrêté, elle était impraticable. Retenez bien ce que je vous ai dit souvent une mort inévitable nous attend, si notre qualité d'Européens est seulement soupçonnée. Comment voulez-vous que nous puissions cacher notre qualité en remontant le Niger avec une goélette à vapeur. L'arrivée d'un pareil navire dans les eaux de Tombouctou serait un événement. Nous ne risquerions peut-être pas grand'chose à bord de l'Yvonne ; car, à la moindre marque d'hostilité, nous pourrions en toute hâte redescendre le fleuve, c'est même ce que nous serons obligés de faire, si notre expédition réussit mais, dans l'hypothèse que je viens d'exposer, à quoi nous aurait servi d'avoir pu remonter le Niger, puisque nous n'aurions pas atteint Tombouctou, et que, même en l'atteignant, notre qualité d'Européens nous aurait forcés de lever l'ancre au plus tôt.

— Sans compter, intervint Barthet, que la cité des sables n'est point sur le Niger, et qu'elle est située à près de quinze milles de Kabra qui lui sert de port ; c'est par là que je suis arrivé il y a cinq ans, et c'est ce qui a fait

échouer complètement l'entreprise. Il n'y a pas d'autre chemin à tenter que celui du désert.

— Excusez-moi, mes amis, d'avoir pu mettre en doute votre prudence et votre expérience, fit alors le docteur ; aussi bien, ajouta-t-il en souriant, je me mêle là de choses qui ne me regardent absolument pas.

Les trois voyageurs, suivis de Joaquim, reprirent la direction de Fez, où ils arrivaient dans la soirée, un peu après le coucher du soleil.

Fez est une des plus anciennes villes du Maroc ; l'empereur y séjourne souvent, et elle est considérée comme ville sainte par tous les musulmans. Elle fut fondée, dit-on, environ l'an 800 de notre ère, par le calife Ben-Edris. Sa situation, au fond d'un entonnoir formé par les ramifications de l'Atlas, la met à l'abri des vents du nord. Aussi a-t-elle été adoptée par les sultans pour leur résidence d'hiver. Fort peuplée autrefois, elle ne compte guère aujourd'hui plus de trente à quarante mille habitants. Ses maisons sont toutes construites en briques rouges et très élevées ; elles avancent sur la rue, au

premier étage, et se trouvent généralement unies à celles qui leur font face dans la même rue, par des galeries qui vont d'une terrasse à une autre, ainsi que par de hautes murailles qui barrent toute la rue en de certains endroits. Ces murailles sont percées d'espèces de poternes ogivales que l'on ferme pendant la nuit, ce qui fait que les différents quartiers de la même ville, séparés ainsi les uns des autres, ne peuvent, après l'heure fixée pour la clôture, communiquer entre eux. Chacune de ces maisons possède la même disposition, à peu de chose près, que la Maison-Carrée : cour intérieure, entourée de colonnes qui soutiennent plusieurs étages, de vérandas, sous lesquelles s'ouvrent les portes qui donnent accès dans les appartements ; tout cela est surmonté d'une terrasse ; c'est le type uniforme adopté pour les habitations dans cette partie de l'Afrique. Il n'y a de différence pour celles des pauvres et des riches que dans la grandeur et l'ornementation ; ici se trouvent de simples briques cuites, là on met du marbre ; ici on se contente d'arabesques figurées avec des couleurs à la détrempe, là on veut des arabesques en relief, plaquées d'or et

d'argent.

Fez renferme près de trois cents mosquées, car presque toutes les familles riches font construire la leur, mais il n'y en a que trois ou quatre où l'on récite solennellement le Kothba qui est le Domine salvum de l'islamisme. Elle a lieu le vendredi, avant la prière solennelle on prie d'abord pour Mahomet, sa famille, ses compagnons et les quatre premiers califes, puis pour le sultan régnant, qui est considéré comme le prince des croyants.

La mosquée qui attire le plus d'adorateurs est celle de Ben-Edris, le fondateur de Fez ; au centre même, près de la niche où se place l'iman pour diriger la prière, se trouve le tombeau du calife. Ce sanctuaire, le plus vénéré de tout l'empire, jouit du droit d'asile, et tout criminel y est tellement en sûreté que nul n'oserait l'en arracher, même sur l'ordre de l'empereur.

Le palais du sultan n'a rien de remarquable, et plusieurs de ses parties sont à demi ruinées.

Les voyageurs passèrent la nuit dans un fondouc, sorte de caravansérail, où, moyennant quelques sequins de cuivre, on trouve une place pour son cheval et une natte à côté de lui pour se reposer. Joaquim, chargé de pourvoir au souper, rapporta du bazar un immense plat de couscoussou et de mouton rôti, auquel chacun fit honneur. El Temin et ses deux compagnons s'étaient depuis longtemps, par de fréquentes excursions, habitués à la vie arabe. Pendant toute la nuit, ils furent sous le coup d'une émotion facile à comprendre ; ils devaient, en effet, au lever du soleil, renouveler, devant deux ou trois cents musulmans de toutes provenances, l'expérience de la veille, et ils jouaient gros jeu ; car, s'ils étaient surpris à parodier ainsi les saintes prescriptions du Coran, ils étaient sûrs d'être mis en pièces avant même que la police indigène ait eu le temps d'intervenir. Tout, heureusement, se passa comme la première fois, bien que les témoins fussent plus nombreux, et Barthet, qui ne voulait pas braver le péril à demi, aux premières lueurs du jour entonna, malgré la présence d'une vingtaine d'imans et de marabouts, l'appel à la prière...

Immédiatement tous les assistants se jetèrent à genoux, la face tournée dans la direction de la Mecque, et le jeune homme entonna l'invocation solennelle, qu'il put terminer au milieu du plus religieux silence, sans avoir éveillé aucun soupçon. Tout le monde l'avait pris pour un véritable santon. Sur un signe imperceptible d'El Temin, qui devait jusqu'à la fin du voyage être obéi comme un chef incontesté, la petite troupe se retrouva à cheval et se dirigea vers la campagne à travers l'inextricable dédale des rues.

— Je commence à croire, fit El Temin lorsqu'ils se retrouvèrent entre eux, que nous arriverons sains et saufs à Tombouctou.

De Fez ils se dirigèrent sur Rabat, où ils devaient s'aboucher avec un vieux juif, Éléazarben-Iakoub, correspondant des Solario, qui avait habité longtemps Tombouctou et y avait encore des parents. Cette ville, beaucoup plus importante que la précédente, est située sur l'Océan et possède un commerce d'une certaine importance. Ses habitants sont actifs, industriels, et

exportent, sur les côtes d'Espagne, de grandes quantités de dattes, de figues sèches et de marocain gaufré, couvert d'arabesques et tout préparé pour servir de tentures chez les riches habitants de l'Andalousie, qui ont encore conservé les mœurs arabes dans l'ornementation de leurs maisons.

Rabat fut le séjour favori du calife El Mansour, qui y fit construire les plus beaux aqueducs de l'empire, un château fort et des remparts avec magasins à l'épreuve de la bombe.

Les voyageurs firent de bonne heure leur entrée dans, la ville. El Temin attendit que la meure du vieil Eléazar-ben-Iakoub ; nuit fût complète pour se glisser dans la de il y resta jusqu'à une heure assez avancée et acquit, une fois de plus, la conviction que leur téméraire projet comptait peu de chances de réussite. Benlakoub lui remit une traite de cinq cent mille piastres fortes, environ deux millions et demi, sur ses coreligionnaires de Tombouctou, suivant avis qu'il avait reçu des Solario-Pereira ; et un petit morceau de cuivre triangulaire, sur

lequel étaient gravées des lettres hébraïques entrelacées, en lui disant : avec ce talisman, les Israélites du Niger feront pour vous tout ce qu'il leur sera possible de faire sans se compromettre. Les deux millions cinq cent mille francs étaient payables en marchandises de négociation facile dans la Nigritie.

En quittant cette ville, la petite troupe brûla Maroc, qui fut autrefois une des cités les plus importantes de cette partie de l'Afrique, mais qui tombe en ruines aujourd'hui, et se dirigea en droite ligne sur l'Atlas ; six jours après, elle faisait son entrée à Tafilet, et pouvait apercevoir au loin le soleil couchant qui faisait miroiter ses rayons sur les sables du grand désert.

***Chapitre II. Le Départ. — La route du désert.
— De Tanger à Tafilet.***

— Maître, tout est prêt, telle fut la parole par laquelle M'Cougné salua El Temin à son arrivée.

— Combien as-tu de chameaux pour porter les marchandises ? lui demanda immédiatement ce dernier.

— Dix-sept.

— La charge de chacun est-elle préparée ?

— Depuis hier, chaque animal est couché à côté de son foin et prêt à partir.

— Combien as-tu de chameaux pour nos provisions et celles des chevaux ?

— Onze.

— Penses-tu que cela soit suffisant ?

— Ils peuvent porter chacun cinq cents livres de farine, cent livres de fruits secs et deux outres de cinquante litres d'eau.

— Sais-tu que nous avons des étapes de quinze jours, sans rencontrer le moindre puits, du sable, toujours du sable ?

— Mes onze chameaux, chargés modérément, peuvent donner de la nourriture, pendant deux mois, à vingt personnes et six chevaux, à condition qu'on fasse brouter ces derniers partout où l'alfa percera un peu le sable, et de l'eau pendant vingt-cinq jours.

— C'est bien, nous partirons demain au lever du soleil, après la prière.

Le docteur qui entendit ces derniers mots ne put s'empêcher de dire en souriant :

— Nous sommes donc devenus de véritables sectateurs du Prophète ?

— Mon cher ami , répondit froidement El Temin, il faut vous déshabituer de ces manières de parler, si vous ne voulez un jour ou l'autre nous faire assommer ou couper le cou dans un douar arabe.

Tafilet, tête de ligne de l'expédition qu'allaient entreprendre nos voyageurs, est une ville singulière ; au milieu des luttes intestines qui n'ont cessé de déchirer le Maroc, chaque fois qu'un prince succédait à un autre par la force, il exilait toute la famille de ce dernier dans la province de Tafilet, et c'est ainsi que fut fondée la ville de ce nom ; les seuls enfants de Mouley-Ismaïl qui y furent relégués dépassaient le chiffre de onze cents, tant blancs que noirs.

Quarante branches différentes se rattachant toutes au sang des califes y sont établies ; leurs membres, sous l'autorité du plus ancien, habitent des agglomérations de maisons séparées d'après leur descendance, et Tafilet a reçu en raison de cette circonstance le nom d'Al-

Coussour, c'est-à-dire la ville des palais. Tous les chefs de famille ont leurs terres, qui s'enrichissent constamment des concessions que leur font presque tous les empereurs à leur arrivée au trône comme don de joyeux avènement.

Ces descendants des chérifs dépassent le chiffre de cinquante mille aujourd'hui ; aussi le sultan, qui pourrait craindre quelques vellétés d'ambition chez ces gens qui ont la prétention d'appartenir tous à la lignée du Prophète, entretient-il au milieu d'eux un corps de troupe assez important, commandé par un kaïd, chargé spécialement de la surveillance de ces exilés, et qui est généralement un homme éprouvé sur qui l'empereur peut compter.

Une foule de cours d'eau arrosent cette province et lui donnent une rare fertilité. Toutes les variétés du dattier y sont cultivées, et cinquante livres de leurs fruits n'y valent pas plus de cinq centimes de notre monnaie.

Le blé, Forge, le maïs, le riz y viennent en abondance, et les voyageurs purent en faire de grandes

provisions ; les dattes surtout, cette ressource du désert qui permet aux caravanes de se maintenir en santé pendant de longs mois au milieu des sables qu' incendie un soleil tropical, ne furent pas oubliées.

Le docteur, qui commençait ses fonctions de directeur de la santé, en fit charger quatre chameaux.

Le lendemain, à l'heure fixée, la caravane, avec sa file imposante de vingt-huit chameaux, prit la direction du désert, en tirant un peu sur l'ouest où se rencontrent le plus grand nombre d'oasis habitées. Les habitants de Tafilet, à qui nos voyageurs avaient fait de nombreux achats et qui croyaient avoir affaire à de fidèles croyants, les accompagnèrent de leurs prières et de leurs vœux.

Le Maure Ben-Abda, monté sur le chameau de tête, conduisait la marche que fermait son camarade Ben-Chaouïa. Sur le derrière de ces animaux, à quinze pas en arrière, les trois Européens et Joaquim suivaient en réglant le pas de leurs montures sur celui des chameaux ; tandis que les nègres de l'expédition, au nombre de dix, conduits par M'Cougné, marchaient à pied à côté des

animaux dont ils avaient la surveillance. Un d'entre eux conduisait en laisse les deux poulains de l'Atlas que les deux Maures avaient montés jusqu'à Tafilet, et qui, libres de leurs cavaliers, devaient suppléer en cas de fatigue ou d'accident aux montures d'El Temin et de ses compagnons.

En cinq jours de marche la caravane arrivait sur les bords du Dotz, rivière qui coule au milieu de vastes plaines entourées de collines sablonneuses qui formaient autrefois la limite du royaume de Sous. Cette contrée n'est plus aujourd'hui qu'une province du Maroc. Elle est habitée par des Berbères qui campent sous la tente comme les Arabes, et ne sont soumis qu'à leurs cheiks qui payent tribut au sultan, selon leur bon plaisir. Le pays, mi-partie plaine et montagne, est encore assez fertile, car il est arrosé et partout où se rencontre l'eau le sable devient terre végétale.

Les voyageurs réparèrent en ce lieu les brèches en orge, riz, dattes, etc. faites à leurs provisions, et pendant la journée de halte qu'ils firent, se procurèrent les

douceurs d'un énorme pilau, au mouton rôti, confectionné par les soins du Maure Ben-Chaouïa, cuisinier de la Maison-Carrée, et qu'El Temin n'avait pas adjoint à la caravane sans motifs.

Jusqu'à leur entrée dans le véritable Sahara, la marche des voyageurs devait être d'une heureuse monotonie, et présenter peu de dangers ; ils allaient d'un village à un autre, d'une oasis à la plus prochaine oasis, campant tantôt chez les Schellocks, tantôt chez les Berbères qui sont établis tout le long de la bordure du Sahara, et ont pénétré même dans le grand désert, partout où peuvent pousser un brin d'herbe et un dattier.

Il est intéressant cependant de suivre leur itinéraire tracé par Abda.

C'est ainsi qu'ils allèrent en quatre jours du pays de Dotz à celui de Werzazat ; de Werzazat en sept jours de marche à Zenagha ; de Zenagha à Zaghmouzun en trois jours ; de Zaghmouzun à Garb-el-Sous en quatre jours ; du fleuve Ras-el-Ouad, limite du Garb-el-Sous, à Mizighina en cinq jours ; de là à Taroudant en un jour.

De Taroudant, où la caravane se reposa trois jours, elle se rendit à Ait-Wedrim en sept jours ; de Ait-Wedrim, en passant par Toucribt, AitBrahim, Stouka, Ait-Sougham, Ait-Belfa, AitSemlad, Ait-Amhed, Tabident, Taghzut, Temsit, Tillin, Theala, Ida-Ougbar, Ait-Souab, Argizel et Ait-Oumanoudy, elle arriva en vingtneuf jours à Tezaghalt, grande ville peuplée par des émigrants schellocks, où El Temin décida qu'on se reposerait pendant une semaine.

Tezaghalt est une petite république gouvernée par quarante chefs qu'on élit tous les ans. Sur son territoire se trouvent plusieurs mines de cuivre que ses habitants exploitent avec leurs produits, ils fabriquent de grandes quantités de vases et ustensiles de ménage très prisés dans tout le Sahara, et qui sont à Tombouctou et dans la Nigritie orientale les meilleures marchandises d'échange. Il se frappe aussi là une monnaie qui est la seule que les Arabes nomades consentent à accepter.

El Temin fit une abondante provision de ces produits, et échangea une assez forte somme pour cette

monnaie de cuivre.

Les chameaux reçurent autant de provisions qu'ils purent en porter, les outres furent vidées et remplies d'eau fraîche ; car on allait être au moins huit jours sans pouvoir la renouveler, et la caravane tournant brusquement à l'est s'enfonça résolument dans le Sahara qu'elle n'avait fait que côtoyer jusqu'à ce jour.

Le véritable voyage, avec ses imprévus et ses mystérieux dangers, commençait.

Le soir, comme on campait sur le sable, El Temin réunit les voyageurs en conseil autour de lui ; avant de pénétrer plus avant dans le désert, il était nécessaire, dans l'intérêt de tous, d'imposer à chacun la plus sévère discipline ; le moindre ferment de discorde dans ces vastes plaines désolées, hantées seulement par des maraudeurs arabes qui massacrent tout, amis ou ennemis, pouvait faire non-seulement échouer l'entreprise, mais encore causer la perte de toute la caravane. Dans ces circonstances solennelles, une seule pénalité fut admise, la mort, en la circonscrivant aux deux cas suivants :

1° Refus absolu d'obéissance aux ordres du chef ;

2° Vol d'eau et des provisions de bouche en dehors de la ration ordinaire de chaque homme.

Il fallait en effet prévoir le moment où on pourrait avoir à défendre, contre des hommes aigris de privations, les derniers approvisionnements de la caravane.

Et pour l'application de cet arrêté draconien, aucune différence ne fut faite entre Européens et indigènes, entre les hommes libres et les esclaves noirs du Congo.

— Ben-Chaouïa, fit alors El Temin, dans combien de jours serons-nous en vue de Tombouctou ?

— En vingt-cinq jours de marche, nous pouvons camper sous les murs de la cité des sables, émir en nasran (chef des Européens).

— Y a-t-il dans cette ville quelque monument qu'on puisse apercevoir de loin ?

— Il y a la mosquée de Mousa-Suleiman.

— C'est bien ! Si le vingt-cinquième jour, à dater d'aujourd'hui, nous apercevons les minarets de cette mosquée se détacher au-dessus de la plaine sablonneuse sans qu'un seul de nos animaux soit mort, sans qu'un seul de nous manque à l'appel, je double la récompense que je t'ai promise, ainsi qu'à ton compagnon. Maintenant, si Ben-Abda ou toi éprouvez la moindre appréhension, il est encore temps de revenir sur votre acceptation. Choisissez un chameau avec les marchandises dont il est chargé, je vous les donne en retour de la peine que vous avez eu de nous conduire ici, et retournez au Maroc.

— Ben-Chaouïa a juré sur le Coran, répondit le Maure dont les yeux s'allumèrent au souvenir de la somme énorme déposée pour lui chez les Solario, et il tiendra son serment.

— Ben-Abda peut mourir sur la bahar-billa ma (mer sans eau), fit sentencieusement son compagnon. Il n'a qu'une parole.

— Et vous, Joaquim ? fit alors le chef en se retournant vers l'Espagnol, vous êtes le seul à qui nous n'ayons rien promis, et cependant vous nous suivez de plein cœur, je dois vous donner un semblable avertissement si vous ne tenez pas à affronter les périls et fatigues qui nous attendent, retournez à Tanger, vous garderez la Maison-Carrée, pendant notre absence, avec les deux noirs que j'y ai laissés.

— Excellence ! répondit le digne Castillan, en se campant le poing sur la hanche comme un héros de mélodrame, et tout heureux de trouver l'occasion de placer une de ses histoires, un de mes nobles aïeux, don Fernand Barbosa y Sombrero, huitième du nom, se trouvait au lit, grelottant sous la fièvre, lorsque le grand Gonzalve donna l'assaut à Cordoue. Ce dernier voulut dissuader son ami de prendre part à la lutte, mais mon aïeul revêtit son armure, et s'élançant dans la mêlée, se fit tuer le premier sur la brèche. Voilà comment on meurt dans la famille des Barbosa.

— Je n'insiste pas, Joaquim, et je puis vous

promettre que la récompense sera à la hauteur du dévouement.

— Je n'ai pas la prétention de refuser les souvenirs que Votre Excellence voudra bien me donner, c'était le majordome qui reprenait le dessus et venait rappeler à l'héritier des Barbosa qu'il ne fallait pas tout à fait dédaigner la valeur de ces biens périssables.

— C'est bien ! fit alors El Temin en donnant le signal du repos (ils allaient passer cette première nuit en face du désert) ; je crois que nous pouvons aller de l'avant maintenant, mais le premier qui recule, je lui brûle la cervelle.

Dans tous ces conciliabules, s'il n'avait jamais été question des dix noirs qui, armés jusqu'aux dents, veillaient à la sûreté générale et étaient destinés à en imposer surtout aux Arabes nomades, c'est qu'on pouvait se reposer sur leur aveugle dévouement ; il y avait plus de quinze ans qu'ils étaient attachés à la personne d'El Temin, et ils se seraient fait tuer sur un signe de lui sans la moindre hésitation ; ces braves gens ne se seraient

même pas permis de lui demander pourquoi.

Chose étrange, on eût dit qu'en dehors des besoins naturels de l'existence, de la vie animale en un mot, ces noirs ne pensaient que par le cerveau de leur maître. Ainsi, quand il leur avait ordonné d'abandonner leurs croyances fétichistes du centre Afrique pour embrasser la religion de Mahomet, ces naïves têtes crépues s'étaient dit entre elles : Voyez comme Massa Temin est bon ; il nous a trouvé un Dieu qui est bien plus puissant que tous les nôtres ; puisqu'il ne partage son ciel avec aucun autre, il nous protégera bien mieux que les fétiches. Et ils s'étaient faits musulmans de bon cœur ; leur maître s'était bien gardé de faire connaître les raisons qui l'avaient fait agir, car il entraînait dans ses projets que ses esclaves noirs devinssent de fervents sectateurs de l'Islam. Il comptait beaucoup sur eux également pour être promptement renseigné sur tout ce qui pouvait toucher à leur sûreté pendant leur séjour à Tombouctou, comme aussi pour remplir un des principaux rôles dans le drame qui allait se jouer dans cette ville.

Sur le soir, lorsque les voyageurs s'endormirent dans leurs tentes en poil de chameau, bercés par les hurlements sinistres des chacals et des hyènes qui venaient rôder près du campement, El Temin, en récapitulant dans son esprit toutes les précautions qu'il accumulait depuis quatre ans autour de cette expédition, put se rendre de nouveau cette justice qu'il n'avait rien oublié... Puis, se roulant dans sa couverture, il laissa échapper ces mots, dans un des dialectes de la Nigritie :

— Ngnalah Ikolossey ! que Dieu nous garde !

— Ndégam, Naïka, ainsi soit ! répondit le docteur, qui, lui aussi, avant de s'endormir, avait laissé son esprit errer sur les mêmes pensées.

Chapitre III. Une surprise. — Le Sahara.

***— Les puits sans eau. — Terrible
aventure. — Sauvés.***

Au milieu de la nuit, le docteur fut réveillé par une impression étrange, il lui semblait qu'il avait éprouvé sur la main comme une sensation produite par la langue d'un animal ; mais ayant allongé le bras autour de lui et écouté avec la plus grande attention, sans que rien soit venu donner un corps à ses appréhensions, il se crut le jouet d'un rêve et ne tarda pas à se rendormir. Tout à coup un bruit de voix, auquel se mêlait le hurlement plaintif d'un chien, le fit tressaillir.

— Emmenez-le à cinquante pas de là, disait El Temin d'un ton qui n'admettait pas de réplique, et

qu'un coup de pistolet nous en débarrasse !

Le docteur s'élança au-dehors. C'était de son chien qu'il s'agissait.

— Fox ! mon pauvre vieux Fox, s'écria-t-il éperdu en voyant un des noirs qui lui avait passé une corde au cou et se préparait à l'entraîner ; comment te trouves-tu là, moi qui t'avais laissé à la garde des noirs de la Maison-Carrée ?

— C'est bien simple ! fit El Temin, visiblement contrarié par cet incident on ne l'aura pas tenu à l'attache assez longtemps, et il en a profité pour s'échapper et suivre notre piste ; l'intelligence de cette race est extraordinaire, mais j'en suis fâché pour lui, il faut qu'il meure !

— Vous ne ferez pas cela, El Temin ! fit le docteur ému jusqu'aux larmes ; vous ne savez donc pas qu'il a été pendant trois ans le seul compagnon de ma misère ?

— Emmène-le ! fit El Temin au noir, en détournant pour toute la réponse tête.

— El Temin ? supplia le docteur.

— Il ferait infailliblement manquer notre expédition. Qu'on exécute mes ordres !

Plus prompt que l'éclair, le docteur arracha la corde des mains du nègre et délivra son chien.

— Une rébellion ! fit le chef les sourcils froncés et armant son revolver.

— Vous êtes maître de tirer, vous nous tuerez tous les deux, mais je n'abandonnerai pas mon chien... écoutez-moi, El Temin !

— Croyez-vous donc, répondit le chef, que j'aurai pendant quatre ans sacrifié mes jours et mes nuits au succès de la plus sainte des causes pour que la vie d'un homme puisse me faire faiblir et il fit un pas dans la direction du docteur, en le mettant en joue.

— Arrêtez ! fit alors Barthet, qui jusqu'à ce moment avait assisté à la scène sans faire un seul geste ni prononcer un mot.

— Quoi, vous aussi, Barthet. Si nous débutons de cette façon, il était bien inutile de quitter le Maroc !...

— El Temin, répondit le jeune homme d'un ton résolu : que nous allions, par dévouement à... à mon serment, au-devant de périls qui peuvent être fatals à plusieurs d'entre nous, soit ! Chacun court au danger, et le docteur, comme nous, de sa libre volonté ; mais s'il devait y avoir dans cette aventure mort d'homme pour de pareils motifs, j'aimerais mieux y renoncer, je vous le jure. Écoutez donc le docteur, puisqu'il vous en prie !

— Soit ! dit le chef en abaissant son revolver.

— Dites-moi ? El Temin... en quoi mon pauvre compagnon peut-il faire manquer votre expédition ?

— Il peut, à de certains moments, donner l'éveil et déceler notre présence... Je ne puis vous en dire

davantage.

— Si ce n'est que cela, tranquillisez-vous. Voyez donc quelle extraordinaire preuve d'intelligence il vient de donner en nous rejoignant après quarante jours de marche ; il est vrai qu'il a dû faire le trajet en dix fois moins de temps que nous. Sa fidélité doit intercéder d'autant mieux pour lui, que je puis vous affirmer qu'il ne sera jamais une gêne pour la caravane ; d'un signe, d'un geste, je le ferai rester des jours entiers immobile, et il décèlera bien moins notre présence que les chevaux et les chameaux que nous emmenons avec nous.

— Mais ne craignez-vous pas par exemple, si nous étions obligés de laisser en arrière le gros de la troupe pour une expédition particulière, qu'il nous suivît malgré nous ?

— Je n'aurai qu'à déposer ma valise ou tout autre objet m'appartenant dans le lieu où s'arrêterait la caravane, en lui ordonnant de se coucher à côté et de n'en bouger jusqu'à mon retour, je puis vous affirmer sur l'honneur qu'il m'obéirait ; au surplus, si pareil cas

venait à se présenter, je le mettrais en laisse pour plus de sûreté et l'attacherais soit à la selle d'un cheval, soit au bât d'un chameau.

Pendant tout le temps que dura ce colloque, la pauvre bête, assise sur le sable, ne fit que regarder tantôt son maître, tantôt celui qui lui donnait la réplique on eût juré qu'il comprenait que son sort se jouait en ce moment.

— Allons ! fit El Temin, dont la brusque nature cachait cependant une rare sensibilité puisqu'il le faut, acceptons de bon cœur ce nouveau compagnon ; mais je vous avoue que je n'avais pas compté sur lui. Docteur, voici ma main, et excusez un moment de colère dont vous ne pourrez bien apprécier la cause que plus tard. Voyez-vous, dans les entreprises de cette nature, tout est perdu si le chef ne maintient pas une discipline de fer dans la troupe. Que ferai-je demain si un des deux Maures, témoins de cette scène, refusait lui aussi de m'obéir ?

— Ils n'auront rien compris ni l'un ni l'autre à la

scène qui vient de se passer ; car, sous le coup de l'émotion, j'ai oublié l'arabe pour vous parler français. Vous m'avez répondu dans la même langue, et l'on peut faire répandre le bruit par Joaquim que votre revolver était dirigé sur le chien et non sur moi, et que vous avez cédé à mes supplications.

— Enfin, tout est fini ! Dieu veuille que je n'aie pas à me repentir de cet acte de faiblesse.

— Je vous ai dit que je répondais de lui ; je suis assuré qu'il ne sera ni une charge ni un embarras pour nous, peut-être même nous rendra-t-il des services.

Le soleil était déjà levé depuis quelque temps déjà, lorsque la caravane reprit sa marche ; devant elle s'ouvrait cette plaine immense et désolée que les Arabes, dans leur langage imagé, ont appelé la mer sans eau, et qui part des côtes que baigne l'océan Atlantique pour aller finir aux rives de l'Égypte et de la Nubie. Là vivent de nombreuses tribus, de race sémitique pour la plupart, qui, réfractaires à la civilisation, impatientes de tout joug social, se sont retirées derrière ce vaste boulevard de

sable pour y vivre à leur guise, transporter leur douar du nord au sud, d'orient en occident, en véritables nomades qu'elles sont, et ne payer d'autre tribut que celui de la nature, lorsqu'un coup de vent vient les engloutir sous des vagues de sable.

Ces peuplades errantes sont les plus terribles ennemies des caravanes ; lorsqu'elles ne les dévalisent pas complètement de leurs chameaux, marchandises et provisions, les abandonnant ensuite sans ressources dans le désert, elles prélèvent un droit de passage tellement élevé, que la rencontre de deux ou trois de ces tribus équivaut d'ordinaire à un pillage en règle. Ben-Abda et Ben-Chaouïa, qui connaissaient par expérience les dangers de ces rencontres, avaient fait prendre à la caravane un chemin où les oasis et les puits d'eau douce étaient rares, et qui par cette raison était fort peu fréquenté.

La plupart des peuplades qui se disputent l'empire du grand désert appartiennent à deux races différentes, que l'on distingue sous les noms de Touaricks et de

Tibbous.

Les Touaricks, appelés Sourgous, sont les premiers cavaliers du Sahara et les plus grands pillards du monde. À l'époque du passage des grandes caravanes du Soudan et de la Nigritie, ils s'emparent des puits et des sources et vendent fort cher à des gens qui meurent de soif le droit de boire et d'abreuver leurs animaux.

Ces nomades sont certainement d'origine arabe ; ils ont tout à fait le type maure : la figure ovale, le front élevé, la bouche fine, le nez aquilin, les yeux grands et les cheveux très longs. Quoique musulmans, ils ne sont pas très instruits des choses de leur culte ; la plupart marmottent en arabe quelques lambeaux de prières dont ils ne comprennent pas le sens, les autres se contentent de les écouter. Superstitieux à l'excès, ils se couvrent de gris-gris, d'amulettes et de fétiches sans s'inquiéter de leur provenance, car ils en achètent aussi bien aux marabouts qu'aux noirs de l'intérieur qui ne sont rien moins que mahométans ; ils en ont pour les mauvaises rencontres, pour la fièvre et toutes espèces d'accidents ;

ils en possèdent même qui ont la propriété de les mettre sur la piste des riches caravanes. Chacune de ces amulettes, pour produire son effet, doit occuper une place spéciale les unes s'attachent autour de la tête, les autres autour des bras et des jambes, ou se suspendent au cou ; celles qui garnissent le fusil ou la lance font qu'on ne manque jamais son ennemi.

Belligueux et cruels, ils habitent tout le Sahara central et sont constamment en guerre avec les gens du Soudan, auxquels ils imposent d'onéreux tributs en grains et en esclaves ; leurs seuls moyens d'existence consistent dans la vente de ces esclaves aux marchands du Maroc, de Tripoli et de Tunis et même de Tombouctou, et dans le pillage des caravanes. Leur habileté à manier les armes et leur indomptable courage les rendent beaucoup plus dangereux que leur nombre ; car les peuplades qu'ils oppriment, telles que les Girbalas, les Dhirins, les Kissours, ainsi que les gens de Taouat et de Salah réunis, seraient bien supérieurs en nombre à leurs ennemis, et pourraient facilement secouer le joug ruineux qui leur est imposé.

Les Tibbous, qui habitent plus spécialement les parties sud et orientale du grand désert, sont des voleurs aussi déterminés que les Touaricks et d'aussi dangereux compagnons pour les caravanes ; mais ils préfèrent de beaucoup agir par ruse qu'à main armée. Ils sont d'une extrême agilité, et, avec leurs chameaux bien dressés pour la course, ils franchissent des distances incroyables dans une journée. Il en est qui font uniquement le métier de coureurs et porteurs de dépêches entre le Maroc et la Nigritie, le Soudan et le Fezzan.

Ceux qui habitent les lisières encore fertiles du Sahara élèvent des troupeaux, font quelques cultures, et possèdent des mœurs assez paisibles. Ils sont mahométans pour la plupart.

Les nomades, au contraire, ne connaissent aucune espèce de culture ; ils vivent de dattes, du lait et du croît de leurs chameaux, et des fruits de leurs rapines. Ils habitent dans les anfractuosités de longues bandes de roches erratiques qui semblent avoir été jetées par hasard dans les plaines du désert, ou bien ils se creusent un trou

dans le sable.

Mais ces éternels ennemis des caravanes ont eux-mêmes les leurs, auxquels ils échappent difficilement. Les Arabes et les Touaricks les considèrent en effet comme leurs esclaves naturels, et en font à tout moment d'importantes razzias. Lorsque ces derniers ont l'intention d'attaquer un campement de Tibbous, ils arrivent d'ordinaire à la chute du jour dans les environs, laissent chevaux et chameaux à la garde de quelques-uns d'entre eux et marchent en avant, de façon à arriver au point du jour à destination ; ils cernent alors le campement des Tibbous et s'emparent de tout ce qu'il contient. Si quelques habitants s'échappent, ils vont tomber sur des tirailleurs disposés dans la campagne et qui les ramènent au centre à coups de fusils. Le Tibbou craint tellement les armes à feu, qu'il suffit de deux ou trois cents Arabes pour opérer ainsi une razzia de deux mille esclaves. Ces gens-là n'ont pas leurs pareils à la course, et il est un proverbe arabe qui dit : « Arrêtez un Tibbou, lâchez-le pour ramasser une datte, il s'est déjà envolé. » Ils emploient toutes sortes de ruses pour

échapper aux poursuites et y réussissent souvent. Sont-ils aperçus par un ennemi sur un sol rocailleux, subitement ils tombent à genoux, se replient sur eux-mêmes et demeurent immobiles, de façon qu'on les confond facilement avec les rochers qui les entourent ; s'ils sont sur un terrain sablonneux, ils attendent que celui qui les poursuit disparaisse dans un des replis formés par les vagues de sable et ils s'enterrent immédiatement dans le sol mouvant.

Ils déploient la même habileté lorsqu'il s'agit de dévaliser une caravane ; ils s'approchent la nuit en rampant et sans éveiller l'attention de ceux qui dorment sous la tente, ne laissent aux chameaux qui reposent agenouillés sur le sable que leur bât et l'enveloppe de cuir qui entourait les marchandises.

Sur la route suivie par la troupe d'El Temin, semblables rencontres n'étaient pas à craindre, les Tibbous ne s'aventurant jamais de ce côté du désert, que du reste les Touaricks eux-mêmes fréquentent fort peu à cause de son aridité et du peu de chance qu'ils ont d'y

rencontrer des caravanes. Aussi, les quinze premiers jours de marche s'écoulèrent-ils avec une monotonie désespérante ; c'était toujours la même plaine de sable, aussi vaste que l'horizon, vide et sans repos pour l'œil et pour la pensée. On ne saurait croire à quel point ces immenses solitudes finissent par fatiguer le cerveau et énerver l'intelligence ; la stupidité de la plupart des races sémitiques vient certainement de cette absorbante sensation de vide que l'homme finit par éprouver dans les déserts de sable, où les différents aspects de la nature ne viennent pas l'aider à varier ses pensées.

Sur cet océan de sable, parsemé de loin en loin de quelques îlots de verdure, les règnes de la nature sont à peine représentés. Ainsi, tout ce que le docteur put remarquer pendant les longues heures de marche qui caractérisât le règne végétal, furent quelques espèces rabougries d'acacias, de mimosas, d'*hédysarum*, de tamarins, de palmiers et de lichens.

Pendant une station de quelques heures, il recueillit une variété se rapprochant assez du lichen

esculentus, dont le sol était jonché. Ce lichen se développe rapidement à la saison des pluies, puis, à l'époque de la sécheresse, se détache du sol et prend l'aspect d'une membrane racornie, à cassure blanche et farineuse.

— Voilà peut-être, fit Charles Aubray à ses compagnons, une immense ressource pour l'alimentation de l'homme et des animaux dans le désert.

— Vous pensez, fit Barthet étonné, que cette espèce de varech desséché pourrait devenir un comestible ?

— J'en suis certain. Le lichen est un cryptogame amphigène qui marque le passage de l'algue au champignon. Cette plante, comme vous le voyez, n'a ni racines, ni tige, ni fleurs, ni feuilles ; c'est le premier défricheur de la terre, la première forme végétative qui ait paru peut-être sur le globe ; il pousse sur la pierre humide, les roches arides, l'écorce des arbres, envahit les monuments, à l'état microscopique, et leur donne cette teinte verdâtre où les poètes voient la main du Temps et

que les naturalistes attribuent à l'épanouissement de la vie rudimentaire. Ce n'est que quand ce végétal a enrichi la terre de ses détritiques séculaires, que la mousse peut paraître et que peu à peu se succèdent des plantes plus vigoureuses. Il y a des lichens au pôle nord, sous la neige et la glace ; il y en a, comme vous voyez, sur les sables brûlants du désert. Et il n'y aurait qu'à enlever au lichen du Sahara cette amertume qu'il contracte dans les milieux où il pousse, pour qu'il rende ici, à l'homme et au chameau, les mêmes services que le lichen du nord rend aux Lapons et aux rennes.

— En raison de son abondance, ce serait une bien précieuse ressource.

— Surtout parce que le chameau, cet admirable animal, sans lequel toute traversée du Sahara serait impossible, ne resterait plus sept à huit jours sans manger, comme cela leur arrive à tout moment.

— Précisément, intervint El Temin, il serait fort heureux pour nos bêtes que le problème fût actuellement résolu ; car, depuis près de cinq jours, elles n'ont vécu

que d'une poignée de dattes et d'un peu d'orge que nous allons être, à partir d'aujourd'hui, obligés de réserver pour nos chevaux. Pas le plus petit brin d'herbe, pas la moindre tige de mimosa ou de salsola. c'est désespérant.

— Fort heureusement, si les calculs de Ben-Abda sont exacts, que nous ne devons pas être fort éloignés de l'oasis d'Aïn-Feza.

— Nous n'y atteindrons guère que demain soir, fit le guide dont les voyageurs s'étaient rapprochés depuis quelques instants, car Aïn-Feza est à dix-sept jours de marche de Tezagahlt.

Ce soir-là le soleil se coucha dans une atmosphère de feu ; l'air était sec et pénible à respirer, les chevaux soufflaient bruyamment, leurs naseaux frémissants semblaient implorer un peu de fraîcheur, les hommes se sentaient envahis par une invincible somnolence. seuls, les chameaux semblaient indifférents à cette chaleur de plomb, on eût dit seulement qu'ils avaient hâte de quitter ces parages, car ils semblaient hâter le pas plus que de coutume.

Malgré les affirmations des deux Maures qui prétendaient que les puits très abondants d'Aïn-Feza permettraient de refaire une abondante provision, El Temin ne fit distribuer au campement qu'une très petite provision d'eau car ; un usage peut-être peu modéré pendant les premiers jours et l'évaporation à travers les outres avaient réduit le précieux liquide à ce point qu'on n'en avait plus que pour deux ou trois jours, et encore en ne donnant pas leur part aux chameaux.

À peine les pauvres bêtes eurent-elles reçu l'autorisation de s'accroupir sur le sable, qu'elles s'approchèrent toutes les unes des autres, et se mirent à lécher avidement l'extérieur des outres que chacune d'elles portait, pour tromper un peu la soif ardente qui les dévorait. mais elles pouvaient vivre encore plus de huit jours sans boire, et il fallait, à tout hasard, conserver ce qui restait d'eau pour les hommes et les chevaux, jusqu'à ce qu'on ait atteint la prochaine oasis.

Pendant la nuit, il s'éleva tout à coup un vent brûlant qui acheva d'alanguir les voyageurs européens et,

quand on se remit en marche aux premières lueurs du jour, on crut qu'on ne pourrait pas avancer. Une poussière rougeâtre, fine, impalpable, obscurcissait l'air à ce point qu'il n'était presque plus respirable.

Cependant, le vent tomba au lever du soleil et, malgré l'intolérable chaleur, la caravane put continuer péniblement son chemin.

Les chameaux défilaient tranquillement, les noirs venaient de plier les tentes et, à l'arrière, les voyageurs étaient déjà en selle, lorsque tout à coup M'Cougné accourut et, s'approchant de son maître, lui dit à voix basse :

— Les chameaux, qu'on a laissés s'approcher les uns des autres, pendant la nuit, ont rongé le cuir des outres toutes sont percées et il n'y a plus d'eau.

El Temin se sentit frissonner, mais il se contint, et avec une rare présence d'esprit :

— C'est bien, dit-il, fais préparer les outres de

rechange ; nous les remplirons dans quelques heures à Aïn-Feza.

M'Cougné, qui était venu apporter cette nouvelle la figure bouleversée, s'en retourna presque calmé reprendre la tête de la colonne.

— Messieurs, fit alors le chef à ses compagnons, il faut faire aujourd'hui des prodiges de vitesse il n'y a plus d'eau dans les outres.

— Plus d'eau dans les outres ? répétèrent Barthet et le docteur, avec l'accent d'une véritable terreur.

— Les chameaux ont déchiré les récipients pour la boire, et nous sommes perdus si nous n'arrivons pas ce soir à Aïn-Feza.

El Temin, se portant alors en tête de colonne, appela près de lui les deux Maures.

— Il est inutile de récriminer, leur dit-il ; il y a de notre faute à tous dans tout ce qui vient d'arriver ; mais voyons, ne me trompez pas, êtes-vous bien sûrs du

chemin que vous nous avez fait prendre ?

— Aussi sûrs que Mahomet est le prophète des croyants, répondit Ben-Abda.

— De Tezaghalt, continua Ben-Chaouïa, poursuivre en ligne directe la route de Tombouctou par les oasis d'Aïn-Feza et d'Oufram, il suffit de maintenir sa monture de façon que le soleil se lève toujours en face de son oreille gauche et se couche du côté de l'épaule droite.

— Et, dans ce cas, quand pouvez-vous penser avec quelque certitude que nous devons arriver ?

— Ce soir avant minuit, et comme il y aura de la lune, nous pourrons en profiter pour abreuver les animaux et renouveler notre provision.

El Temin reporta cette réponse à ses compagnons, ce qui leur rendit quelque courage. Ils commençaient déjà à sentir les atteintes de la soif, souffrance terrible contre laquelle ne peuvent rien les caractères les plus vigoureusement trempés et qui, en affaiblissant le

cerveau, anéantit toute volonté.

Le soir était attendu avec une extraordinaire impatience, il semblait que le soleil se complaisait ce jour-là à ralentir sa course dans l'espace, et que la monotonie du désert augmentait encore la longueur des heures d'attente.

La nuit vint enfin et la caravane fut dépassée successivement par deux troupes d'autruches et de gazelles.

— Elles vont boire à Aïn-Feza, fit Ben-Abda au comble du ravissement, car les puits donnent l'eau presque à fleur de terre ; bientôt nous ferons comme elles.

Un peu avant le moment indiqué, Ben-Chaouïa demanda la permission d'aller à la découverte sur un des chevaux de réserve. Ce qui lui fut accordé. Il était temps d'arriver car, excepté les chameaux qui s'étaient un peu réconfortés la nuit dernière, bêtes et gens étaient sur les dents.

Une demi-heure après, la caravane se trouva tout à coup dans un repli de terrain, ravin creusé par l'ouragan, en face du Maure qui, descendu de cheval, était accroupi sur le sol et pleurait.

— Qu'as-tu ? fit El Temin qui s'était approché de lui immédiatement, le cœur serré, mais ne soupçonnant pas encore toute la vérité.

— Voilà, fit le Maure en étendant la main dans la direction d'un chétif palmier à demi enfoui dans le sol mouvant, tout ce qui reste de l'oasis d'Aïn-Feza ; le sable a comblé les puits et recouvert la verdure.

— C'était écrit, murmura Ben-Abda ; nul ne peut lutter contre sa destinée.

Cette longue file de vingt-huit chameaux qui avaient profité du temps d'arrêt pour s'accroupir sur le sol brûlant, ces chevaux mourant de soif, avec leurs mornes cavaliers qui n'avaient pas la force d'échanger une parole, et le groupe de noirs, immobiles, prêts à marcher jusqu'à ce la mort vienne couper court à leur

dévouement, formaient sous les rayons de la lune un des tableaux les plus saisissants qui se puissent voir.

La voix calme du chef se fit de nouveau entendre :

— Combien de temps nous faut-il encore pour gagner l'oasis d'Oufram, notre dernière espérance ?

— Cinq jours, répondit Ben-Abda, et, dans l'état où se trouve la caravane, les chevaux seront morts demain ; les chameaux pourraient arriver, mais, avant deux jours, ils n'auront plus pour les conduire que des cadavres.

— N'y a-t-il aucun moyen de nous tirer de là ?

Et comme aucune réponse n'était faite à cette demande, le chef continua avec énergie :

— C'est à vous que je m'adresse, Ben-Abda et Ben-Chaouïa, qui nous avez conduits par cette route désolée.

— Nous avons indiqué les deux chemins au maître : celui de l'Oued-Noun et celui de Tazaghalt ; le maître a choisi celui où il n'y avait presque pas d'oasis, mais aussi où on ne rencontrait pas de Touaricks. Que la volonté d'Allah s'accomplisse ! dit Ben-Abda.

— Nous ne sommes point cause de l'accident arrivé aux outres. si on avait surveillé les chameaux, nous avons assez d'eau pour arriver à Oufram, répondit Ben-Chaouïa. Que la volonté d'Allah s'accomplisse ! Je connais cependant un moyen que l'on peut tenter pour sauver la caravane.

— Lequel ? Parle vite.

— Il faudrait, reprit le Maure, tuer deux ou trois chameaux par jour, nous boirions leur sang et nous pourrions ainsi atteindre Oufram.

— Le sang ne désaltère pas, fit le docteur d'une voix sombre ; nous ne ferons que tromper notre soif pendant quelques minutes, nous ne retarderons pas notre mort d'une heure.

— Bien ! fit alors El Temin d'une voix légèrement altérée au début, mais qui reprit vite sa sonorité habituelle. Si nous sommes destinés à finir ici, que ce soit sans faiblesse. Un dernier mot docteur : Est-ce que votre art ne vous suggère rien qui puisse suppléer à... Je comprends bien que cela est impossible ; mais, comme le naufragé qui se raccroche à toutes les branches, je dois vous faire cette question ?

Le docteur baissa la tête.

— Je vous comprends, fit El Temin. Nous allons exécuter le projet de Ben-Chaouïa et sacrifier nos chameaux un à un, en nous dirigeant sur Oufram.

— À quoi bon, interrompit Barthet, n'avez-vous pas entendu notre ami. nous ne retarderons pas notre mort d'un instant. Nous n'avons rien bu depuis trente-six heures ; au milieu de ces sables brûlants qui dessèchent le sang par une transpiration incessante ; ce qu'il nous faudrait, c'est de l'eau, c'est boire à longs traits, j'ai la gorge en feu, ma tête s'égare par instant ; avant une heure je n'aurai plus la force de faire un mouvement, j'aime

mieux mourir ici. Et le jeune homme, se laissant glisser de cheval, se coucha sur le sable.

— Pauvre ami, murmura El Temin, lui que j'ai vu si courageux en d'autres occasions.

— Il n'est pas responsable de cette défaillance, répondit le docteur, c'est l'hallucination de la soif qui commence, lui d'abord, nous ensuite !...

— Une expédition si bien combinée ! Nous ne sommes plus qu'à dix jours de Tombouctou. Et dire que quatre années d'efforts, de veilles, de combinaisons ingénieuses sont annulées par le hasard ; si nous avions séparé les chameaux hier soir, nous serions encore tous pleins de force et d'espérance...

En prononçant ces mots, El Temin baissa la tête et se prit à pleurer. Pour la première fois de sa vie, cet homme de fer, qui avait vu si souvent la mort en face dans ses nombreuses excursions autour du monde, était vaincu par la destinée.

— Qu'est donc l'homme, à quoi sert son intelligence ? reprit-il tout d'un coup avec rage, puisque toute sa volonté, son énergie, ne peuvent rien contre un fait brutal ; et que le dernier mot est toujours au hasard !

— Calmez-vous, El Temin. Dans la terrible situation où nous sommes...

Le docteur n'acheva pas sa pensée. Un joyeux aboiement de son chien venait de lui couper la parole.

— Écoutez ! Fox donne de la voix comme s'il avait découvert quelque chose.

En ce moment les voyageurs aperçurent l'animal qui sortait de derrière un petit mamelon de sable et qui accourait à toute vitesse. L'intelligente bête s'en fut droit à son maître et, saisissant entre ses dents l'extrémité de son burnous, se mit, avec de petits grognements joyeux, à l'inviter à le suivre. Le docteur se mit en marche et le chien abandonnant le vêtement se dressa pour lui faire une caresse. Dans ce mouvement, il lui frôla la main de son museau. À l'instant Charles Aubray poussa un cri qui

fit tressaillir la caravane.

— El Temin ! Nous sommes sauvés !...

Et il se précipita à la suite de son chien. Il venait de s'apercevoir que son museau était mouillé.

En quelques pas il eut tourné le mamelon de sable. Fox s'arrêta devant un trou qu'il venait de creuser ; le docteur se mit à genoux, y plongea la main.

— De l'eau ! de l'eau ! fit-il en se relevant et en poussant un véritable cri de triomphe.

Tout le monde l'entourait déjà.

— Ce sont les puits d'Aïn-Feza qui donnent l'eau presque à la surface du sol, que le chien vient de découvrir, fit aussitôt Ben-Abda ; l'ouragan les a comblés, mais l'eau filtre à travers le sable.

— Docteur, fit El Temin en lui serrant la main d'un mouvement convulsif, dût votre chien nous faire massacrer tous à Tombouctou, il est désormais sacré pour

nous.

— De l'eau ! où y a-t-il de l'eau ? fit Barthet qui arrivait en chancelant, soutenu par deux noirs.

En apercevant le trou, où l'eau se maintenait toujours au même niveau, il se jeta à plat ventre et s'abreuva à longs traits.

— Oh mes amis, dit-il en se relevant, quelle divine liqueur... et il s'assit sur le sol la réaction d'espérance était si vive qu'il avait failli se trouver mal.

— Un instant de répit, maintenant, fit El Temin en reprenant le ton de commandement, il s'agit d'élargir le puits, autrement il nous faudrait deux jours pour abreuver tout le monde et remplir nos outres.

Il fit un signe et les noirs se mirent à enlever le sable tout autour du trou creusé par le chien.

En moins d'un quart d'heure l'orifice du puits fut mis à nu, et le sable, enlevé sur une profondeur de deux mètres, laissait l'eau arriver sans obstacle à la surface.

Quelques minutes de repos suffirent pour la rendre aussi claire que de l'eau de roche, et, ce qui prouve que le puits était alimenté par une source, c'est que, de brûlante au début, elle devint peu à peu presque fraîche.

El Temin fit boire tout son monde et ne se désaltéra que le dernier. Puis vinrent les animaux ; les chevaux d'abord, les chameaux ensuite. La soif apaisée, ce fut le tour de la faim.

On se souvint qu'on n'avait rien mangé depuis le matin, et une abondante distribution de dattes, de figues et de grains de maïs grillés, vint rendre à chacun les forces nécessaires à la continuation du voyage.

La caravane allait procéder au remplissage de ses outres, lorsqu'elle fut interrompue par le plus curieux des événements. Une gazelle, poussée par la soif, arrive en courant près du puits, et sans s'inquiéter de la présence d'êtres animés qu'elle n'avait peut-être jamais rencontrés dans ses déserts, se désaltère à longs traits et repart avec la même vitesse ; à celle-là en succéda une autre, puis une autre encore, tout un troupeau, en un mot. Les

voyageurs en comptèrent plus de cinquante.

— Ce sont sans doute ces pauvres bêtes que nous avons déjà rencontrées il y a quelques heures, fit le docteur, comme nous elles cherchaient leurs sources, comblées par le simoun.

— La chair de ces animaux est délicate et très recherchée des Arabes, dit Joaquim qui, pendant toutes ces aventures, avait affecté un calme digne d'un oriental. Quand j'étais attaché à la cuisine du sultan, tous les mois on en recevait une ou deux du désert.

Cette invite du señor Barbosa, qui n'aurait pas été fâché de se trouver en face d'un succulent rôti, cuit à l'étouffée dans un four de sable, n'eut aucun écho dans la petite troupe ; elle venait d'échapper trop miraculeusement à une mort presque certaine, pour massacrer froidement d'aussi gracieux et inoffensifs animaux.

Après avoir installé ses compagnons, El Temin décida qu'on passerait une journée de repos près des

sources d'Aïn-Feza ; c'était presque une nécessité, après les émotions de toute nature que la caravane venait d'éprouver.

Les tentes en poil de chameau furent placées sur leurs piquets et, en moins de rien, le campement fut installé.

Le soleil levant vint montrer aux voyageurs à quel point ils étaient heureux de n'être pas arrivés vingt-quatre heures plus tôt à la station d'Aïn-Feza. Un terrible ouragan, dont ils n'avaient ressenti la veille que les dernières atteintes, éloignés qu'ils étaient de son centre, s'était abattu sur l'oasis et l'avait, en de certains endroits, recouverte de plusieurs mètres de sable, ainsi qu'en témoignaient l'enfouissement des puits et les têtes de quelques dattiers qui n'émergeaient plus que d'un pied ou deux au-dessus du sol.

Les chameaux furent débarrassés de leurs fardeaux et eurent la liberté, sous la garde des noirs, de fouiller le sable pour y trouver quelques maigres représentants du règne végétal.

Non loin de là se trouvait une petite plaine recouverte d'*hedysarum albagi*, qui avait échappé aux capricieux tourbillons de la tourmente. Cette plante, à grosses racines vivaces, se trouve répandue à profusion dans le Sahara, et ne s'élève guère à plus de dix-huit à vingt centimètres du sol. Ses feuilles d'un vert sombre sont très courtes et garnies de piquants dans le genre du houx, elles restent vertes pendant toute l'année et sont une précieuse ressource pour l'alimentation du chameau qui en est très friand.

À peine libres, les chameaux se précipitèrent sur ces plantes rabougries, et, après s'être rassasiés, emmagasinèrent dans leurs panses des provisions pour plusieurs jours.

Les animaux choisis et achetés par M'Cougné à Tafilet étaient d'admirables bêtes, trapues, nerveuses, rebelles à la fatigue, et qui pouvaient porter sans gêne de six à sept cents kilogrammes. Elles avaient déjà fait plusieurs fois le trajet du Sahara.

On a dit souvent que sans la boussole l'homme

eût été incapable de se diriger sur l'Océan. Il est peut-être encore plus juste d'affirmer que, sans le chameau, il n'eût jamais traversé le grand désert africain. Aussi, les Arabes l'ont-ils surnommé le vaisseau de la mer sans eau.

Grâce à la semelle épaisse et flexible qui réunit par-dessous les deux doigts de son pied, cet animal peut marcher sans s'enfoncer, dans les sols les plus mouvants, et ses longues jambes lui donnent le moyen de traverser rapidement et sans fatigue d'énormes distances. Un chameau bien dressé peut faire jusqu'à deux cents kilomètres par jour. Il est pour l'Arabe le plus précieux des compagnons, car il fournit à tous ses besoins avec son lait, sa chair et son poil qui se renouvelle tous les ans.

Le nomade dresse son chameau dès sa naissance, il lui plie les jambes, le charge chaque jour d'un poids plus fort, règle son repas en l'habituant à se contenter de peu de nourriture et l'exerce à la course. Chose remarquable, le chameau connaît très bien le poids du fardeau qu'il peut supporter et, quand on le charge outre mesure, il se couche et refuse de se lever tant qu'on n'a

pas allégé sa charge. Il peut voyager huit et dix jours sans boire ni manger, sans que son activité et sa force de résistance en paraissent atteintes. Rencontre-t-il, au désert, une mare d'eau qu'il sent de fort loin, il hâte le pas, boit pour le passé et pour l'avenir, et continue sa route sans qu'on ait besoin de l'exciter, ou même de lui indiquer son chemin, pour peu qu'il l'ait déjà parcouru une fois. En Perse, dans le Turkestan, en Arabie et dans certaines parties de l'Afrique, il est l'unique moyen de relations commerciales entre les peuples.

Cet animal est essentiellement caractéristique en géographie, car il est dans des limites bien définies qu'il ne dépasse jamais. Ainsi c'est en vain qu'on le chercherait au delà de l'équateur, la zone qu'il habite, la zone du chameau, comme l'appelle M. Ritter, comprend toute l'ancienne Libye, la Mauritanie, le pays des Magrebins, des Berbères, des Bédouins, et tout le Sahara. Cette zone prend sa fin au point où commence la séparation des saisons en sèches et en pluvieuses. Le chameau se plaît dans les vastes steppes de l'Asie, de l'Arabie et de l'Afrique, où l'œil attristé ne se repose que

sur des plaines de sable dont la monotonie est à peine interrompue çà et là par quelques dunes mouvantes que le simoun fait voltiger en se jouant comme les grands vents d'ouest soulèvent des trombes à la surface de la mer.

La configuration du désert ressemble à ce point à celle de l'Océan que, de loin, les grandes vagues de sable offrent l'illusion complète des vagues liquides et que les caravanes, comme les marins, voient souvent se dresser devant elles des mirages décevants.

Le chameau fuit les grandes végétations des zones tempérées et tropicales. Qu'irait-il faire dans ces latitudes énervantes, lui l'enfant des plaines sans fin, où son œil demi-fermé, que protège une membrane charnue, n'est habitué à contempler que le sable rouge ou blanc qu'incendient les ardeurs du soleil et ce ciel bleu aux lueurs ardentes, qui sert de voûte au désert ? Il naît, vit et meurt où s'épanouit son compagnon du règne végétal, le dattier, que l'on ne rencontre jamais également que là où les pas du chameau peuvent laisser leur empreinte dans le sol. Tous deux, fidèles à leur sol de sable, se tiennent à

une égale distance du pays du renne et du pays de l'éléphant. Tous deux, enfin, sont un bien également précieux pour les caravanes : l'un les nourrit pendant que l'autre les transporte.

Sur le soir, après une longue sieste réparatrice, à laquelle, excepté les noirs, chacun s'était livré consciencieusement, El Temin émit l'avis, en présence des ardeurs du soleil qui allaient chaque jour en s'augmentant, qu'il serait préférable de voyager la nuit et de réserver le repos pour les heures caniculaires. Cette opinion ayant rallié tous les suffrages, les chameaux reçurent de nouveau leurs fardeaux et la caravane se remit en marche dans la direction de l'oasis d'Oufram.

Les noirs, qui avaient passé leur journée à surveiller les animaux, furent autorisés à monter sur les chameaux pour y dormir quelques heures, mais un seul, qui s'était blessé au pied en poursuivant un énorme ophidien qui s'était tout à coup enfoncé dans le sable, consentit à profiter de la permission. Fox, qui était devenu le héros de la caravane et qui éprouvait parfois de

cruelles souffrances à force de marcher dans le sable brûlant, fut installé à demeure sur un de ces animaux, et cette nouvelle façon de voyager parut être fort de son goût.

Quarante-huit heures après leur départ d'Aïn-Feza, Ben-Abda, qui tenait toujours la tête de la caravane, arrêta subitement sa monture, tous les conducteurs l'imitèrent et, El Temin s'étant porté rapidement auprès de lui, il lui fit remarquer sur le sable des empreintes fraîches de chevaux et de chameaux.

— C'est, sans doute, estima le chef, une caravane qui suit le même chemin, et qui est en avance de quelques jours sur nous.

— Impossible, Émir en nasran, répondit le Maure qui, accroupi sur le sol, examinait les traces imprimées dans le sable. Ces empreintes sont trop légères, les chameaux qui les ont laissées n'étaient pas chargés.

— Dans ce cas, quelle est ton opinion ?

— Je pense qu'un parti de Touariks a passé par là, pas plus tard que ce matin.

— Peux-tu préjuger leur nombre ?

Le Maure divisa les pistes avec la plus grande sagacité, et répondit sans hésitation :

— Émir, ils ne sont pas plus de huit.

— Penses-tu que nous puissions les rencontrer à l'oasis d'Oufram ?

— C'est possible, à moins qu'ils ne s'y arrêtent pas.

— Sont-ils bien sur la route qui y conduit ?

— Nous n'avons qu'à suivre pour y arriver les traces qui se déroulent devant nous.

— C'est bien, continuons notre marche.

En regagnant l'arrière de la caravane, le chef fit appeler M'Cougné.

— Fais changer les cartouches des carabines de tes hommes, lui dit-il, peut-être, avant peu, seront-ils obligés de s'en servir.

*Chapitre IV. L'oasis d'oufram. — Les
maraudeurs — Arrivée à Tombouctou.
— Yombi.*

Les Maures ne s'étaient trompés dans aucunes de leurs estimations. Le quatrième jour du départ d'Aïn-Feza, grâce à leur marche de nuit, les voyageurs arrivaient à l'oasis d'Oufram, qu'ils trouvèrent dans un parfait état de conservation ; les effets de l'ouragan ne s'étaient pas fait sentir jusque-là, et l'îlot de verdure avec ses trois puits, véritables sources dont le trop-plein entretenait la végétation sur une étendue de près d'un demi-mille carré, ses figuiers, ses dattiers, offrait le plus frappant de tous les contrastes avec la plaine désolée qui l'entourait.

L'oasis était déserte, mais il était facile de voir qu'on y avait campé la veille, on avait même dû y faire cuire quelques aliments, ainsi qu'en témoignaient une certaine quantité de cendres, que le vent n'avait pas encore eu le temps de disperser.

Les voyageurs n'y firent qu'une station de quelques heures. — Les Touariks marchent plus vite que nous, dit El Temin, car leur avance est beaucoup plus grande qu'il y a trois jours.

— Peut-être sont-ce simplement des coureurs Tibbous qui portent des dépêches à Tombouctou, répondit Ben-Chaouïa à la question du chef.

— Il est peu probable que nous les rejoignons, ajouta Ben-Abda, car depuis que nous marchons la nuit, nous avons presque doublé nos étapes, et malgré cela, nous ne nous sommes pas rapprochés d'eux.

— Combien y a-t-il d'Oufram à la cité des sables ?

— Cinq jours de marche ordinaire, mais en continuant à ne nous arrêter que pendant les heures les plus chaudes de la journée, nous arriverons dans la nuit du troisième jour.

Le Maure qui conduisait la caravane venait à peine de prononcer ces paroles, qu'il arrêta court son chameau, ainsi qu'il avait déjà fait deux jours auparavant, son œil d'aigle venait d'apercevoir quelque chose d'insolite au loin dans la plaine.

— Qu'est-ce encore ? fit le chef, qui, depuis les vestiges rencontrés sur le sable, ne quittait presque plus la tête de la caravane.

— J'ai bien peur que les Touariks ne soient cachés derrière ces dunes de sable que nous apercevons dans le lointain.

— Qui peut te le faire présumer ?

— Il me semble avoir vu luire, il n'y a qu'un instant, un fer de lance au soleil, et c'est surtout de cette

arme que se servent les maraudeurs du Sahara ; ils se précipitent sur les caravanes en poussant de grands cris, quand même ils sont numériquement plus faibles ; pendant la lutte, les chameaux se dispersent et ils parviennent toujours, en fuyant, à en ravir quelques-uns.

— Ne m'avais-tu pas affirmé que cette route n'était pas fréquentée par eux ?

— Oui, mais comme nous approchons du terme du voyage, le chemin devient un peu plus fréquenté ; ainsi, avant d'arriver, nous croiserons deux routes que parcourent les caravanes qui viennent de la Nigritie occidentale.

— Dans tous les cas, nous allons nous préparer à les bien recevoir.

El Temin donna l'ordre à M'Cougné de prévenir les noirs, et de les porter en tête de colonne à la première alerte.

On approchait du lieu indiqué par Ben-Abda, et

déjà le chef s'imaginait que le Maure avait été le jouet d'une illusion, lorsque tout à coup, une quinzaine de Touariks, montés sur de petits chevaux du Soudan, sortirent de derrière un mamelon, et, la lance en arrêt, se précipitèrent sur les voyageurs. Mais, au même instant, un cri s'était fait entendre : Ata ! ata !... C'était M'Cougné qui ralliait ses hommes et les déployait ; en avant de la caravane avant que les Touariks, qui croyaient n'avoir affaire qu'à de simples marchands, fussent revenus de leur surprise, un nouveau commandement se faisait entendre :

— Tasma ! feu !

Onze coups de carabine partirent immédiatement avec une précision mécanique, et sept assaillants mordaient la poussière.

Barthet et le docteur avaient rejoint El Temin, et tous trois, le revolver au poing, se préparaient à repousser l'attaque, dans le cas où elle arriverait jusqu'à eux.

Les deux Maures maintenaient en arrière les

chameaux.

Les Touariks sont braves, et le premier instant de stupeur passé, les huit qui restaient se lancèrent en avant pour venger leurs camarades.

Mais les noirs de M'Cougné étaient munis de carabines perfectionnées, se chargeant par la culasse, et la voix grave de leur chef les ayant de nouveau dirigés :

— Assoué ! chargez. Tasma, feu !

La seconde décharge n'épargna que trois Touariks qui, comprenant enfin que la partie n'était pas égale, prirent la fuite, entraînant avec eux les chevaux de leurs camarades morts ou blessés. En passant derrière le mamelon d'où ils étaient sortis, ils furent rejoints par six chameaux, qui, autant que les voyageurs purent en juger de loin, étaient montés par des femmes ; en un instant la troupe, considérablement diminuée, disparut dans le sud derrière quelques inégalités de terrain, qui la dissimulèrent bientôt à tous les yeux.

Lorsque la caravane arriva sur les lieux où étaient tombés les Touariks, El Temin et le docteur, par un sentiment d'humanité, voulurent voir s'il n'y en avait pas un ou deux qui, simplement blessés, eussent besoin de quelques secours.

— Émir ! laissez ces chiens, leur dit Ben-Abda, nous n'aurons pas le dos tourné que ceux qui se sont enfuis viendront relever les cadavres de leurs camarades.

— En effet, fit Barthet, tout vrai croyant doit être enseveli les pieds tournés vers la Mecque, et celui qui aura oublié de rendre ce dernier devoir à son frère, sera privé également de la sépulture sacrée.

Le docteur examina un à un tous les Touariks :

— Quelles horribles blessures ! dit-il à El Temin, pas un n'a survécu deux secondes au coup qu'il a reçu ; ils ont tous été frappés à la poitrine et à la tête par des balles explosibles.

— Voilà quatre ans que M'Cougné exerce ses

hommes ; chacun d'eux perce une orange à deux cents pas.

La petite troupe continua sa route sans encombre. Les maraudeurs qui les avaient attaqués ne formaient sans doute qu'un parti isolé, et le gros de leur tribu devait être fort éloigné de là, car elle put arriver au terme de son voyage sans nouvel incident.

Dans la nuit du troisième jour, en effet, avec cette exactitude que l'allure régulière du chameau donne aux prévisions de ceux qui les dirigent, les voyageurs arrivèrent, après quatre-vingt-douze jours de marche, en vue de cette cité mystérieuse, élevée au milieu du plus affreux désert, qui ne vit que par les provisions que lui apportent les caravanes, et dont l'étranger au culte de l'Islam est absolument banni. En ce moment, les minarets de ses temples se découpaient à arêtes vives dans le ciel argenté par la lune, et ses maisons de hauteurs inégales, entre lesquelles se jouait la lumière, offraient les plus singulières oppositions d'ombres et de clartés au milieu de la vaste plaine où l'étrange ville se trouve bâtie.

Lorsque Ben-Abda, le premier, étendant la main dans la direction d'un point noir qui rompait la monotonie de l'horizon, s'était écrié :

— Tombouctou ! Tombouctou ! El Temin et ses compagnons avaient tressailli, mais tous trois par des sentiments bien différents.

Pour le chef, c'était la réussite de toute la première partie du plan qu'il avait médité, mûri avec tant de soin qui le transportait d'aise, et si celle qui restait à accomplir était de beaucoup la plus dangereuse, l'énergie des voyageurs ne devait pas s'user en luttes stériles contre la longueur de la route, l'inclémence du soleil et les surprises du hasard. Un heureux coup de main et tout était dit ; en tout cas, dans les quarante-huit heures, la caravane entière était massacrée, ou bien, réfugiée à bord de l'Yvonne, elle descendait tranquillement le Niger, si la goélette avait pu arriver jusqu'à Kabra. C'était une solution rapide et qui plaisait à ce caractère pétri d'audace, de rudesse et de douceur.

Pour Barthet, c'était l'accomplissement du plus

sacré des devoirs. il allait revoir les lieux où quatre ans auparavant il avait fait le serment solennel de revenir. et son esprit qui, depuis la terrible aventure. s'était revêtu de teintes rêveuses et mystiques, envisageait sans trembler même les suites d'une catastrophe. Il n'éprouvait nulle répugnance à songer, que ses restes allaient peut-être bientôt reposer sur les rives du Niger.

Quant au docteur, il était brave et avait vaillamment payé de sa personne pendant tout le voyage ; peu lui importaient les dangers qui restaient à courir, il avait fait depuis longtemps le sacrifice de sa vie, mais par instant il se sentait révolté intérieurement de marcher ainsi à l'aventure, sans qu'on eût daigné le mettre de moitié dans le but final du voyage ; aussi, ce qu'il voyait de plus heureux pour lui dans l'arrivée à Tombouctou, était la fin à bref délai du mystère qui l'entourait depuis deux ans.

Joaquim continuait à être le digne héritier des Barbosa, se contentant de fumer toute la journée, sans mot dire, sans s'inquiéter de rien, son éternel papelito.

Les deux Maures se voyaient déjà de retour à Tanger, et allégeant de deux cent mille francs la caisse des Solario-Pereira.

Pour M'Cougné et les noirs, il leur était indifférent d'être là ou ailleurs ; ils étaient avec le maître, et cela suffisait à leur ambition.

À un demi-mille de distance de Tombouctou, El Temin fit faire halte à la caravane.

— Il est plus convenable, dit-il à ses amis, de ne pénétrer dans la ville qu'au petit jour.

— Pensez-vous, lui dit Barthet, que l'Yvonne ait pu arriver au mouillage de Kabra ?

— Nous le saurons bientôt !

Au même moment, comme si le hasard faisait concorder immédiatement la réponse avec la question posée. Une voix se fit entendre dans le lointain, répétant un refrain yolof que chantent les mariniers du haut Niger pour ramer à l'unisson :

Assamana modi pour y mbaré.

Goudi modi bour ou nkére.

« La voûte du ciel est le plus beau toit qui
protège la terre dans la nuit, reine des ombres. »

— C'est lui, fit en tressaillant El Temin.

Aussitôt M'Cougné donna la réplique en
entonnant la suite d'une voix forte :

Sousé modi bour y lalal

Diauté modi bour y nital.

« La terre est le meilleur des lits, le soleil est
la plus belle des lampes. »

L'inconnu reprit :

Kou sopa Temin dou ragala dee.

« Celui qui se dévoue pour Temin ne craint pas la
mort. »

— C'est bien lui, c'est bien Yombi, fit le chef,
rayonnant. Je lui avais donné l'ordre, dès que la goélette
serait arrivée sur le haut Niger, de se rendre à
Tombouctou et de nous y attendre ; mais comment a-t-il

pu être informé aussi rapidement de notre présence ?

Au même instant le fidèle noir arrivait sur le front de la caravane. Il se précipita aux pieds de Barthet, son maître, et lui embrassa les genoux en pleurant de joie puis, se séchant les yeux de ses énormes poings, il se releva et attendit qu'on l'interrogât.

— Où est l'Yvonne ? fit aussitôt le chef, anxieux d'avoir des nouvelles de navire.

— En rade de Kabra, massa Temin.

— À quelle distance d'ici ?

— Trois heures de marche.

— Tout s'est-il bien passé ?

— Très bien, massa ! Seulement, nous n'avons pas pu remonter le Niger à la voile, et tous les rois, le long du fleuve, en voyant passer le navire de feu, nous ont envoyé des embarcations pour nous dire d'avoir à leur remettre immédiatement cette goélette que nous

avons dû voler à des blancs.

— Et qu'a répondu M'Touaré ?

— Le capitaine a répondu à tous, que s'ils faisaient mine de s'approcher de son navire, il les enverrait faire un tour au fond du fleuve, et pour leur montrer comment il s'y prendrait, il a fait tirer à mitraille sur l'embarcation qui s'était la plus avancée, et l'a coupée en morceaux avec ses vingt-cinq rameurs.

— Je reconnais bien là M'Touaré, fit le chef avec un petit rire approbatif qui lui était habituel.

— Et à Kabra, vous laisse-t-on la paix au moins ?

— Oui, depuis une semaine seulement ; mais M'Touaré pense que ce calme cache une vaste conspiration de tous les riverains avec les gens de Tombouctou. Quand nous sommes arrivés, il y a vingt-deux jours, le sultan de Tombouctou a envoyé demander ses présents ; le capitaine lui en a fait remettre de tellement beaux qu'il en a été émerveillé, mais ensuite il

ne s'est pas passé de jour qu'il n'en ait réclamé de nouveaux. Il a fini par demander, lui aussi, le navire, sous prétexte, comme il nous voyait noirs, ainsi que ses Kissours, que ses sujets ne devaient pas avoir de plus beaux bateaux que le souverain.

— Qu'a répondu M'Touaré ?

— Le capitaine lui a fait dire que ses marins et lui étaient citoyens libres de la république de Liberia, et que par conséquent ils ne lui devaient aucune obéissance. que, cependant, si son navire lui plaisait, il n'avait qu'à en venir prendre possession, qu'il serait reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Le sultan, irrité par ces paroles, a fait armer de guerriers une cinquantaine d'embarcations et les a envoyées contre l'Yvonne. Deux obus lancés au milieu d'elles, au moment où elles se préparaient à quitter le rivage, ont suffi pour mettre tout le monde en déroute.

— Ce diable de Touaré n'en fait jamais d'autres, continua El Temin de plus en plus joyeux. Et qu'en est-il advenu ?

— Le sultan a proposé un traité d'alliance qui est en vigueur depuis huit jours. Il ne durera pas longtemps, mais enfin le capitaine est averti.

— Par qui ?

— Par moi. Afin de mieux exécuter les ordres que vous m'aviez donnés, en quittant Yaouri, dernier point du fleuve où nous avons été parfaitement accueillis, j'ai acheté un âne l'Yvonne ; que j'ai chargé avec les marchandises de puis, m'étant fait débarquer une belle nuit, je me suis rendu à pied à Tombouctou, où chacun m'a pris pour un marchand arrivant de Djenné, qui est le grand centre d'approvisionnement de la ville des sables. Tout en écoulant ma petite cargaison, j'écoutai les uns et les autres sans rien dire, et c'est ainsi que j'ai appris qu'il se tramait quelque chose contre l'Yvonne ; mais on hésite, car ses canons font peur, et on voudrait la prendre par surprise. Hier un marabout s'est rendu à bord pour espionner ; cinq minutes après, son corps se balançait au bout d'un palan à la vergue de misaine.

— M'Touaré n'a pas son pareil, accentua

El Temin en se frottant les mains de plus belle. Continue.

— C'est tout, massa ! Chaque jour, depuis que je suis installé ici, je vais quatre à cinq fois à l'ouest de la ville inspecter la grande plaine de sable, et de même la nuit ; seulement, alors, pour ne pas faire d'erreur, je chante le refrain Yolof dont nous sommes convenus avec M'Cougné.

— Tu n'as rien à nous dire de Danielo ? demanda Barthet.

— Si, massa ! répondit Yombi, les poings crispés, et avec des sons rauques dans la voix qui faisaient songer à des soupirs de bête fauve. Danielo est toujours en faveur auprès du sultan ; vingt fois j'aurais pu... mais je me suis rappelé vos recommandations.

— C'est bien !... Reste-t-il au palais ?

— Non, massa ; il s'est fait construire une belle maison sur un des coins retirés de la ville, et vit comme un kaïd ; il s'est fait musulman.

— Tu connais ses habitudes ?

— Deux fois la nuit j'ai rampé dans son habitation, et je ne suis parti que quand mes oreilles ont eu perçu le bruit de sa respiration.

— Alors, tu pourras nous guider près de lui ?

— Les yeux fermés, massa !

— Il n'y a plus qu'à attendre les ordres d'El Temin.

— Mon cher Barthet, je crois que le meilleur moyen de réussir est de tenter l'aventure le plus vite possible. Séance tenante, puisque nous voilà réunis en conseil, nous ferons bien, je crois, de prendre toutes dispositions. de fixer l'heure !... et le moment venu, il ne nous restera plus qu'à agir avec vigueur. Nous ferons bien de parler français. Yombi et M'Cougné comprennent parfaitement cette langue, et il est peut-être bon que les deux Maures ne puissent pénétrer le sens de nos paroles. Sans doute leur cupidité nous est un fort garant de leur

silence, mais...

— Souvenons-nous de Danielo, interrompit Barthet, d'un air sombre.

— Il me paraît qu'en fixant la double expédition dans la nuit de demain, entre une et deux heures du matin, au moment où la fraîcheur relative de l'atmosphère rend le sommeil plus profond, nous nous conformerions aux règles de la prudence. Nous emploierons les deux journées qui vont s'écouler, à acquérir une connaissance parfaite des lieux, afin qu'en cas de poursuite nous sachions nous replier rapidement et opérer une intelligente retraite. J'ai maintenant, avant de m'arrêter définitivement à ce plan, une dernière question à adresser à Yombi.

— Sais-tu si les Juifs sont nombreux à Tombouctou ?

— Il n'y en a que quatre ou cinq, massa, qui sont tolérés par le sultan actuel, parce qu'ils lui payent d'énormes redevances et lui font venir d'Europe tous les

objets qui lui plaisent. J'ai entendu dire qu'avant ce souverain, tout Juif qui aurait osé mettre le pied à Tombouctou, se serait fait mettre à mort immédiatement.

— As-tu entendu parler de l'un d'eux, du nom de Ben-Yakoub ?

— Oui, massa.

— En sortant d'ici, tu iras le prévenir adroitement qu'une caravane maure est arrivée, qu'elle apporte de grandes quantités de marchandises d'Europe ; cela lui donnera le désir de venir les visiter, et j'en profiterai pour lui parler.

— Ne faites pas cela, massa, si vous voulez conseil ; permettre à un pauvre noir de vous donner un vous n'aurez pas causé deux minutes avec Ben-Yakoub, qu'il reconnaîtra en vous un Européen, et qu'il ira, lui ou un des siens, vous vendre au sultan pour se bien faire venir, surtout de la population qui n'a pas encore pu s'habituer à la présence des Juifs dans la ville sainte, car tous les noirs Kissours considèrent Tombouctou comme

une seconde Mecque.

— Cependant, je me suis fait donner un crédit sur lui par ses correspondants du Maroc, qui m'ont répondu de son honnêteté.

— Ne parlez pas à Iakoub, reprit le nègre avec insistance, et même, si vous tenez à votre tête, ne parlez à personne ; ici ce sont les esclaves qui vendent la marchandise, faites débiter la vôtre par les deux Maures, sans vous donner la peine d'intervenir, comme cela on ne fera pas plus attention à vous qu'aux autres caravanes. L'esprit public est monté à cause de l'Yvonne, et vous seriez mis en pièces sur l'heure si l'on se doutait seulement de votre qualité.

— Tu as raison, il ne faut pas courir cette chance ; du reste, je n'avais demandé un crédit sur Iakoub, que pour entrer en relation avec un Juif de ce pays, et en obtenir les renseignements que tu parais fort bien en état de nous donner.

— C'est la seconde fois que je viens à

Tombouctou. J'ai déjà dit à massa Barthet : ne vous fiez pas à Danielo ; je vous dis aujourd'hui : ne vous fiez pas au Juif.

— Soit ! ton conseil est dans tous les cas prudent, nous le suivrons. Tu vas partir immédiatement pour Kabra, prévenir le capitaine de notre arrivée ; tu lui diras de m'envoyer demain soir six de ses hommes, armés jusqu'aux dents et déguisés en nomades du désert ; pourvu qu'ils soient ici entre onze heures et minuit, cela suffit ; nous allons nous rapprocher de la ville de quelques centaines de mètres, mais nous choisirons notre campement de ce côté-ci, un peu au sud-ouest, pour être sur la route même du Niger.

— Faudra-t-il revenir de suite ou ne quitter Kabra qu'avec les hommes ?

— Connaissent-ils la route ?

— Depuis que la paix est faite avec le sultan, ils sont tous venus visiter Tombouctou ; du reste, je pourrai retourner au-devant d'eux demain soir.

— Reviens donc en toute hâte, dès que tu auras accompli ta mission auprès de M'Touaré : la connaissance que tu as acquise du pays nous sera d'un précieux secours. Penses-tu que le Génois ne pourrait te reconnaître s'il venait à te rencontrer ?

— Je suis allé exprès lui offrir de mes marchandises. Il m'a acheté deux pièces de foulards et une boîte de cigares, et ma vue ne lui a rap pelé aucun souvenir ; j'étais, du reste, comme aujourd'hui, déguisé en nomade Kissour.

— À merveille. tu t'es conduit dans tout cela avec la plus grande habileté ; rends-toi maintenant à Kabra et reviens le plus vite possible.

Pendant toute la durée de ce colloque, M'Cougné s'était tenu immobile, attendant le moment de serrer la main à son vieil ami en ; se retournant, Yombi l'aperçut près de lui, et ils échangèrent une de ces vigoureuses étreintes qui tiennent lieu des meilleures paroles, dans les grands moments d'émotion.

En entendant Yombi s'exprimer avec cette facilité, cette élégance même, le docteur, qui se souvenait de la réponse qu'il en avait reçue un jour qu'il avait tenté de l'interroger, ne revenait pas de son étonnement, et il ne put s'empêcher de lui dire au moment où il s'apprêtait à partir pour Kabra :

— Mes compliments à Yombi, il a fait de rapides progrès dans la langue française pendant son voyage.

— Massa docteur, répondit le noir en riant, l'oiseau qui chante indique son nid. Et il partit de ce pas léger et rapide des coureurs indigènes dans la direction du Niger.

La caravane s'étant alors rapprochée de la ville, El Temin fit dresser les tentes et donna l'ordre aux noirs de décharger les chameaux.

— Maintenant, messieurs, dit-il à ses compagnons, que vous semble de quelques instants de repos ? nous avons encore deux heures de nuit, et les deux journées qui vont suivre promettent d'être bien

remplies.

Le drame marchait à grands pas vers son dénouement !

***Chapitre V. Tombouctou. — La mosquée de
Suleiman. — Le puits comblé. — Le secret
de la caravane.***

Au point du jour. El Temin et ses compagnons, Joaquim et les deux Maures, s'acheminaient vers la ville. Ce fut avec un étrange sentiment, mêlé de curiosité et d'émotion, que les Européens pénétrèrent dans cette mystérieuse cité, sur laquelle, tout en connaissant son existence, on n'avait eu pendant longtemps que les renseignements les plus incomplets.

— C'est à l'illustre voyageur Caillé, un Français, messieurs, fit le docteur, saluons notre compatriote, que la science géographique doit d'avoir été fixée d'une manière certaine sur l'existence de Tombouctou.

— Et il a accompli ce tour de force, seul, presque sans ressources, en suivant à pied les caravanes qui, chaque année, partent du Maroc pour les rives du Niger, ajouta Barthet.

— Silence, Messieurs, fit El Temin, presque tout le monde comprend l'arabe ici, c'est la langue du commerce et de tous les étrangers, craignez qu'une parole imprudente ne vienne faire douter de notre qualité de marchands.

Nos voyageurs venaient d'arriver en face de la vieille mosquée de Soliman, lorsque les premiers rayons du soleil levant vinrent faire miroiter les briques vernies des minarets. Immédiatement, la voix du muezzin se fit entendre, appelant les fidèles à la prière ; nos voyageurs pénétrèrent à la suite de la foule dans la mosquée ; on savait déjà qu'ils appartenaient à la caravane arrivée du Maroc pendant la nuit, et il ne fallait pas que l'on pût douter de leur zèle pour l'Islam.

Comme ils traversaient la première enceinte, sorte de grande cour pavée en briques qui entourait toute la

mosquée, Barthet, en passant près d'un puits qui paraissait comblé, se sentit un instant défaillir ; une sueur froide inonda son visage, et il fut obligé de s'appuyer sur le bras d'El Temin.

— Du courage, lui dit rapidement ce dernier, souvenez-vous que nous pouvons tout perdre par la plus petite imprudence.

— C'est là... il y a quatre ans ! murmura le jeune homme, de façon à n'être entendu que de son compagnon.

Il se remit promptement, et put accomplir, comme les autres, toutes les cérémonies de la prière.

En quittant la mosquée, les voyageurs se mirent à parcourir la ville, en étudiant surtout les chemins qui, du temple, conduisaient le plus rapidement à la voie du Niger. Les deux Maures qui, lors de leur précédent voyage, avaient séjourné près de six mois dans le pays, aidèrent de leur expérience des lieux les observations qu'ils faisaient.

D'après les traditions des Kissours, ou noirs musulmans, qui composent le gros de la population de Tombouctou, cette ville fut construite à environ douze milles du Djoliba ou Niger, par un chef du nom de Mouse Suleiman, qui prit aussitôt le titre de sultan et de prince des croyants dit désert.

La fondation de cette cité remonte au sixième siècle de l'hégire.

Les maisons sont toutes à peu près construites sur le même modèle et avec les mêmes matériaux, qui se composent de briques roulées dans les rivières ; elles sont assez spacieuses, mais peu élevées et ne comprenant qu'un rez-de-chaussée ; celles des riches marchands, cependant, possèdent un petit pavillon, élevé au-dessus de la porte d'entrée. Ces maisons sont séparées les unes des autres par deux ou trois cases indigènes, en simple torchis de glaise et couvertes de paille, dans lesquelles les esclaves des trafiquants vendent les marchandises au détail, tandis que les maîtres s'occupent des grosses opérations, de l'achat en bloc de comme tout ce que peut

apporter une caravane ou le chargement des flottilles du Niger. Les rues sont assez larges et peuvent laisser passer trois cavaliers de front. Il y a deux marchés aux esclaves, qui sont toujours abondamment pourvus de sujets de l'un et de l'autre sexe par les nomades du désert, toujours en guerre avec les Tibbous et les négriers du Niger.

La ville peut contenir environ quinze mille habitants, mais, grâce aux caravanes, aux Arabes et aux gens de la Nigritie inférieure qui y viennent commercer ou séjourner, sa population flottante peut être évaluée à quatre-vingts ou cent mille âmes.

Tombouctou n'est qu'un vaste entrepôt où viennent s'approvisionner toutes les tribus du désert. Son commerce de sel, cette précieuse denrée dont nul ne peut se passer, est d'une importance colossale ; quand ce produit vient à manquer, il se vend au poids de l'or. Ben-Abda prétendit avoir vu donner deux esclaves dans la force de l'âge pour une touque d'environ cinq livres. C'est la marchandise à laquelle l'Arabe attache le plus d'importance dans le désert, les grains de sel servent de

monnaie.

La vaste plaine de sable blanc, dans laquelle s'élève cette cité, ne produit, et seulement à la saison des pluies, que quelques chardons et graminées rabougries dont se nourrissent les chameaux ; depuis l'eau, car les puits tarissent quelquefois, jusqu'au bois à brûler pour les besoins de la cuisine, doit être apporté à Tombouctou, qui n'a aucunes ressources en dehors de l'approvisionnement de ses magasins. C'est à un point que si les Touariks se réunissaient en nombre pour arrêter les flottilles qui remontent le Niger venant de Djenné, chargées de millet, de riz, d'orge, de maïs, de tabac, de beurre végétal, de miel, de coton, des étoffes du Soudan, de piment, de poissons secs, de patates, d'oignons et de pistaches, et pour couper le chemin aux caravanes qui arrivent du Maroc, de Tunis et de Tripoli, et qui apportent les dattes, les figues sèches, le savon, la bougie, les citrons, les conserves, et tous les objets manufacturés et confectionnés d'Europe, Tombouctou serait immédiatement plongé dans la plus affreuse disette. Cette supposition ne se réalisera peut-être jamais, car les

nomades se couperaient à eux-mêmes leur centre d'approvisionnement, et se fermentaient le grand marché où ils écoulent leurs esclaves. Tous les habitants Maures et Kissours commercent, nul n'y vit de ses rentes, excepté le sultan et ses grands officiers, car l'argent-n'y rapporte que par l'échange des marchandises, et les quatre ou cinq Juifs qui seuls y font la banque ne font que fructifier leurs fonds et ceux de leurs coreligionnaires du Maroc, car aucun musulman de Tombouctou ne consentirait à déposer chez eux la moindre somme.

En résumé, Tombouctou ressemblerait à toutes les villes de l'Afrique centrale, si sa situation au milieu du désert n'en rendait l'accès difficile, et si le fanatisme de ses habitants n'en prohibait l'entrée à tout Européen sous peine de mort.

Après avoir parcouru la ville en tout sens, ce qui ne leur prit que quelques heures, les voyageurs revinrent à la grande mosquée, et ayant fait l'offrande habituelle à l'iman chargé de sa garde, ils montèrent au sommet de la tour du minaret et découvrirent à une très grande distance

le cours du Niger qu'accusait une longue ligne de vapeurs blanchâtres qui, sous l'influence du soleil, s'élevaient à l'horizon.

Pendant qu'ils regardaient avec étonnement cette ville, que des nécessités commerciales avaient fait jeter au milieu des sables, aussi isolée qu'une île dans l'océan, El Temin sortit des longues manches de son burnous une lunette qu'il y avait cachée, et voyant que l'iman ne les avait point suivis, se mit à inspecter la campagne. Trois lieues à peine le séparaient de l'endroit où l'Yvonne était ancrée, et sans l'épaisseur du brouillard, il eût peut-être pu l'apercevoir.

Cette ascension au sommet du monument lui permit de fixer exactement la route qu'ils devaient suivre pour arriver à Kabra ; malgré cela, il convint avec ses compagnons de faire le lendemain une excursion dans cette direction, afin de ne rien laisser au hasard dans la terrible partie qui allait se jouer.

En rentrant au campement, ils furent rejoints par Yombi qui revenait du Niger. Le fidèle serviteur apprit au

chef que l'annonce de son arrivée avait porté à son comble l'enthousiasme de l'équipage de l'Yvonne, et que le lendemain, à l'heure indiquée, les six hommes qu'il avait demandés arriveraient à Tombouctou sous la conduite du second.

Pour la première fois depuis de longs mois, la caravane eut à son dîner un mouton rôti, du couscous de froment et de l'eau fraîche, à laquelle les Européens qui prirent leur repas sous la tente ajoutèrent un verre de vin réparateur. Yombi leur en avait apporté de la goélette quelques bouteilles qu'il avait habilement dissimulées au milieu d'un paquet de nattes.

Lorsque la nuit fut venue, le docteur fut chargé de la garde du camp avec M'Cougné sous ses ordres ; El Temin et Barthet se glissèrent dans la ville, accompagnés de Yombi, et ne revinrent qu'une heure à peine avant l'apparition du jour. Ils se couchèrent sans éclairer Charles Aubray sur les motifs de leur mystérieuse excursion.

Lorsque le chef se réveilla, quatre des plus riches

marchands de Tombouctou qui se tenaient accroupis non loin de sa tente s'approchèrent de lui avec les salams d'usage, et lui demandèrent à acheter en totalité les marchandises qu'il avait apportées du Maroc, y compris ceux de ses chameaux dont il voudrait se défaire, au cas où il n'en conserverait pas un aussi grand nombre pour traverser de nouveau le désert.

El Temin, dont ces propositions favorisaient les desseins secrets, les accepta, mais sans trop de hâte et après avoir débattu, suivant la coutume arabe, le prix des moindres objets pendant une partie de la journée. Il ne conserva que ses six chevaux et cinq chameaux qu'il choisit parmi les plus vigoureux, car ils devaient sous peu jouer un rôle important.

Le prix du tout fut fixé à soixante-dix livres de poudre d'or, que les marchands payèrent en prenant livraison.

El Temin fit diviser en deux paquets la précieuse matière, et les confiant à Ben-Abda et à Ben-Chaouia, les chargea de les porter à M'Touaré en leur enjoignant de

rester à bord de la goélette jusqu'à ce qu'ils reçussent de nouveaux ordres.

— Tout s'est passé beaucoup mieux que je n'eusse osé l'espérer, dit le chef à Barthet et au docteur, lorsque le dernier ballot de marchandises fut enlevé et que les deux Maures eurent disparu dans la direction du Niger. J'étais bien décidé, si je n'avais pas trouvé d'acquéreur aujourd'hui même, à abandonner chameaux et marchandises, qui après notre départ eussent été certainement réclamés par le sultan.

Ce fut avec une indicible émotion que les voyageurs virent arriver cette nuit suprême qui allait décider de leur sort. Tout était admirablement combiné, tout était prévu, tout avait réussi jusqu'à ce jour ; mais le plus petit événement, cette part du hasard dont on ne tient pas toujours assez compte, pouvait conduire les voyageurs à la plus épouvantable catastrophe.

Un peu avant dix heures, El Temin appela Charles Aubray dans sa tente ; Barthet s'y trouvait déjà.

— Mon cher docteur, lui dit-il, pour mon ami et moi, l'heure solennelle va sonner ; le projet que nous préparons depuis plus de quatre ans va bientôt recevoir son exécution, et dans la situation où nous sommes placés, il n'y a pas de moyen terme : ou nous réussirons dans notre entreprise, ou nous payerons de la vie notre témérité. Après une pause de quelques secondes, le chef poursuivit avec un léger tremblement dans la voix : Le moment est venu, mon cher docteur...

— De me révéler vos projets, de me faire partager vos dangers, interrompit Charles Aubray, avec vivacité.

— Non ! mais de nous séparer.

— Nous séparer ! jamais !

— Il le faut.

— Craignez-vous donc que le cœur ne vienne à me manquer en face des périls que vous allez braver ?

— Non, et si je suis obligé d'exiger ce sacrifice de votre amitié, c'est que...

— Parlez !

— C'est qu'il ne faut pas que nous succombions tous au cas où l'aventure viendrait à tourner contre nous.

— Et alors vous voulez mettre ma personne en sûreté ? fit le docteur avec un sourire amer. Allons, soyez franc, et avouez que vous vous défiez de mon courage.

— Charles Aubray, fit El Temin d'un ton solennel, je vous jure que nous vous apprécions à votre valeur, et c'est pour cela que nous vous supplions tous deux d'écouter notre prière et de protéger votre vie afin de pouvoir, si nous ne revenons pas, accomplir nos dernières volontés.

Le docteur baissa la tête sans répondre.

— Vous voyez bien, poursuivit le chef, qu'il faut que nous nous séparions.

— N'avez-vous pas quelque autre personne... un ami dévoué.

— Tout ce que j'aime est ici.

— Et votre notaire de Paris, M. Longuet ?

— Ce n'est pas un homme de loi que nous voulons charger de réaliser nos suprêmes pensées. Vous seul, dont le dévouement et l'amitié nous sont connus, pouvez et devez nous rendre ce service. Nous vous le demandons aussi, comme un moyen de nous donner plus de tranquillité d'esprit dans la dangereuse expédition que nous allons tenter ce soir.

— Je vous écoute.

— Alors vous acceptez ? exclamèrent El Temin et Barthet avec joie.

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Merci, nous n'attendions pas moins de vous. Ce soir donc, lorsque les six hommes de l'Yvonne arriveront ici, conduits par le second, vous serez prêt, et ce dernier vous guidera immédiatement vers la goélette ; vous emmènerez votre fidèle cheval Kadour. Si nous

n'arrivons pas cette nuit à Kabra, quelques heures après vous, ce sera signe que nous aurons échoué, et demain, à la première heure du jour, vous apprendrez notre mort, soit par un des nôtres qui aura échappé, soit par la rumeur que l'événement ne manquera pas de causer dans le pays. Dans tous les cas, ne comptez pas, si nous ne réussissons point, que Barthet ou moi puissions nous sauver ; nous serons au poste d'honneur et massacrés les premiers. Dès que vous aurez la certitude de notre mort, vous ferez lever l'ancre et retournerez en droite ligne à Tanger ; en arrivant, vous vous rendrez chez le consul de France où vous ferez dresser, avec les témoignages des matelots de l'Yvonne, un acte régulier de décès ; puis vous ferez ouvrir le testament que nous y avons déposé, avec le présent codicille que je vous confie et que je viens d'écrire tout entier sous la tente.

El Temin remit alors au docteur un long pli cacheté qu'il retira de dessous son burnous, et continua :

— Nous vous avons, Barthet et moi, constitué notre exécuteur testamentaire, assurés que nous sommes

que vous considérerez comme le plus pieux des devoirs d'accomplir ponctuellement tout ce que nous aurons prescrit.

— Je le jure, fit le docteur d'une voix si émue, qu'il ne put parvenir à accentuer une parole de plus.

— Embrassons-nous, fit El Temin, peut-être ne devons-nous plus nous revoir.

Les trois hommes se tinrent étroitement serrés pendant quelques instants, et ceux qui, connaissant leurs projets, eussent pu croire à une défaillance en entendant leurs soupirs, se seraient étrangement trompés le vrai courage n'exclut ni l'émotion ni les regrets. El Temin, pas plus que Barthet n'étaient de taille à abandonner leur périlleuse aventure.

Le premier allait de l'avant avec une volonté froide et raisonnée, le second avec l'exaltation du dévouement.

— Ainsi, fit le docteur, rompant un pénible

silence, je vais vous quitter ; il se peut que ce soit pour toujours, et je ne connaîtrai jamais les causes de votre fatal dévouement.

— Écoutez-moi bien, répondit El Temin d'un ton grave. Si nous pouvions parler, vous êtes le seul homme à qui nous livrerions sans crainte notre secret. Ce sont les conséquences d'un parjure qui nous ont amenés à Tombouctou, comment voulez-vous qu'à notre retour nous manquions au serment qui nous lie ? Barthet et moi, nous avons juré de nous taire jusqu'à ce que le jugement de Dieu, que nous venons provoquer ici, se soit accompli. La réussite était à ce prix, à quoi servirait de manquer à notre serment à la dernière heure ?... Si nous succombons, la lecture de notre testament vous éclairera sur ce que vous désirez savoir ; dans le cas contraire, vous apprendrez de nous-mêmes toutes les particularités du long drame qui va se dénouer ici ce soir.

Charles Aubray n'insista plus.

Au même instant, M'Cougné souleva la portière de la tente.

— Maître, dit-il, les hommes de l'Yvonne sont ici.

— C'est bien, répondit El Temin, et aussi tranquillement que s'il se fût agi d'une simple partie de chasse, il ajouta : Veille à ce que leurs armes soient en bon état.

Puis s'adressant à Charles Aubray :

— Allez vous préparer, mon cher docteur ; faites seller Kadour ; n'oubliez pas les quelques plantes du désert que vous avez collectionnées Si nous ne devons plus nous revoir, vous vous souviendrez que nous les avons cueillies ensemble.

Le pauvre docteur étouffait. Il eût préféré cent fois suivre ses amis et mourir avec eux.

Quittant alors la tente, le chef fit amener tous les noirs devant lui. Il plaça les six marins sous les ordres de Yombi, et adressant la parole à ce dernier :

— Tu sais ce que nous attendons de toi ? lui dit-il.

— Oui, massa, répondit le noir avec une sauvage énergie.

— Bien ! Prends deux chameaux que tu laisseras à la garde d'un de tes hommes dans un lieu que vous pourrez atteindre avec votre fardeau ; et, ta mission accomplie, fais monter tes marins sur les animaux, et hâtez-vous tous de fuir dans la direction de Kabra ; M'Cougné va te donner un des chevaux de l'Atlas que nous avons amenés.

— Vos ordres seront exécutés, massa ! Faut-il partir de suite ?

— Tu es libre de tes actes, tu sais mieux que nous ce que tu dois faire pour réussir.

Yombi se précipita aux genoux de son maître et d'El Temin, les tint un instant serrés contre sa poitrine, puis, se relevant rapidement, il s'élança en selle, prit les rênes des mains de M'Cougné qui venait de lui amener son cheval et conduisant en laisse les deux chameaux que le chef lui avait donnés pour faciliter la fuite des siens, il

ordonna à ses hommes de le suivre. La petite troupe prit la direction de la ville, comme si elle voulait l'aborder par le nord-est.

Les noirs de la caravane restèrent sous les ordres directs de M'Cougné, ils devaient accompagner le chef et Barthet. Trois chevaux et un même nombre de chameaux étaient également destinés à protéger la fuite de cette seconde escouade.

Quand vint le moment de la séparation, les trois amis ne prononcèrent pas une seule parole. Leurs adieux et leurs espérances se confondirent dans une vigoureuse étreinte.

Les derniers mots d'El Temin furent pour ordonner au second de l'Yvonne de rappeler au capitaine qu'il devait rester sous vapeur et prêt à quitter le rivage pendant toute cette nuit.

Puis avec la simplicité d'un héros antique, il donna le signal du départ en se plaçant avec Barthet en tête de la colonne. Cinq minutes après tout avait disparu

dans la nuit.

Le docteur était depuis quelques instants plongé dans la plus profonde stupeur, se demandant s'il n'était pas le jouet d'un affreux cauchemar, lorsque le second de l'Yvonne vint le rappeler à lui.

— Je suis à vos ordres, monsieur, lui disait l'officier nègre dans le français le plus pur.

Charles Aubray, monté sur Kadour et accompagné de son fidèle Fox, le suivait déjà machinalement, quand une voix s'écria derrière lui, d'un ton mélodramatique :

— Eh bien ! Est-ce que le noble héritier des Barbosa doit rester ici pour garder les tentes ? Et Joaquim, s'élançant sur le cheval qui lui avait servi de monture pendant tout le voyage, vint se ranger aux côtés de son maître.

À la demande du docteur, le second, qui montait un petit cheval du Soudan, longea les faubourgs de Tombouctou, avant de s'engager sur la route de Kabra.

On fit même halte pendant près d'une heure ; aucun bruit insolite ne vint troubler le silence de la nuit.

— Allons, fit Charles Aubray avec un soupir... moi aussi j'ai juré ; n'allons pas manquer à notre serment !...

Les trois hommes s'élançèrent au galop dans la direction du Niger.

Chapitre VI. Le jugement de Dieu.

Comme Charles Aubray et ses deux compagnons approchaient du Niger, ils entendirent dans le lointain une voix lente et monotone qui s'écriait, en scandant toutes les syllabes de sa phrase :

— Ouvrez l'œil au bossoir !...

C'est le matelot de quart qui veille à l'avant, fit le second de l'Yvonne. Attendez un instant que je me fasse reconnaître, car dans la nuit une balle pourrait s'égarer jusqu'à nous. Et l'officier joignant les deux mains pour s'en faire un porte-voix, s'écria :

— Oh ! Oh ! de l'Yvonne !

Une voix partie du bord répondait presque au

même instant :

— Avance à l'accostage !

— Nous pouvons approcher ; il n'y a plus rien à craindre, dit le second à Charles Aubray.

Tous trois, remettant leurs montures au galop, arrivèrent en quelques minutes sur la berge du fleuve. La nuit était si profonde que c'est à peine si l'on pouvait distinguer les formes de la goélette qui n'était ancrée cependant qu'à deux mètres du bord. Quelques madriers volants unissaient le pont du navire à la rive ; deux nègres, qui se trouvaient en faction à l'entrée, prirent les chevaux par la bride et les conduisirent un à un sur la goélette, excepté celui du second qui fut attaché à un jeune palmier qui croissait à quelques pas de là.

En mettant pied à terre, le docteur se trouva en présence du capitaine qui l'avait conduit de Marseille à Tanger ; ce dernier s'inclina sans mot dire, et continua à arpenter le pont.

Le jeune homme pénétra dans le salon qui lui avait servi de demeure trois ans auparavant ; rien n'était changé à sa disposition. À la faible lueur d'une veilleuse de nuit, il aperçut sur le divan différents objets lui appartenant, tels que sa trousse, une petite boîte qui contenait sa pharmacie de voyage, et différents autres menus riens auxquels il attachait une valeur de souvenir, et qu'El Temin avait sans doute fait transporter à bord par les deux Maures, dans la journée.

Le caniche sembla reconnaître son ancien logis, car il se coucha sur le divan avec un véritable soupir de satisfaction ; peut-être aussi était-il heureux simplement d'échanger son lit de sable brûlant contre un moelleux sofa.

Les sabords du roufle étaient hermétiquement fermés, comme si l'on eût voulu que le plus petit rayon de lumière ne pût filtrer au-dehors. Il faisait une chaleur étouffante.

Succombant sous l'émotion, le docteur revint sur le pont et se mit à inspecter le navire avec une fiévreuse

impatience. Des bruits sourds et réguliers, qui semblaient venir de la chambre de la machine, lui firent supposer que le navire était sous pression ; il n'en douta plus, lorsqu'à travers une étroite ouverture munie d'une échelle de corde, il aperçut quatre noirs chauffeurs qui, la pelle à la main, envoyaient du charbon dans les chaudières.

Le capitaine et le second se promenaient tranquillement de long en large, et l'on eût dit qu'ils ne se doutaient pas du drame qui se passait au loin, si leur silence n'eût indiqué les plus graves préoccupations.

Près de la cheminée deux hommes dormaient enroulés dans leurs burnous blancs : c'étaient les Maures Ben-Abda et Ben-Chaouïa, qui, après avoir fidèlement accompli leur mission, attendaient tranquillement sur le navire les ordres du chef.

Trois heures s'écoulèrent dans cette mortelle attente, et bientôt une légère bande blanchâtre, se détachant dans l'est, vint annoncer à l'œil éperdu du docteur l'apparition du jour.

— Ils seraient là s'ils n'avaient pas échoué, s'écria-t-il en se tordant les mains de désespoir...

Et il s'appuya sur les plats-bords pour ne pas défaillir.

Tout à coup, la voix mâle du capitaine, qui depuis quelque temps inspectait l'horizon avec une puissante lunette de nuit, se fit entendre.

— Tout le monde sur le pont !

Le commandement fut répété à l'instant par le sifflet du maître d'équipage, et la roulade n'était pas finie que les dix noirs restés à bord étaient rangés au pied du grand mât.

— Branle-bas de combat ! continua l'officier ; six hommes se précipitèrent immédiatement sur les canons, et quatre aux obusiers.

— Les voilà, dit alors le capitaine à Charles Aubray en étendant la main dans la direction de Tombouctou.

Le docteur poussa un frénétique cri de joie, et s'élança dans les haubans pour mieux dominer la plaine. Il aperçut, en effet, un tourbillon de poussière qui s'avavançait comme chassé par l'ouragan, dans la direction du fleuve.

On ne pouvait rien distinguer encore, mais il était aisé de voir que le rideau de sable n'était point soulevé par un coup de vent.

Tout à coup, un cavalier, qui semblait tenir la tête, perça le nuage de poussière.

— El Temin, fit le docteur au comble du ravissement ; puis tout à coup son cœur se serra, un homme mort ou blessé semblait couché en travers de la selle du chef.

Si c'était Barthet !

Le jour, qui n'est pas soumis dans ces contrées aux retards crépusculaires, avait rapidement éclairé la plaine, et la scène tout entière se déroulait maintenant

sous les yeux des spectateurs de l'Yvonne.

La caravane accourait de toute la vitesse de ses animaux, poursuivie par un parti de lanciers Kissours au service du sultan de Tombouctou.

Derrière El Temin courait Yombi avec son énergique petite monture ; il semblait, lui aussi, soutenir un blessé sur sa selle.

Les chameaux, malgré la véritable grappe humaine que chacun d'eux portait, se maintenaient sans efforts derrière les chevaux, qu'ils eussent dépassé depuis longtemps si leurs conducteurs n'eussent réglé leur marche sur celle d'El Temin.

— Mort Barthet ! mort ! murmurait le docteur qui regardait avec des yeux hagards cette terrible poursuite.

El Temin n'était pas à plus de deux cents mètres de la berge, et déjà Charles Aubray constatait avec désespoir qu'il allait être entouré par les Kissours, avant d'avoir pu gagner le navire. Lorsque le capitaine

commanda d'une voix brève :

— Attention... feu partout !

Au même instant, une détonation terrible se fit entendre, et quatre obus, décrivant une courte parabole, vinrent tomber sur les premiers rangs du groupe des poursuivants. Une vingtaine de chevaux et le double d'hommes atteints par leurs éclats roulèrent pêle-mêle dans la poussière. Les Kissours épouvantés arrêtaient subitement leurs chevaux, puis, sans même prendre la peine de ramasser leurs blessés, s'enfuirent à toute vitesse dans la direction de Tombouctou ; quatre nouveaux obus, qui vinrent tomber dans leur masse, les désorganisèrent à ce point qu'ils se mirent à courir sans ordres dans toutes les directions. Les sauvages nomades connaissaient, il est vrai, les armes à feu, mais devant ces terribles engins dont ils n'avaient pas la moindre idée, et qui éclataient brusquement sous les pieds de leurs chevaux, ils avaient cru à une intervention diabolique en faveur des blancs.

Grâce à cette rapide intervention, El Temin put

modérer sa marche et ménager son précieux fardeau : c'était en effet Barthet, qu'il rapportait sur sa selle mais le jeune homme, quoique blessé assez grièvement d'une balle dans la hanche qui ne lui permettait pas de se tenir à cheval, ne l'était pas assez cependant pour faire craindre pour ses jours.

Quant au second blessé ou mort que portait Yombi, il était tellement enveloppé dans son burnous, que le docteur ne put le reconnaître de loin.

— Nous voilà, docteur, fit El Temin presque joyeux ; notre pauvre ami y a attrapé une balle, mais c'est affaire à vous d'abrèger ses souffrances.

Quatre hommes faisant un brancard de leurs bras transportèrent le blessé sur les divans du roufle.

— Ah docteur ! docteur ! fit Barthet en embrassant son ami qui le soutenait dans ses bras, je puis mourir maintenant... je suis relevé de mon serment... et il s'évanouit d'émotion autant que de douleur.

Charles Aubray ne s'effraya point d'un coup d'œil il avait jugé son état, qui n'avait rien de grave, et après l'avoir fait revenir à lui, il se mit en devoir d'extraire la balle qui n'avait point pénétré profondément dans les chairs. Le premier pansement opéré, le malade, succombant sous la fatigue et la perte de sang, s'endormit. Le docteur le quitta un instant, après avoir constaté que la réaction n'avait pas encore amené de fièvre, et il revint sur le pont pour se rendre compte de ce qui se passait.

L'Yvonne descendait à ce moment le Niger à toute vapeur... tout avait repris sa place habituelle à bord, et si les chevaux et les chameaux qui venaient de sauver El Temin et sa troupe n'eussent été attachés sur l'avant, où ils broutaient paisiblement quelques épis de maïs, la scène du matin n'eût laissé aucune trace sur la goélette. Les obusiers eux-mêmes, qui étaient intervenus d'une manière si brillante, solidement amarrés par leurs affûts, reposaient d'un air bénin à leur place habituelle. L'officier de quart arpentait le pont avec insouciance, pendant que la bordée de service réparait des voiles,

tordait du filin, ou fabriquait de l'étope avec de vieux cordages.

El Temin lui-même n'était pas sur le pont.

Le docteur revint près de son malade... il reposait toujours.

La goélette avait atteint les rives cultivées du Niger, et les plaines ravissantes, qui semblaient fuir de chaque côté du navire, eussent été pour Charles Aubray le plus attrayant de tout les spectacles, s'il eût pu en admirer la magnificence. Les fourneaux étaient chauffés à blanc... la machine donnait quatre-vingts tours à la minute. On voyait que celui qui commandait le navire n'avait d'autre but en ce moment que de mettre le plus rapidement possible la plus grande distance entre l'Yvonne et les rives de Kabra.

Jusqu'au soir, le docteur ne fit qu'aller d'auprès de son malade sur le pont, et du pont auprès de son malade.

El Temin était toujours invisible !

N'y tenant plus, Charles Aubray se hasarda à demander au second des nouvelles du chef.

— Il dort dans ses appartements de la batterie, répondit l'officier.

Le docteur comprit qu'après les fatigues et les émotions de la nuit, la réaction devait obliger tous les acteurs du drame au repos.

Force lui fut donc d'attendre, malgré l'ardente curiosité qui le dévorait. Il ne songea pas un instant à interroger Barthet, toute sensation violente devait être évitée dans son état de faiblesse.

La nuit vint, et, après avoir veillé son ami, le plus tard possible, Charles Aubray se décida, lui aussi, à prendre du repos ; mais, malgré tous ses efforts, le sommeil ne vint pas clore ses paupières. Il restait dans cet état de somnolence demi-lucide qui est plus fatigant que la veille.

Tout à coup, du fond du salon du roufle où il s'était installé, ses yeux s'arrêtèrent hagards sur la place où Barthet était couché quelques instants auparavant. En la voyant vide, le docteur voulut crier, il ne put se lever, ce lui fut impossible. Une terreur étrange, inexplicable, paralysait tous ses mouvements. On parlait au-dessous de lui dans un langage étrange, qu'il lui semblait déjà avoir entendu quelque part. et avant qu'il ait eu le temps de réagir sur ses sens, il entendit distinctement une voix forte, qui paraissait être celle d'El Temin, prononcer ces mots :

— Quelle peine mérite le coupable ?...

— La mort ! répondirent ensemble cinq ou six autres voix qui se confondirent dans le même son.

— C'est bien !... Que ce soit ainsi !

— Oh ! mon rêve de la Méditerranée, s'écria le docteur qui avait repris un peu de présence d'esprit. Mais ce n'est pas possible, fit-il en se tâtant et presque rassuré par le silence qui s'était fait de nouveau. Je suis le jouet

d'un affreux cauchemar. Au même instant, il entendit un des sabords de la batterie arrière qui s'ouvrait, et El Temin, car c'était bien lui cette fois, on ne pouvait s'y tromper, qui disait d'une voix solennelle :

— Laissez passer la justice de Dieu.

Charles Aubray se précipita à une des croisées du salon. Il arriva juste à temps pour voir lancer dans le fleuve le corps d'un homme aux pieds duquel était attaché un boulet. Il poussa un grand cri et s'évanouit.

Quand il revint à lui, il était couché sur le divan, non loin de Barthet qui semblait n'avoir pas bougé de place et, près de sa couche, il aperçut les visages souriants d'El Temin, de M'Cougné, de Yombi et de l'illustre Barbosa, dernier du nom, qui essayait furtivement une larme. le seul signe de sensibilité qu'il eût donné pendant tout le voyage.

— Oh ! mes amis, s'écria le docteur, quel rêve affreux ! c'est pour la seconde fois qu'il vient troubler mon repos. Dans la Méditerranée, c'est moi que des

inconnus précipitaient dans les flots... ici.

— C'est nous, interrompit El Temin d'une voix grave, qui venons de faire justice d'un traître.

Et comme Charles Aubray regardait en frissonnant son interlocuteur, le chef continua :

— Mon cher docteur, calmez-vous !... le moment est venu de tout vous dire, nous avons accompli l'œuvre à laquelle nous avons attaché notre vie comme enjeu, c'est fini... demain nous n'en parlerons plus. Vous savez que notre ami Barthet, poussé par cet amour des voyages qu'il avait gagné dans le centre Afrique, et qui s'empare de tous ceux qui ont une fois porté leurs pas dans les grandes solitudes équatoriales, est déjà venu à la cité des sables une première fois. Mais il n'était pas seul pour accomplir ce voyage, un ami de cœur, plus qu'un frère peut-être, l'accompagnait dans cette excursion.

— Pauvre Guillois ! interrompit Barthet ; vous souvenez-vous de son courage, de sa gaieté, El Temin ? et quels moments heureux nous avons passés ensemble

au Congo.

— Notre ami, poursuivit El Temin, fait allusion à l'époque où, avec M'Gougné et Yombi, nous les accompagnions, lui et Guillois, à travers les déserts du centre Afrique, après leur fuite de chez le roi Gobbé, où ils étaient retenus comme esclaves. Je continue. Avant de partir pour cette mystérieuse cité, Barthet et Guillois avaient fait connaissance, à Paris, d'un jeune Génois, du nom de Danielo. Avec une rare intelligence et une souplesse peu commune, le compatriote de Machiavel parvint à s'emparer tellement de l'esprit des deux amis, qu'ils n'eurent bientôt plus de secrets pour lui.

Inutile de dire qu'il fut de moitié dans le projet, lorsque les deux amis, séduits par un mystérieux attrait, se décidèrent à tenter le voyage de Tombouctou. Ils partirent donc tous trois avec le fidèle Yombi, par la voie du Niger que nous suivons aujourd'hui pour le retour. Ils furent obligés de se contenter des embarcations du pays pour parcourir l'immense trajet qui sépare l'embouchure du Niger, sur la côte du vieux Calabar, des rivages de

Kabra. Je ne vous raconterai pas, ni les péripéties de leur voyage, ni les souffrances qu'ils eurent à supporter, ce n'est pas le moment de retourner le fer dans la plaie des souvenirs de notre pauvre Barthet.

— Parlez, El Temin, parlez, interrompit le jeune homme... mon serment est accompli... et je ne sens pas ma blessure.

— Malgré leur déguisement, ils ne purent arriver par cette voie à Tombouctou, sans qu'une rumeur, qui les avait suivis tout le long du fleuve, ne vînt apprendre aux gens de la cité des sables, que des étrangers, des infidèles, s'étaient introduits chez eux. Mais leur déguisement était si parfait, ils se faisaient passer pour des Maures du Sénégal, dont ils parlaient parfaitement la langue, que nul ne put les reconnaître, et que le sultan, inquiet des bruits qui troublaient la ville, fut obligé, pour découvrir quelque chose, de rendre un édit qui mettait à prix la tête. des étrangers. Cet acte n'amena aucune découverte. Alors, avec cette astuce et cette infernale habileté qui semblent avoir pris naissance en Orient, le

sultan, par un second édit, déclara que si un des étrangers voulait dénoncer ses compagnons et se convertir à l'Islam, il le comblerait d'honneurs et de richesses, et pour gage de sa parole, en promulguant lui-même l'édit sur la place publique, il jura la main sur le Coran ! Le lendemain, comme les trois voyageurs et Yombi sortaient de la mosquée de Suleiman où ils venaient de faire leur prière pour mieux cacher leur jeu, ils furent subitement entourés par un piquet de soldats Kissours, et dans la résistance qu'ils opposèrent, Guillois fut tué. À la première alerte, Yombi s'était précipité sur son maître, l'avait enlevé au milieu des assaillants, et sautant sur le cheval du chef de l'escouade, qui avait mis pied à terre, il s'enfuyait à toute vitesse avec son précieux fardeau dans la direction du Niger. Ils restèrent deux jours cachés dans les palétuviers de la rive. Cédant aux supplications de son maître, Yombi, qui ne voulait pas abandonner un seul instant son maître, consentit cependant à pénétrer de nouveau à Tombouctou ; il devait se renseigner sur ce qu'étaient devenus les restes des deux amis de Barthet, et si on ne les avait pas soumis à quelque odieuse

profanation. Quelle ne fut pas la douleur et la rage de notre pauvre ami, lorsque le fidèle noir vint lui apprendre que le corps de Guillois avait été jeté, séance tenante, dans un puits desséché qui se trouvait dans la cour de la mosquée, et recouvert de pierres, et que Danielo, qui les avait vendus, s'était fait musulman pour bénéficier des récompenses promises. Le sultan vient de le nommer kaïd ou général, avait ajouté Yombi en terminant son rapport. C'est alors que Barthet, agenouillé sur le sable, fit le double serment de revenir pour chercher les restes de son ami. et punir le misérable qui les avait trahis. Vous savez le reste ! Hier au soir, lorsque nous vous eûmes quitté, nous nous dirigeâmes en silence vers la mosquée de Suleiman quand nous sommes arrivés près du puits comblé qui renfermait la dépouille de Guillois, nous commençâmes à enlever les pierres qui garnissaient l'orifice, et à mesure que l'espace se dégageait, nos noirs, à l'aide d'une échelle de corde, se faisaient la chaîne, et chaque pierre montait de mains en mains, du fond du puits au sommet où nous la recevions. Au bout de deux heures on trouvait le fond, et M'Cougné, descendu

aussitôt, constatait que les ossements du malheureux s’y trouvaient encore. Nous les recueillîmes pieusement, dans une boîte de cèdre apportée à cet effet, et déjà nous nous applaudissions de la facile réussite qui avait couronné nos efforts, lorsque tout à coup, une voix qui traversait l’espace nous fit tressaillir : c’était l’iman, gardien de la mosquée, qui du haut de la tour du minaret criait à la profanation et appelait la garde kissour du sultan, qui jour et nuit veille toujours sous les armes. Nous comprîmes que nous étions perdus, si nous ne parvenions pas à sortir de la ville et à gagner nos montures, avant que les lanciers Kissours, avertis par l’iman, ne se soient dégagés, eux aussi, de l’inextricable dédale des rues de Tombouctou. Leur empressement même à s’armer avant de venir se renseigner à la mosquée nous sauva, et quand nous pûmes, montés sur nos chameaux et nos chevaux, nous élançer dans la direction de l’Yvonne, nous avions cinquante mètres d’avance sur les poursuivants. Chemin faisant, nous rencontrâmes Yombi et sa troupe, qui avaient réussi dans leur mission de surprendre le traître et renégat Danielo,

au cœur même de son palais ; nous l'enlevâmes dans le tourbillon de notre course échevelée, et tous nous sommes arrivés en vue de l'Yvonne, poursuivis par les Kissours, sans avoir ni perdu ni gagné un pouce d'avance. Les obus de l'Yvonne ont fait le reste.

Il y a cinq minutes, ajouta El Temin, d'une voix grave et ému, que nous venons de prononcer le jugement de Dieu, et que Danielo, un boulet aux pieds, dort son éternel repos dans la vase du Niger.

Un silence de mort suivit cette déclaration d'El Temin !

Le docteur pressait convulsivement la main de ses deux amis.

— Je vous comprends, leur dit-il avec effort. vous avez été les justiciers dans un pays où il n'y a ni loi, ni justice. je n'ose pas vous blâmer, mais moi, je n'aurais jamais eu le courage d'aller jusqu'au bout... je vous aurais peut-être demandé de pardonner... il y a des caractères qui sont lâches pour la vengeance.

— Vous voyez bien, répondit El Temin, que nous avons bien fait de ne pas trahir notre serment et de garder notre secret.

Deux mois après, la salle de cristal de la Maison-Carrée avait retrouvé ses hôtes habituels depuis cinq jours, l'Yvonne était entrée en rade de Tanger.

Dans la journée, les restes de Guillois avaient été pieusement ensevelis dans le jardin botanique créé par le docteur ; une colonne de marbre des plus simples, afin qu'elle pût dans la suite échapper à la rapacité des Marocains, fut élevée sur les lieux ; à l'entour se déroulaient, fortement gravés, le nom de Guillois d'abord, ceux d'El Temin, de Barthet et de Charles Aubray ensuite ; puis venaient au-dessous les noms de tous ceux qui avaient pris part à l'expédition.

Le soir, à l'heure habituelle, les trois amis étaient de nouveau réunis dans la salle de cristal, M'Cougné et Yombi étaient à leurs places ordinaires, Joaquim, élevé aux fonctions d'intendant, inspectait le service.

El Temin prit le premier la parole :

— Eh bien, docteur, avez-vous la nostalgie de Paris ?

— Je demande à vivre et à mourir près de vous, répondit le jeune homme, avec un élan d'émotion qui entraîna ses amis.

Les trois hommes se trouvèrent dans les bras les uns des autres ! Tout à coup, El Temin se dégageant, prit un verre et s'écria :

— Je bois à l'enterrement d'El Temin, mon nom de vengeance, et à la résurrection d'Yves Laënnec !

Si jamais vous passez à Tanger, regardez bien près de la place des Consuls vous verrez sur la porte d'une maison de riche apparence ces mots gravés sur une plaque de cuivre : Ben-Abda et Ben-Chaouïa, armateurs.

Table des matières

| | |
|--|---------|
| Première partie : l'annonce mystérieuse..... | 3 |
| Chapitre premier. Le docteur Aubray..... | 3 |
| Chapitre II. Le navire muet. — Terrible rêve. — les Baléares. — Majorque. — Palma. — Arrivée de l'Yvonne à Tanger. — mystérieux Sigamen..... | 36 |
| Chapitre III. — Tanger. — La maison-carrée. — Les hôtes inconnus. — Encore l'énigme. — La légende de Mehemet-Ben- Abad..... | 67 |
| Chapitre IV. — La salle de cristal. — Le souper. — El Temin. — Barthet raconte son histoire. — Les nuits du Maroc..... | 101 |
| Chapitre V. Les nuits du Maroc. — Un coin du voile..... | 124 |
| Deuxième partie. Le Maroc historique, Ethnographique et Anecdotique..... | 152 |
| Troisième partie. La Cité Des Sables. — Le Secret | |

| | |
|--|-----|
| D'El Temin..... | 229 |
| Chapitre premier. La caravane..... | 229 |
| Chapitre II. Le Départ. — La route du désert. — De Tanger à Tafilet..... | 263 |
| Chapitre III. Une surprise. — Le Sahara. — Les puits sans eau. — Terrible aventure. — Sauvés..... | 278 |
| Chapitre IV. L'oasis d'oufram. — Les maraudeurs — Arrivée à Tombouctou. — Yombi..... | 319 |
| Chapitre V. Tombouctou. — La mosquée de Suleiman. — Le puits comblé. — Le secret de la caravane..... | 344 |
| Chapitre VI. Le jugement de Dieu..... | 366 |